This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 e. 40

DISSERTATION
SUR
LES OEUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMONT.

AVEC

l'Examen du Factum qu'il a fait pour M. la Ducheſſe Mazarin, contre Mr. le Duc Mazarin ſon Mary.

Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire.

M. DCCIV.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
14 JUIN 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

PREFACES

Absolument necessaire pour l'intelligence de ce Livre.

L'Este dernier me trouvant débarassé de quelques affaires, je profitay de l'ofre que me fit une personne, d'aller passer quelque temps avec luy dans sa maison de Campagne. Aussi-tost que nous y fusmes arrivez, il m'envoya dans la chambre qu'il m'avoit destinée *les Oeuvres, Meslées de Monsieur de Saint Evremont* Je me proposay beaucoup de plaisir dans la lecture de ce Livre. Quoyque je l'eusse déja lû dans des temps diférens; je le lûs cette fois posément, assidûment, & avec une application extréme, & je fus plus d'un mois à achever.

En lisant je crus trouver dans les expressions un tour embarrassé; & même dans les matiéres qu'il traite, des sentimens extraordinaires Je recommençay ma lecture avec un redoublemens d'attention; & cette deuxiéme fois je me trouvay encore plus éblouy de la vivacité de ces paroles, & ses sentimens me parurent si peu veritables, que je ne pûs m'empêcher de former des doutes, & meme de les écrire.

Cependant suivant les Préfaces de ses deux *remarque.*
Volumes, Mr. de S. E. l'oracle de nostre *S. Evremont.*

„ ſiecle, tout le monde connoît la beauté de
„ ſon genie; ſon nom ſufit pour donner de
„ la réputation aux Ouvrages d'eſprit, &
„ pluſieurs qu'il n'a pas fait, mais qu'on luy
„ a attribuéz, ont eu beaucoup de cours par
„ cette heureuſe prévention.

n de S. Evremont. „ C'eſt un genie univerſel, qui écrit éga-
„ lement bien ſur toutes ſortes de ſujets, &
„ dont la capacité eſt encore plus étenduë
„ que les diverſes matieres qu'il traite; &
„ pour avoir quelque idée de ſes écrits, on
„ n'a qu'à ſe figurer ce que l'eſprit a de plus
„ délicat & de plus fin, ce que l'imagination
„ a de plus vif & de plus brillant, ce que le
„ genie a de plus naturel & de plus aiſé, un
„ enchaînement admirable de penſées toutes
„ juſtes, toutes ſoûtenuës, pleines d'un ſens
„ exquis, d'un ſel piquant, d'une lumiere
„ qui rend ſenſibles les verités les plus
„ abſtraites, & qui met les matieres les plus
„ relevées à la portée de tout le monde. On
„ ajoûte qu'il n'y a point de ſujets indiferens
„ quand il les entreprent, & que dés qu'on
„ ſçait que c'eſt luy qui écrit tout intereſſe.

„ On aſſure meſme qu'on a ſouvent vû
„ qu'on ſe ſaiſiſſoit avec avidité de ſes moin-
„ dres Ouvrages, juſqu'à ceux qui ne ſont
„ point entiers; de ſorte qu'il ſembloit qu'on
„ les regardat déja comme ces admirables
„ Fragmens des Anciens, morceaux pre-
„ cieux quoy qu'imparfaits, que l'on con-
„ ſerve comme des tréſors. Un

Un éloge si beau me devroit faire tomber la plume des mains ; cependant je hazarde quelques Réflexions, qui ne peuvent faire aucun mal à la grande reputation de Mr de S. E. Je suis un homme inconnu, sans autre capacité que quelques lectures mal digerées, & ainsi mes pensées sur ses Ouvrages ne sont d'aucune conséquence.

Cependant pour rendre compte au public de mon dessein, j'ay divisé ma Dissertation en trois parties, où je réflechis toujours sur ses pensées, & sur son stile ; mais non pas également. Dans la premiere je parle principalement du stile, & chemin faisant je fais quelques Reflexions pour écrire clairement : A Dieu ne plaise que j'aye la vanité d'instruire personne, mais je ne les infére icy que par occasion.

La seconde Partie commence par des Remarques sur un discours intitulé, *Réflexions sur la doctrine d'Epicure.* page 108. Suivan Je passe à une Lettre de Consolation écrite par Mr. de S. E a une Damoiselle affligé de la mort de son Amy, & ensuite à la Dissertation qu'il a faite sur le mot de *Vaste.*

Dans cette seconde Partie j'examine un peu plus ses sentimens que ses expressions, ausquelles j'oppose quelques beaux endroits de quatre célebres Autheurs, & deux Lettres d'un Dame à son Amant.

La troisiéme Partie pése beaucoup plus

ſur ſes ſentimens, que ſur ſa maniere d'écrire, comme *ſon génie univerſel* l'a porté à parler de toutes ſortes de ſujets, & qu'il eſt Philoſophe, Theologien, Devot, &c. Je ne conviens pas toujours de ſes principes.

On y trouvera une quatriéme Partie, & voicy comme elle a été jointe aux trois précédentes. Ayant achevé ma Diſſertation, je la communiquay à un Amy homme d'eſprit, pour m'en dire ſon ſentiment, il me l'écrit dans une Lettre où il prend party contre moy en deux ou trois endroits, auſquels je reponds. Ce n'eſt pas tout, comme j'achevois ma réponſe, on m'envoya dans un paquet cacheté une piece intitulée, *Factum pour Madame la Ducheſſe Mazarin, contre Monſieur le Duc Mazarin ſon mary, par Mr. de Saint Evremont*; J'examine ce Factum; de ſorte que cette quatriéme Partie contient la Lettre de mon Amy, ma Réponſe à cette Lettre, & l'Examen du Factum.

Qu'on me permette preſentement de dire quelque choſe plus en détail de ma Diſſertation. Le ſeul titre va d'abord revolter contre moy une infinité de partiſans de Mr. de Saint-Evremont; & comme en la liſant (s'ils font tant que de la lire) il n'apporteront qu'un eſprit de prévention inveterée, & preſqu'invincible, ils trouveront dans mes Remarques des abſurditez infinies; mais s'il leur eſt poſſible de les lire juſqu'au bout,

bout, d'examiner eux-mêmes les expreſſions claires que je ſubſtituë à la place des Phraſes obſcures de Mr. de S. E. s'ils voyent manifeſtement qu'il ſe contredit en beaucoup d'endroits, qu'il n'entend point pluſieurs choſes dont il parle, & qu'il ſe trompe meſme ſur les plus communes, je les prie pour leur propre honneur, de revenir de leur prévention, & d'eſtre en garde contre ſon brillant & ſa vivacité.

Jamais Autheur n'a eſté ſi heureux, il y a cinquante ans, & peut-eſtre plus que l'on admire ſes Ouvrages, & perſonne ne s'eſt encore aperçu qu'on n'entend point la plûpart des choſes qu'il dit, & il y a dans le public une Tradition de reſpect pour luy, qui fait que ſes moindres Fragmens ſont regardez comme des myſteres qu'on adore en ſilence, ſans oſer les aprofondir.

Que ſes ſectateurs ne m'apportent pas un nombre de paſſages tirez de ſes Oeuvres pour le défendre, je ſçay bien qu'il y en a beaucoup d'intelligibles, & de bien écrits, puiſque j'en mets moy-meſmes en quelques endroits de ma Diſſertation. Je ſçay même que toutes les Phraſes que je raporte de luy ne ſont pas également embroüillées; mais qu'on examine ſon ſtile, & qu'on juge s'il regne dans ſes Ouvrages un eſprit aiſé, & s'il écrit d'une maniere naturelle.

Au moins je ne prétends pas que ma Diſſer-

sertation décide en rien, je ne la donne que comme un amas de doutes que je propose d'esprit pour en décider. Si quelqu'un me condamne justement, je profiteray de sa décision; si au contraire il le fait sans raison, le public me rendra justice; sans me donner la peine de me défendre. Il se peut faire que mes Remarques ne soient pas justes en tout, peut-être même suis-je tombé dans les fautes que je reprends en Monsieur de Saint-Evremont; j'ose pourtant dire qu'on ne trouvera rien dans ce Livre qui ne soit intelligible; on y verra aussi plusieurs diferentes choses, assez agreables par leur varieté.

J'oubliois d'avertir le public de deux choses: La premiere, que je ne prétends point parler dans ma Dissertation d'un Livre intitulé, *Les Memoires de la vie du Comte de... avant sa retraite, rédigez par Mr. de Saint-Evremont.* J'ay lû ce Livre avec plaisir, il est bien écrit; mais le stile est bien diferent de celuy de Mr. Saint-Evremont.

La seconde, que j'ay été obligé de raporter deux ou trois fois le même passage en diférens endroits de mon écrit, parce que j'y faits des remarques diferents.

DISSERTATION

DISSERTATION
SUR
LES OEUVRES
MESLE'ES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMONT.

JE conviens qu'il y a dans les Ouvrages de Monſieur de Saint-Evremont pluſieurs endroits bien écrits. Les expreſſions vives, fortes & naturelles, pleines de ſens, le tour aiſé & facile, peignant bien à l'eſprit les choſes qu'il luy preſente; Par exemple, eſt-il rien de plus marqué & de plus reſſemblant que le portrait de Mecénas en la 78. page de ſon premier Volume, on ne peut ramaſſer plus parfaitement les differentes idées qu'Horace nous en donne.

Pluſieurs beaux endroits des Ouvrages de Mr. de S. EVREMONT.

A Me-

MECENE
Dic. gr. hom.

„ Mécénas, dit-il, étoit homme de „ bien, de ces gens de bien, néanmoins „ doux, tendres plus sensibles aux agré- „ emens de la vie, que touchez de ces „ fortes vertus qu'on estimoit dans la „ Republique. Il étoit spirituel, mais „ voluptueux, voyant toutes choses „ avec beaucoup de lumiére, & en „ jugeant sainement, mais plus capable „ de les conseiller que de les faire; ainsi „ se trouvant foible, paresleux & pu- „ rement homme de Cabinet, il espe- „ roit de sa delicatesse, avec un Em- „ pereur délicat, ce qu'il ne pouvoit „ attendre du peuple Romain, où il „ eut fallu se pousser par ses propres „ moyens, & agir fortement par luy- „ même.

A la fin de la page 49. dans le Chap. de la seconde Guerre Punique, aprés avoir parlé de la défaite des Romains à Cannes par Annibal, & des raisons que ce Capitaine opposa à Maharbal, qui pour le porter à poursuivre sa conqueste, luy promettoit à souper dans le Capitole: il ajoûte comme une reflexion touchant la destinée des Empires.

„ Il y a un point dans la décadence „ des Etats où leur ruïne seroit inévi- „ table, si on connoissoit la facilité qu'il

y a de les détruire ; mais pour n'avoir « pas la vûë assez nette, ou le cou- « rage assez grand, on se contente du « moins quand on peut le plus, tour- « nant en prudence ou la petitesse de « son esprit, ou le peu de grandeur de « son ame. «

Quand il parle dans la suite de l'envie qu'eut Annibal de goûter les délices de Capoüe, il dit qu'il en fut « charmé, d'autant plus aisément qu'el- « les luy avoient tousjours été incon- « nües. «

Un homme, continüe-t'il, qui « sçait mêler les plaisirs & les affaires, « n'en est jamais possedé, il les quitte, « il les reprend quand bon luy semble, « &c. Il n'en est pas ainsi de ces gens « austeres, qui par un changement « d'esprit viennent à goûter les vo- « luptez, &c. La nature en eux lassée « d'incommoditez & de peines, s'aban- « donne aux premiers plaisirs qu'elle « rencontre ; alors ce qui avoit paru « vertueux se presente avec un air ru- « de & difficile, & l'ame qui croît s'ê- « tre détrompée d'une vieille erreur, « se complaît en elle-même de son nou- « veau goût pour les choses agrea- « bles. «

„ C'est ce qui arriva à Annibal & à „ son Armée, qui ne manquoit pas de „ l'imiter dans le relâchement puis „ qu'elle l'avoit bien fait dans les fati- „ gues.

„ Ce ne furent donc plus que bains, „ que festins, qu'inclination & attache- „ ment, il n'y eut plus de discipline ny „ par celui qui devoit donner les ordres, „ ny en ceux qui devoient les executer. „ Quand il falut se mettre en campa- „ gne, la gloire & l'interest réveille- „ rent Annibal, qui reprit sa premiere „ vigueur, & se retrouva luy-même, „ mais il ne retrouva plus la même Ar- „ mée, il n'y avoit plus que de la moles- „ se & de la nonchalance, & s'il faloit „ souffrir la moindre necessité, on re- „ grettoit l'abondance de Capoüe.

„ On songeoit, ajoûte-t'il, aux Maî- „ tresses lorsqu'il faloit aller aux Enne- „ mis; on languissoit des tendresses „ de l'amour, quand il faloit de l'a- „ ction & de la fierté pour les com- „ bats.

Les Oeuvres de Mr. de S. E. ne sont pas seulement agreables par ces endroits, mais encore par plusieurs beaux traits qu'il y ameine naturellement, comme ceux-cy.

Aprés

Aprés que Scipion eut défait les Cartaginois dans la ſeconde guerre punique, quand il parle de l'entretien que le Romain eut avec Annibal, il raporte cette belle réponſe d'Annibal à Scipion ; Diſcourant un jour, dit-il, des grands Capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le ſecond, & luy-même ſe mit le troiſiéme, à quoy répliqua froidement Scipion, ſi vous m'aviez vaincu, en quel rang vous ſeriez-vous mis ? Le premier de tous, « reprit Annibal. «

Et en la page 63. parlant des bonnes qualitez de Scipion, qui le rendirent ſuſpect aux Romains, il dit que dans le temps qu'on l'accuſoit, « il pouvoit répondre & ſe juſtifier ; « Mais, ajoûte-t'il, il y a une inno- « cence heroïque auſſi bien qu'une « valeur, ſi on peut parler de la ſorte ; « la ſienne négligea les formes où ſont « aſſujettis les innocens ordinaires ; « & au lieu de repondre à ſes accu- « ſateurs ; Allons, dit-il, rendre gra- « ces aux Dieux de mes victoires, & « tout le peuple le ſuivit au Capitole, à la honte de ceux qui le pourſuivoient.

Rien de si agreable que tout ce que je viens de raporter ; cependant quelques beaux que soient les ouvrages, il s'y glisse des deffauts, c'est le caractere de l'esprit humain ; Mr. de S. E. est trop sage pour pretendre se tirer de l'ordre commun ; peut-estre aussi que je me trompe ; Voyons.

Reflexions sur le style de Mr. de S. E.

Dans la page 64. faisant l'Eloge „de Scipion, il dit, que le peuple Ro„main le goûta trop, & qu'il se déta„cha des obligations du devoir pour„suivre les engagemens de la volonté. Toute la page 65. contient la suite des bonnes qualitez de Scipion. L'Eloge étant finy, il fait la reflexion suivante sur l'attachement trop grand que les Romains avoient pour ce Conquerant.

„ L'amour de la patrie, dit-il, nous „fait bien abandonner nos fortunes „& nos vies mêmes pour son salut ; „mais l'ambition & le desir de la gloi„re excitent beaucoup plus nôtre in„dustrie, que cette belle passion toû„jours belle, & noble, mais rarement „fine & ingenieuse.

En la page 68. ayant fait le por„trait de Gracchus, il dit qu'il pour-

suivoit par un esprit de faction ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu; cela est bien. Et une ligne plus bas, ayant ajoûté qu'il sçavoit émouvoir le peuple contre le Senat, il fait voir par les paroles suivantes en qu'elle disposition étoit le peuple.

Aprés avoir rendu de grands services à l'Etat, dit-il, le peuple se trouvoit exposé a l'oppression des riches, & particulierement à celle des Senateurs, qui par autorité, ou par d'autres méchantes voyes, tiroient la commune de ses petites possessions; Jusques-là on entend ce qu'il veut dire; Mais voicy la suite.

Des injures continuelles avoient donc aliené les esprits de la multitude, mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffrit avec douleur la tyrannie, & plus miserable que tumultueuse, attendoit plus quelle ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

Dans le Chap. intitulé, La vertu trop rigide, il introduit un homme vertueux: Et en la page 180. aprés avoir parlé de l'humeur de certains hommes semblables au Cardinal Xi-

menes, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'estre pas prévenus dans leurs desseins, & troublez dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il continuë.

„ Il y a des hommes jaloux de l'hon-
„neur de leurs mouvemens, qui refu-
„sent tout aux inspirations des autres,
„ cela peut venir quelquefois d'un bon
„principe, & se rencontrer en des ames
„fort élevées; Mais le plus souvent ce
„sont jalousies malhonêtes, & déli-
„catesses d'honneur que produit une
„veritable repugnance à faire des
„graces. Et en la page 181. Chacun,
„dit-il, craint l'ascendant de ses amis,
„s'ils veulent rendre un bon office au-
„prés de luy, chacun prend pour des
„ouvertures de cœur & des témoigna-
„ges d'amitié, le secret d'une imposture, & l'artifice des mauvaises impres-
„sions qu'on luy donne.

Un moment de reflexion sur tout ce que nous venons de rapporter. Que signifient ces paroles en parlant de Scipion. Le peuple Romain le goûta
„trop, & il se détacha des obligations
„du devoir pour suivre les engage-
„mens de la volonté. Ne seroit il
„pas mieux de dire que le Peuple Ro-

main

main aima trop Scipion, & qu'il le suivit au préjudice de l'obéïssance qu'il devoit à la Republique.

La reflexion qu'il fait; L'amour de « la patrie nous fait bien abandonner « nos fortunes & nos vies mêmes pour « son salut, mais l'ambition & le desir « de la gloire excitent beaucoup plus « nôtre industrie, que cette belle pas- « sion, toûjours belle & noble, mais « rarement fine & ingenieuse.

Le mot d'industrie donne une idée trop petite, & ne quadre point avec *l'ambition & le desir de la gloire.* Ces deux sentimens excitent le courage & les grands desseins, & font concevoir des projets difficiles, en excitant en même temps la hardiesse pour détruire tous les obstacles qu'on trouve à l'élevation.

De plus l'amour de la patrie est-elle une passion *rarement fine & ingenieuse*, & n'a-t'elle pas au contraire donné à Ciceron assez de moyens pour la défendre contre ceux qui ont voulu l'opprimer?

Pour bien écrire il faut penser nettement; il est impossible que l'on fasse entendre aux autres, ce que l'on n'entend pas bien soy-même, & tant qu'un

Pour bien écrire il faut penser nettement.

qu'un objet demeurera dans nôtre esprit envelopé de nuages, si nous n'avons soin de le bien éclaircir avant que de le produire, nous ne le presenterons jamais que d'une maniere confuse.

J'ajoûte qu'on doit s'appliquer encore plus à concevoir nettement une chose agreable & écrite pour le simple divertissement, que si elle regardoit une matiere solide. Comme ordinairement on ne lit certains Livres que pour s'amuser, on y veut trouver un stile simple & facile, & on ne s'accommode point d'expressions embarassées, qui demandent pour être entenduës elles seules une attention particuliere. Mr de S. E. me veut entretenir d'Auguste, de son gouvernement & de son genie, & en la page „75. il dit, qu'Auguste a cru qu'il faloit „gagner les esprits, avant que d'exiger „les devoirs: Il fut si heureux, ajoûte-„t'il, à les persuader (les Romains) „de l'utilité de ses ordres, qu'ils son-„geoient moins à l'obligation qu'ils „avoient de les suivre, qu'à l'avanta-„ge que l'on y trouvoit.

Pourquoy *gagner les esprits avant que d'exiger les devoirs*, & ne pas di-

re

re ſimplement, qu'Auguſte vouloit gagner le cœur des Romains, & s'en faire obéir par inclination, & qu'il leur avoit ſi bien perſuadé l'utilité de ſes ordres, qu'ils luy obéiſſoient pour leur propre intereſt. Je ne donne pas mes expreſſions pour merveilleuſes, mais au moins elles ſont intelligibles.

Pour donc bien écrire il faut penſer nettement, de plus, l'expreſſion doit être facile; & pour cela il faut un eſprit aiſé, beaucoup de diſcernement, ne dire ny plus ny moins de paroles que le ſujet n'en demande, en choiſir de ſimples ou d'élevées proportionnées à la choſe dont il s'agit, & ſur tout ne vouloir point dire une choſe ordinaire avec des expreſſions effectées.

Pour bien écrire il faut une expreſſion facile.

Dans le même Chapitre du gouvernement d'Auguſte & de ſon genie, au commencement Auguſte, dit-il, « n'eſtoit pas de ceux qui trouvent la « beauté du commendement dans la « rigueur de l'obéiſſance, qui n'ont du « plaiſir du ſervice qu'on leur rend que « par la neceſſité qu'ils en impoſent. «

Pour dire en un mot qu'Auguſte n'aimoit point à ſe faire obéïr par contrainte; mais *beauté du commandement*, *rigueur de l'obéiſſance*, rien de plus meſuré. Dans

Dans les reflexions qu'il fait sur les divers genies du peuple Romain, page 66. aprés avoir dit qu'il vint un temps où les Romains se dégoûterent „des gens de vertu ; L'honneur, ajoûte-„t'il, commença de passer pour une „chimere, la gloire pour une vanité „toute pure, & chacun se rendit basse-„ment interessé, pensant devenir judi-„cieusement solide ; *bassement interessé, judicieusement solide* : pour dire qu'alors à Rome chacun faisoit des bassesses pour élever sa fortune.

Une pareille affectation ne me surprend point dans un Autheur de cabinet; mais Mr. de S. E. homme de condition, qui a un grand usage du monde, & qui a reçû mille agreables talens de la nature, devroit écrire d'une maniere plus naturelle.

Pour bien écrire il faut avoir l'usage du monde.

Par l'usage du monde j'entends le commerce avec des gens de bon sens, d'un goût solide, gens polis, non pas d'une politesse guindée, mais naturelle & judicieuse.

Quand un homme a passé plusieurs années à lire les bons Livres, & à méditer sur les sciences, tout cela met dans sa tête une infinité de connoissances que je suppose même bien ar-

ran-

rangées ; mais cet arrangement n'étant fait que par une étude de cabinet, luy laissera tousjours l'esprit contraint jusqu'à ce qu'il se soit poli par le commerce des honêtes gens.

Ne dire pas des paroles inutiles.

Une autre chose encore pour bien écrire, c'est de ne dire ni plus ni moins de paroles qu'il en faut, moins de paroles ne presentant la pensée qu'à demi produit de l'obscurité, trop la couvre & l'engloutit, & ne produit pas moins de confusion. Quand on dit trop de paroles, il semble qu'on parle seulement pour parler comme fait Mr. de S. E. En la page 67. aprés avoir dit qu'au temps de Scipion les Romains faisoient mille bassesses pour élever leur fortune. Les esprits, ajoûte-t'il, se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les citoyens. Cette expression est elle bien naturelle, pour dire que les Romains ne se soncioient gueres des interêts du peuple. Mais ce n'est pas là où je m'arrête. L'integrité, continuë-t'il, devenoit plus rare tous les jours, on ne connoissoit presque plus de Justice; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion, *pour dire la plus forte passion:* & les personnes considerables

„ bles mettoient leur industrie à s'ap-
„ proprier ce qui ne leur appartenoit
„ pas : & ces six lignes sont écrites pour dire que les Romains devenans tous les jours plus injustes, ne s'appliquoient uniquement qu'à prendre le bien d'autrui.

Mais pour rendre justice à Mr. de S. E. voici un endroit au Chapitre, où il parle de Tibere & de son genie ; page 75. qui est clair, fort, & où il n'y a rien de superflu, il parle du re-
„ gne de Tibere : Il y avoit, dit-il, beau-
„ coup de merite à être homme de bien ;
„ car il y avoit par là beaucoup de
„ malheurs à soufrir. La vertu qui osoit
„ paroître étoit infailliblement perduë,
„ & celle qu'on pouvoit deviner, n'é-
„ toit jamais assurée. Pourquoi n'a-t'il pas toujours écrit ainsi.

Mais au contraire en la page 179. dans le Chapitre intitulé, La vertu rigide, il fait dire à la vertu entr'autres choses que ceux qui prennent avec violence pour repandre avec profusion sont beaucoup plus excusables *Prendre avec violence pour répandre avec profusion.* Mais ce n'est pas là ce que je veux dire ; le voicy.

„ Leur dépense, continuë-t'il immedia-

diatement aprés, eſt comme une eſpe- «
ce de reſtitution, & les dépoüillez «
ſemblent rentrer en quelque part de «
leurs biens, quand la magnificence «
expoſe à leurs yeux, ce que la force «
avoit arraché de leurs mains. «

Il parle d'un homme qui prend le bien du peuple par des concuſſions ; il pourroit dire que quand cet homme fait quelque magnificence, le peuple y prenant ſa part, ſe conſole en quelque façon du bien qu'il a perdu ; *La magnificence expoſe à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains.* Pourquoy ne pas ſuivre le chemin uny, & s'aller jetter dans des détours incommodes.

Les Oeuvres de Mr de S. E. ſont aſſez fournies de pareilles phraſes ; ce qui eſt difficile à comprendre, c'eſt qu'il écrit des Chapitres entiers d'un ſtile ſi naturel, que ſi on les trouvoit dans quelque Recueil, on jureroit qu'ils ne ſont point de luy. Par exemple, page 319. le Chapitre intitulé de l'Eſtude & de la Converſation eſt à mon gré trés-bien écrit, il meriteroit que je le tranſcriviſſe icy tout entier ; car les choſes excellentes ne ſe peuvent trouver en trop d'endroits.

Autres beaux endroits des Oeuvres de Mr de S. E.

La

La conversation de deux amis, dit-
„ il, presque au commencement rend
„ leurs biens & leurs maux communs,
„ elle augmente leurs plaisirs & dimi-
„ nüe leurs peines ; rien ne soulage tant
„ la douleur que la liberté de se plain-
„ dre ; rien en fait mieux sentir la joye
„ que le plaisir de la dire.

„ Et en la page suivante : Du moins,
„ ajoûte-t'il, est-il bien vray qu'il n'y
„ a point d'animaux si farouches sur la
„ terre, que de certains hommes qui
„ font une profession de mépris & d'a-
„ version pour tout le genre humain, à
„ l'exemple de cet extravagant citoyen
„ d'Athenes, qui ne parloit à personne
„ que pour luy dire de s'aller pendre,
„ & qu'il prît soin de faire son Epitaphe
„ de maniere qu'il pût maudire les hom-
„ mes aprés sa mort.

„ Et plus bas page 321. Il faut donc,
„ poursuivit-il, pour vivre en homme,
„ conferer avec les hommes, il faut
„ que la conversation soit le plus agrea-
„ ble bien de la vie : Mais comme il faut
„ qu'il ait ses bornes, il en faut joüir
„ avec choix, & en moderer l'usage
„ avec discretion ; il n'y a rien de plus
„ utile ny de plus dangereux : Comme
„ la retraite trop longue affoiblit l'es-
prit,

prit, la compagnie trop frequente le « dissipe, il est bon, ajoûte t'il, de rentrer « quelquefois en soy; il est même neces- « saire de se rendre un compte exact de « ses paroles, de ses sentimens, & du pro- « grés qu'on a fait dans la sageſſe. Pour « recueillir le fruit de sa lecture, & des « entretiens que l'on a eu, pour profiter « de ce que l'on a vû, il faut du silence, « du repos & de la meditation. «

Ces sentimens & ces paroles si douces font sentir un Philosophe sage & tranquille qui laisse sortir de son esprit la verité toute nüe sans affectation & sans ornement. Rien de plus vray que les avis que donne Mr. de S. E. & rien de plus aisé & de plus juste que ses expressions.

Encore, cet endroit, que je raporte « pour mon propre interêt. L'Etude, « dit-il, est la plus solide nouriture de « l'esprit, c'est la source de ses plus « belles lumieres, c'est l'Etude qui « augmente les talens de la nature; « mais c'est la converſation qui les met « en œuvre, & qui les polit, c'est le « grand livre du monde qui apprend le « bon usage des autres livres, & qui « peut faire d'un homme sçavant un « fort honête homme. «

„ Quelques lignes plus bas : Quand „un homme enyvré de sa lecture fait „un premier pas dans le monde, c'est „presque tousjours un faux pas. S'il ne „prend avis que de ses livres, il court „fortune de n'estre jamais qu'un mal„honête homme. L'Etude immoderée „engendre une crasse dans l'esprit, & „gauchit tous ses sentimens, il faut „que la conversation l'épure & le re„dresse.

On voit bien qu'il ne tient qu'à Mr. de S. Evremont de se faire entendre, cependant voicy d'autres endroits d'un stile bien different.

Dans le Chapitre que j'ay déja cité, intitulé, La vertu trop rigide, page 181. il fait parler la Vertu de cette maniere.

„ N'ayons pas de honte, dit-elle, de „devoir à autruy la pensée d'une bon„ne action, & laissons toutes les ave„nües libres à ceux qui nous conseillent de bien faire. Pour dire tout simplement qu'il faut écouter les personnes qui nous conseillent le bien ; Mais cela est peu de chose ; voicy la suite : „Cependant, continüe-t'il, nous croi„rions estre gouvernez si nous ne nous „rendions difficiles à la persuasion du bien,

bien, tandis que nous penſons être « les maîtres de nous dans la credulité « la plus grande qu'on puiſſe avoir pour « le mal. Chacun, ajoûte-t'il, craint « l'aſcendant de ſes amis, s'ils veulent « rendre un bon office auprés de luy, « chacun prend pour des ouvertures de « cœur & des témoignages d'amitié le « ſecret d'une impoſture, & l'artifice « des mauvaiſes impreſſions qu'on luy « donne. «

Je n'entends point ces derniers endroits, c'eſt peut-être ma faute ; mais je voudrois bien que quelqu'un me les expliquaſt. Qu'eſt-ce que *de penſer eſtre maiſtre de nous dans la credulité la plus grande qu'on puiſſe avoir pour le mal.*

Pour bien écrire éviter un amas de noms ſubſtantif.

Que ſignifie *prendre pour des ouvertures de cœur, & des témoignages d'amitié, le ſecret d'une impoſture, & l'artifice des mauvaiſes impreſſions qu'on nous donne.*

Je vois ſeulement pluſieurs noms ſubſtantifs qui ſe trouvent aſſemblez dans trois ou quatre phraſes qui parlent entr'eux, qui s'entendent peut-être, mais qui ne ſont intelligibles à perſonne.

Un pareil aſſemblage embarraſſe

le sens d'une phrase, comme chaque substantif porte dans l'esprit une idée particuliere, pour faire une phrase intelligible ; ces noms doivent être liez de maniere qu'ils ayent ensemble un raport naturel, pour concourir à expliquer une chose qu'on veut faire entendre, ce qui n'est point dans les expressions que je viens de raporter.

Eviter les phrases louches.

Je ne m'arrête pas aux phrases louches qu'il n'évite pas assez, par exemple, en la page 427. dans une lettre qu'il écrit à une Dame qu'il aime, aprés luy avoir dit que sa condition est bien malheureuse d'estre vieux & „ de l'aimer J'ay tout perdu du côté „ de la raison, du côté de la passion, je „ ne vois rien pour moi à pretendre. On croit d'abord qu'il veut dire qu'il à tout perdu du côté de la raison & du côté de la passion, parce qu'il aime, & qu'il aime sans esperance, & il faut que l'esprit aille jusqu'à la fin de la phrase pour revenir de la pensée qui l'a d'abord frappé.

Eviter les équivoques,

Pareillement les équivoques ne doivent jamais entrer dans un discours, elles ne sont bonnes que pour des Sophistes, qui veulent surprendre l'esprit par des expressions pueriles ; les Me-

Metaphores doivent auſſi être employées avec circonſpection, il faut les adoucir & prendre garde qu'elles ne ſoient outrées, comme en la deſcription ſuivante d'une beauté. Ses joües, dit l'Autheur, ſont de roſes & de lys, elle a un front d'yvoire, deux rangs de perles, des lévres de cinabre, un nez de pourfil, des oreilles de nacques, des mains comme de la craye diviſée en pluſieurs branches, & ſur ſa tête un déluge d'or animé, pour dire que la perſonne qu'on dépeint étoit blonde, qu'elle avoit le front uny, les dents blanches, & les lévres vermeilles.

Revenons à Mr. de S. E. Si le merite de mes ſentimens, dit-il à la même Dame, obtenoit de vous un regret que je ſois vieux, & un ſouhait que je fuſſe jeune, je ſerois content. La grace d'un ſouhait eſt peu de choſe, ne me la refuſez pas, il eſt naturel de ſouhaiter que tout ce qui nous aime ſoit aimable. Il y a là quelque air d'antitheſes; mais en voici de veritables.

Il ne fut jamais de paſſion ſi deſintereſſé que la mienne, j'aime, les perſonnes que vous aimez, & je n'aime pas moins ceux qui vous aiment; je re-

„ regarde vos Amans comme vos ſu-
„ jets, au lieu de les haïr comme mes
„ Rivaux, & ce qui eſt à vous m'eſt plus
„ cher, que ce qui eſt contre moy ne
„ m'eſt odieux

Il me ſemble que c'eſt bien exercer ſa vivacité, pour dire qu'il eſt amant ſi deſintereſſé, qu'il aime tous ceux qui aiment ſa maîtreſſe. De la façon qu'eſt tournée ſa phraſe, par combien de tours differens l'eſprit rentre-t'il dans ſa même penſée, il ſe replie en luy-même, & fait, pour ainſi dire, pluſieurs plongeons dans ſes paroles, pour marquer le meſme deſintereſſement.

„ Dans la meſme page: Si vous reci-
„ tez les vers d'Andromaque, dit-il, vous
„ donnez de l'amour avec les ſentimens
„ d'une mere qui ne veut donner que de
„ la pitié. Voux cherchez à nous rendre
„ ſenſibles à ſes infortunes, & vous nous
„ trouvez ſenſibles à vos charmes. Les
„ choſes triſtes & pitoyables rapellent
„ nos cœurs ſecrettement à la paſſion
„ qu'ils ont pour vous; & la douleur
„ que vous exigez pour une malheu-
„ reuſe devient un ſentiment naturel de
„ nos propres maux.

Une Maîtreſſe demande une lettre moins

moins embarrassée, & moins pointüe.

ART. Eviter les antitheses, comme on le remarque encore mieux dans la suite.

Ces anthiteſes ſont un jeu de mots indigne de Mr. de S. E. en la pag. 429. parlant à la même Dame ; Il ne ſort rien de vous, dit-il, qui ne ſoit aimable, & il ne ſe forme rien en vous qui ne ſoit amour,

Et en la page 72. aprés avoir dit avec quelle bonté Auguſte vivoit avec le Senat, Vous euſſiez dit, ajoûte-t'il, " que c'eſtoit une conteſtation de civi- " litez qui aboutirent à une ſatisfaction " commune; car Auguſte gouverna " l'Empire par le Senat, & le Senat ne ſe " gouverna que par Auguſte. "

Mais on ſeroit bien ſurpris ſi les petites obſervations que je viens de faire étoient tirées de ces mémes Oeuvres, & ſi je le jugeois par ſes propres paroles.

ART. Mr. de S. E. condamne tous les defauts cy-deſſus par des fragmens qu'il raporte de Petrone.

Dans le Chapitre intitulé, Fragment de Petrone de l'Eloquence qu'il a traduit.

En la page 271. aprés avoir raporté les qualitez neceſſaires à l'Orateur ; Avant que de parler en public, " ajoûte-t'il, il faut que la lecture des " Autheurs qui ont quelque reputa- " tion, & particulierement des ori- "

„ginaux en chaque science ait enri-
„chy nôtre esprit, il faut que la con-
„versation des Sçavans, & le con-
„seil d'un censeur honnête, habile &
„de nos amis nous enseignent l'usa-
„ge, & nous aprennent à le regler sur
„le goût de nôtre siecle ; il est bon
„aussi que l'entretien des plus sages
„Courtisans, que les visites serieuses
„chez les femmes d'esprit ayent poly
„nos mœurs & nôtre langage.

„ Quelques lignes plus bas ; Sa di-
„ction, continue-t'il, doit être pure &
„propre à son sujet, riche & ornée sans
„fard; &c. Deux pages plus bas 273. Il
„doit éviter, dit-il, les rencontres froi-
„des, les équivoques, les pointes & les
„jeux de mots comme des ornemens in-
„dignes de la veritable eloquence. Et
là-dessus faisant parler Eumolpe,
qui venoit d'entendre declamer l'O-
rateur Agammemnon, il luy fait dire,
„Qu'on auroit mauvaise grace de se
„servir de ses expressions outrées,
„contraires aux veritables mouvemens
„de la nature, au bon sens, & à l'air
„simple & facile avec lequel les hon-
„nêtes gens ont accoûtumé de s'expli-
„quer.

„ En la page 260. Homere, dit-il,
qui

qui ſçavoit bien juſqu'où le Poëme « heroïque doit aller, ne guindoit pas « ſon ſtile juſqu'au galimatias, quand « il le vouloit élever juſqu'au ſublime ; « car il y a une ſimplicité d'expreſſion « qui n'oſte rien à la grandeur des pen- « ſées, & il ne s'enſuit pas que parce « qu'une choſe eſt grande, il la faille « exprimer par de grands mots. « Mr. de S. E. s'écarte de ſes principes.

On ne peut donner pour la clarté du ſtile, pour la ſimplicité de la diction, des regles plus juſtes. Cépendant il s'écarte de ſes principes. En la page 423. Voila, dit-il, ou aboutiſſent les amours & les amitiez. Sur le « cœur par raiſons juſtes & raiſonnables, dont l'eſprit a ſçû prendre la « diviſion ; il n'y a point de rupture à « aprehender, car ou elle dure toute la « vie, ou elle ſe dégage inſenſiblement « avec diſcretion & diligence. Il eſt certain que la nature a mis dans nos « cœurs quelque choſe de riant, ſi on « le peut dire, quelque principe ſecret « d'afection, qui fait cacher la tendreſſe, qui s'explique & ſe rend communicable avec les amis, & une page « plus bas : «

Mais, ajoûte-t'il, quelques hon « nêtes, quelques reglez que ſoient les « amis

„ amis, c'est une chose incommode que
„ d'en avoir trop, nos soins partagez ne
„ laissent pas assez d'application pour
ceux qui nous touchent ; jusques-là
on entend ce qu'il dit ; mais voicy la
„ suite. Ny aussi pour ce qui regarde les
„ autres dans l'épanchement d'une ame
„ qui se répand sur toutes les actions
„ dissipées, & ne s'attache proprement
„ à rien, ny nous pour peu de gens qui
„ vivent. Pour nous cherchons la com-
„ modité du commerce avec tout le
„ monde, & le bien de nos affaires avec
„ ceux qui peuvent.

Entendez-vous le Latin, demande le Medecin malgré luy à Geronte, *Cabricias Arcituram Catalamus singulariter nominativo hæc musa la muse.*

Se peut-il faire que ce soit là le stile de Mr. de S. E. & que les Oeuvres d'un aussi galant homme soient plaines de pareilles expressions ; je ne sçais si ces endroits sont de luy, ou si quelque transcendant a voulu quintessencier des phrases pour en gâter ses écrits. Comme celle-cy pag. 358. Il dit que les personnes de grande qualité meritent d'estre distinguées, mais qu'il faut qu'ils s'attirent cette distinction, & non pas qu'ils se la fassent

pre-

presomptueusement eux-mêmes : Ce sont presque ses termes, qui ne laissent pas d'avoir un certain tour. Mais voicy la suite.

Il seroit honteux de laisser perdre « les choses établies par le merite, & « par le crédit de ses predecesseurs, & « on ne sçauroit avoir trop de fermeté « à maintenir ces sortes de droits quand « la possession en est laissée : jusque- « là passe. Mais, ajoûte-t'il, il n'en va « pas ainsi en des prétentions nouvelles, « qui doivent être établies par déli- « catesse & par douceur ; avant que « d'estre aperçûës. C'est par là qu'il « nous faut aller adroitement aux au- « tres pour les faire venir insensible- « ment à nous ; & au lieu de prendre « avec fierté ce qu'on peut refuser avec « justice, un habile homme employe « toute son industrie à se faire donner « ce qu'il ne demande pas. Pour dire que « quand nous voulons avoir des droits qui ne nous sont pas dûs, nous devons les établir sur les personnes avec beaucoup de prudence & de douceur.

Mais aussi, est-il croyable que tant de pareilles expressions ayent été inserées dans ses Oeuvres ? elles sont

si frequentes que l'on pourroit douter, si ce n'est pas quelque complaisance qu'il a voulu avoir pour le mauvais goût de son temps, comme Agammemnon le méchant declamateur de Petrone l'avoit pour le sien ; se voyant contraint de se laisser entraîner au torrent, & de suivre plûtôt ce qui pouvoit plaire à la foule des auditeurs, qu'à un petit nombre d'honnêtes gens

Cependant la complaisance qui blesse le bons sens n'est pas suportable, un homme d'esprit ne doit jamais se rendre ridicule pour plaire aux autres ; car on ne sçait si c'est par ignorance, ou par facilité qu'on s'y conforme.

ART. Mr. de S. E. c'est servi de termes peu propres & trop libres.

Mr. de S. E. non seulement a donné un peu trop facilement dans les expressions embarrassées, mais même il y a plusieurs endroits où il s'est servy de termes peu propres. Dans sa version de la Matrone d'Ephese, page 245. aprés avoir dit que la suivante exhorte sa maîtresse à vivre pour le soldat, Petrone continuant à raconter l'histoire de cette affligée, *quid diutius moror*, dit-il : Mr. de S. E. a traduit, *qui m'arrête davantage* :

Il

Il s'eſt trompé, & il n'a pas voulu entendre le Latin. Ces mots Latins ſont une façon de parler, qui ſe raporte à la narration, & non pas aux perſonnages dont Petrone fait le récit, & il me ſemble que l'on pouvoit traduire ainſi ; *Enfin pour ne pas vous tenir plus long-temps en ſuſpens ; pour faire court ....pour abreger*, &c. la bonne Dame, &c. ce *quid diutius moror* ne veut dire autre choſe. Comme dans Terence les paroles de Simon, qui aprés avoir dit à Soſie les bonnes qualitez de ſon fils, *quid verbis opus eſt*, dit-il. Et peu aprés dans la même Scene, *quid multis moror*, qui ne ſignifient toutes que la même choſe. Revenons à Mr. de S. E.

Trois lignes plus bas, ils demeurerent donc enſemble, ajoûte-t'il, non « ſeulement la premiere nuit de leur « jouïſſance, mais encore le lende- « main. «

Le mot de *jouïſſance* ſignifie trop, & l'eſprit ſaiſi des idées qu'il donne a de la peine à ſe contenir dans une repreſentation moderée.

Je croy auſſi que pour écrire agreablement il faut varier le diſcours, varier les paroles, & ne pas ſe ſervir des mê-

meſmes que dans des endroits éloignez, où la repetition ne ſoit pas incommode. Les differentes fleurs embelliſſent beaucoup un jardin, & donnent un grand plaiſir à la vûë ; l'adreſſe de mêler des mots, & la facilité de les ranger differemment, marquent un eſprit aiſé qui eſt maître de ſa penſée, & qui la produit avec tous les agrémens qui luy conviennent ; Il ne faut pas que les phraſes ſoient trop longues, elles ne peuvent être ſi facilement variées ; la varieté a quelque choſe de riant & de doux, & les longues periodes ſont trop graves, & même un peu fatigantes : l'eſprit veut ſe repoſer de temps en temps, & n'aime pas à courir juſqu'au bout d'une longue periode, pour concevoir ce qu'on luy peut dire en peu de paroles. Je ne ſçais même ſi cette longueur ne produit point quelque obſcurité, du moins elle gêne. Tite-Live tout excellent Hiſtorien qu'il eſt a de ces ſortes de periodes, qui font quelquefois de la peine : Et l'Eſpagnol Sandoual, dans la vie de Charles-Quint, lie tellement ſes paroles, & met tant de conjonction qu'il fait perdre haleine & patience.

Ce n'eſt pas un petit ſecret de

de ſçavoir couper les phraſes à propos, & ménager l'eſprit par de petites pauſes, qui le conduiſent ſans le laſſer : Par *couper les phraſes*, je n'entends point ſe faire un ſtile *droit*, tel qu'eſt celuy de cette lettre à une perſonne de qualité. Vous ſçavez, « MONSEIGNEUR, que ma famille « eſt dévoüée de tout temps à vôtre mai- « ſon, je ſuis prêt à vous ſuivre par « tout, le moindre ſigne que vous me « ferez me tiendra lieu de commande- « ment ; je me feray une gloire de mou- « rir à vôtre ſervice, &c. Ce n'eſt pas là un ſtile, mais ſeulement un amas de phraſes ſeparées les unes des autres, que l'on aſſemble ſans liaiſon, & à chacune deſquelles on donne une place qu'on pourroit luy ôter ſans gâter le ſens.

Je ſçais bien qu'il y a des endroits où ces expreſſions courtes & ſans liaiſon ſont bien placées. Un homme emporté de colere, ou d'amour ; un Orateur qui veut exprimer en un mot la vertu de ſon Heros, pourra dire de Ceſar, *venit, vidit, vicit* : Mais ces traits doivent être rarement employez, & ce ſeroit ſe rendre ridicule que d'en faire un uſage ordinaire.

L'exem-

ART. Exemples de la clarté & de la variété du discours tirez de Mr. de Meaux, de Mr. de Nismes, de Mr. des Preaux, & du P. Bouhours.

L'exemple fera voir clairement ce que je veux dire par varier le discours, & par couper les phrases. La France est fertile en excellens Ecrivains; mais comme je n'ay pas dessein de faire une compilation des plus beaux endroits de leurs Ouvrages, je me contenteray d'inserer icy ce qui convient à mon dessein.

Mr. de Meaux.

Monsieur de Meaux dans l'Oraison Funebre de feu Madame, prend ce texte, *Vanité des vanitez, & tout est vanité*; Vingt ou vingt-cinq lignes aprés le commencement; C'est la seule parole qui me reste, dit-il, c'est la seule reflexion que me permet dans un accident si étrange, une si juste & si sensible douleur, aussi n'ay-je point parcouru les Livres sacrez pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse; J'ay pris sans étude & sans choix les premieres paroles que me presente l'Ecclesiaste, où quoy que la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose, &c.

Ne diroit-on pas en effet que Mr. de Meaux prend sans étude & sans choix,

choix, les premieres paroles que luy presente l'Ecclesiaste, où quoy que la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à son gré pour le dessein qu'il se propose.

Il continüe en la page 8. Nous mourons tous, disoit cette femme dont « l'Ecriture a loüé la prudence au se- « cond Livre des Rois, & nous allons « sans cesse au tombeau, ainsi que des « eaux qui se perdent sans retour. En « effet, ajoûte-t'il, nous ressemblons « tous à des eaux courantes; De quel- « que superbe distinction que se flat- « tent les hommes, ils ont tous une mê- « me origine, & cette origine est pe- « tite, leurs années se poussent succes- « sivement comme des flots, ils ne ces- « sent de s'écouler tant qu'enfin aprés « avoir fait un peu plus de bruit, tra- « versé un peu plus de pays les uns que « les autres, ils vont tous ensemble se « confondre dans un abîme, où l'on ne « reconnoît plus ny Princes, ny Rois, ny « toutes ces autres qualitez superbes « qui distinguent les hommes; de même « que ces Fleuves tant vantez demeu- « rent sans nom & sans gloire, mêlez « dans l'Ocean avec les rivieres les plus « inconnuës. «

On ne sçauroit donner des Idées plus justes de la fragilité des choses humaines, ny les expliquer d'une maniere plus aisée & plus naturelle.

Mr. de Nismes. Monsieur de Nismes dans l'Oraison Funebre de Mr. de Montausier, aprés avoir parlé de sa valeur en la Bataille de Cerné, & de la defaite qu'il fit des Allemans sur le bord du Rhin pendant le siege de Brisac.

„ Mais, continüe-t'il, page 16. viens-
„ je faire icy l'histoire sanglante de ses
„ combats, & mon sujet n'a-t'il rien
„ de plus édifiant & de plus doux ; déja
„ se formoient dans le Ciel ces nœuds
„ sacrez qui devoient unir éternelle-
„ ment son cœur à celuy de l'incompa-
„ rable Julie : déja s'allumoient dans
„ son ame ces veux ardens & purs que
„ la sageſſe, la beauté, l'esprit, & un
„ merite universel ont coûtume de fai-
„ re naître ; l'admiration, l'estime en-
„ tretenoient cette sage & vertueuse
„ passion, & plus encore une confor-
„ mité de mœurs & d'inclinations, qui
„ fait les liaisons parfaites, même can-
„ deur dans leurs procedez, même éle-
„ vation de genie & de courage, mê-
„ me penchant à la vertu, au préjudice
„ de la fortune; même fidelité pour tous

les

les devoirs de la vie, même goût pour « la converſation, & pour toute ſorte « de belles lettres, même plaiſir à faire « du bien ; mais parmy tant de reſſem- « blances une Religion differente. «

Tombez, tombez voîles importuns « qui luy couvrez la verité de nos my- « ſteres ; & vous Prêtres de Jeſus- « Chriſt, qui depuis ſi long-temps of- « frez à Dieu pour ſon ſalut vos vœux « & vos ſacrifices, &c. «

Mais veut-on voir encore une choſe bien écrite, & avec une grande facilité, qu'on liſe les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene. Tout y eſt aiſé, & ſemble être écrit ſans étude & ſans choix ; on les lira deux & trois heures ſans être fatigué un moment, & ſans que le lecteur ſoit obligé d'étudier la contexture des mots, ny de relire quatre ou cinq lignes plus haut pour entendre la phraſe ; Comme il ne parle que ſur des ſujets agreables, il n'incommode point l'eſprit par des expreſſions embroüillées, qui l'attachent à des meditations importunes : Par exemple, dans l'Entretien du bel eſprit, page 307. de la cinquiéme Edition, voicy ce qu'il dit. Le Pere Bouhoures.

Quoy qu'il en ſoit, continüa Eu- «

„ gene, il est certain que la nature ne „ fait pas toute seule un bel esprit. La „ plus heureuse naissance a besoin d'une „ bonne éducation, & de cet usage du „ monde qui rafine l'intelligence, & „ qui subtilise le bon sens ; de là vient „ que les sçavans de profession ne sont „ pas d'ordinaire de beaux esprits ; com- „ me ils sont toujours ensevelis dans l'é- „ tude, & qu'ils ont peu de commerce „ avec les honnêtes gens, ils n'ont pas „ dans l'esprit une certaine politesse, & „ je ne sçais quel agrément qu'il faut y avoir. Je raporte d'autant plus volontier cet endroit, qu'il confirme ce que j'ay dit, que pour bien écrire, il faut l'usage du monde.

Mr. des Preaux: Monsieur des Preaux dans la traduction du Sublime, au Chapitre troisiéme, où il est parlé du stile froid, aprés avoir dit que Timée est si curieux l'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent „ dans la derniere puerilité. Mais, „ ajoûte-t'il une page plus bas, pour- „ quoy m'arrêter aprés Timée. Ces „ Heros de l'antiquité, je veux dire Xe- „ nophon & Platon, sortis de l'Ecole de „ Socrate, s'oublient bien quelquefois „ eux-mêmes jusqu'à laisser échaper

dans

dans leurs écrits des choſes baſſes & « pueriles. Par exemple, ce premier « dans le Livre qu'il a écrit de la Re- « publique des Lacedemoniens : On ne « les entend, dit-il, non plus parler que « ſi c'étoient des pierres, ils ne tournent « non plus les yeux que s'ils étoient de « bronze. Enfin vous diriez qu'ils ont « plus de pudeur que ces parties de l'œil « que nous appellons en Grec du nom de « *Vierges*, quelle penſée ? bon Dieu ? « parce que le mot de Coré, qui ſignifie « en Grec la *prunelle de l'œil*, ſignifie « auſſi une *Vierge*. De vouloir que tou- « tes les prunelles univerſellement « ſoient des vierges pleines de mo- « deſtie. Quelques lignes plus bas. Ce- « pendant Timée, ajoûte-t'il, n'a pû « voir une ſi froide penſée dans Xeno- « phon ſans la revendiquer, comme un « vol qui luy avoit été fait par cet Au- « theur. Voicy donc comme il l'em- « ploye dans la vie d'Agatocle : N'eſt- « ce pas une choſe étrange qu'il ait ravy « ſa propre Couſine qui venoit d'être « mariée à un autre, qu'il l'ait, dis-je, « ravie le lendemain même de ſes nô- « ces ? car qui eſt-ce qui eût voulu fai- « re cela, s'il eût eu des *vierges aux yeux*, « & non pas des prunelles impudiques. «

Quand on veut traduire une phrase composée de mots qui signifient differentes choses dans la même langue, comme *Coré* qui signifie *Vierge*, & *Prunelle*, & qu'on veut faire entendre les diverses significations de ces mots, il faut que la traduction soit écrite d'un stile bien aisé, & en des termes bien clairs & bien naturels.

Je sçay qu'il y a d'autres bons Ouvrages en Prose & en Vers; mais, comme je l'ay déja dit, mon dessein n'est pas de faire icy une compilation de toutes les choses excellentes que l'on a écrites; il me suffit de faire voir par les endroits que j'ay raportez la maniere d'écrire poliment d'un stile aisé, avec un art qui ne se fasse point sentir en des termes simples, qui ne donnent pas à l'esprit une attention gênante, & avec une varieté qui aprés l'avoir promené par divers chemins agreables, le fait arriver au terme sans ennuy & sans lassitude.

Combien le stile de Mr. de S. E. est different de celuy des Autheurs citez.

Mais voyons maintenant si nous trouverons ces mêmes agrémens dans les Oeuvres de Mr. de *S.* E. En la page 356. dans la conversation qu'il eut pendant un voyage avec Mr. de Candale,

le, aprés luy avoir dit que Mr. le Cardinal Mazarin l'aimoit.

Contentez-vous, ajoûte-t'il, de « ménager vos agrémens avec beaucoup « de conduite, & laiſſez agir ſon incli- « nation. L'inclination eſt un mouve- « ment agréable, qui nous eſt d'autant « plus cher, qu'il nous ſemble purement « nôtre. *Il naît dans le fond de nos ten-* « *dreſſes, & s'y entretient mollement* « *avec plaiſir*; en quoy il differe de l'e- « ſtime que nous recevons comme une « choſe étrangere, *qui ne s'établit, &* « *ne ſe maintient point en nous par la* « *faveur de nos ſentimens*, mais par la « juſtice que nous ſommes obligez de « rendre aux perſonnes vertueuſes. «

Ouvrons maintenant au haſard les Oeuvres de Mr. des Preaux, c'eſt le Chapitre cinquiéme des Moyens en general pour connoître le Sublime, aprés avoir marqué les choſes qui ne font rien au ſublime, & avoir dit quelques-unes de celles qui y contribuent, il finit le Chapitre par ces paroles.

En un mot, dit-il, figurez-vous « qu'une choſe eſt veritablement ſubli- « me, quand vous voyez qu'elle plaît « univerſellement, & dans toutes ſes « parties; car lorſqu'en un grand nom- «

„ bre de personnes differentes de pro-
„ fession & d'âge, & qui n'ont aucun
„ raport ny d'humeur, ny d'inclination;
„ tout le monde vient à être frapé éga-
„ lement de quelque endroit d'un dis-
„ conrs, ce jugement & cette approba-
„ tion uniforme de tant d'esprits, si dis-
„ cordans d'ailleurs, est une preuve cer-
„ taine & indubitable, qu'il y a du mer-
„ veilleux & du grand.

Que ces deux hommes paroissent en même temps sur la Scene, ne diroit-on pas que Mr. de S.E. vient raconter sa conversation avec Mr. de Candale, à condition qu'on ne l'entendra qu'aprés une application icommode: & que Mr. des Preaux ne parle que pour instruire tout simplement de ce qui fait sentir le sublimé?

Le premier veut tousjours briller par des expressions étudiées, & l'autre se contente de s'expliquer d'une maniere commune. Un esprit noble a une simplicité qui le soûtient plus que l'étude; semblable à ces personnes bien faites, à qui tout sied bien, & qui paroissent mille fois plus dans leur négligé, que les autres avec toute la parure imaginable.

Veut-

Veut-on encore un exemple de ce que je dis, qu'on lise Balsac & Voiture: Je n'ôte point le merite du premier; mais pour la simplicité du discours, qu'elle difference, & même quelle opposition de genie; Balsac tousjours guindé, plein de metaphores, d'allegories, & d'hiperboles outrées, & Voiture doux, naturel, simple, agreable, faisant entendre tout ce qu'il veut dire. Quand on prend Balsac c'est pour étudier, il faut apporter un esprit de reflexion, pour entrer dans ses pensées, & quand en écrivant au Cardinal de Richelieu, il luy dit, Si vous veniez à nous manquer, MONSEIGNEUR, le monde ne dureroit pas assez pour reparer une telle perte. Et sans mentir pour en voir encore un pareil à vous, il est besoin que toute la nature travaille, & que Dieu le promette long-tems aux hommes avant que de le faire naître. On ne peut lire cela sans avoir la tête étonnée du grand bruit que font ces paroles.

ART. Stile de Balsac trop enflé.

Voiture au contraire nous délasse, même quand il parle des choses serieuses, comme dans la Lettre 74. écrite à un de ses amis, aprés que la

ART. Stile de Voiture naturel.

ville de Corbie fut repriſe ſur les Eſpagnols par l'Armée du Roy. J'oppoſe d'autant plus volontiers cet endroit de Voiture à celuy de Balſac, qu'il y eſt auſſi parlé du Cardinal de Richelieu.

„ Je ne ſuis pas de ceux, dit Voiture, „ qui ayant deſſein, comme vous dites, „ de convertir des Eloges en brevets, „ font des miracles de toutes les actions „ de Mr. le Cardinal, &c. Mais auſſi „ n'ay-je pas cette baſſe malignité de „ haïr un homme à cauſe qu'il eſt au „ deſſus des autres, & je ne me laiſſe „ pas non plus emporter aux affections, „ ny aux haines publiques, que je ſçais „ être quaſi toûjours fort injuſtes. Je le „ conſidere avec un jugement que la „ paſſion ne fait pancher ny d'un coſté, „ ny d'autre, & je le vois des mêmes „ yeux que la poſterité le verra : Mais „ lorſque dans deux cens ans, ceux qui „ viendront aprés nous liront en nôtre „ Hiſtoire que le Cardinal de Richilieu „ à démoly la Rochelle, & abatu l'he„ reſie, & que par un ſeul traité, com„ me par un coup de rets, il a pris trente „ ou quarante de ſes villes pour une „ fois, lorſqu'ils apprendront que du „ temps de ſon miniſtere les Anglois ont

ont été battus & chaſſez, Pignerol « conquis, Caſal ſecouru, toute la « Lorraine jointe à cette Couronne, la « plus grande partie de l'Alſace miſe « ſous noſtre pouvoir, les Eſpagnols « défaits à Veillane, & à Aveins, & « qu'ils verront que tant qu'il a preſidé « à nos affaires, la France n'a pas un « voiſin ſur lequel elle n'ait gagné des « Places ou des Batailles; s'ils ont quel- « que goutte de ſang François dans les « veines, & quelque amour pour la « gloire de leur pays, pourront-ils lire « ces choſes ſans s'affectionner à luy? « &c.

On ne lira point cette lettre ſans avoir une grande idée de ce Miniſtre, & on ſe ſent effectivement plein de ſon merite par des actions tres-ſolides.

Mais lorſqu'on voit dans Balſac *la durée trop petite du monde*, le *travail de toute la nature*, les *promeſſes de Dieu*, tous ces grands mots ne me donnent aucune idée des bonnes qualitez du Cardinal de Richelieu; & voila l'effet de tous les diſcours écrits avec des expreſſions extraordinaires.

Si au lieu de dire tout ſimplement, que quand on aime long-temps une méme

Stile toujours embaraſſé de Mr. de S.E.

même personne, on s'ennuye quelquefois d'elle ; ce qui fait qu'on s'éloigne insensiblement du mariage ; Je „disois, les longs amusemens ne doi„vent pas s'attribuer, ou je me trompe, „au dessein d'une infidelité meditée, „on se dégoûte avec le temps, & un „dégoût pour la maîtresse previent la „resolution bien formée d'en faire une femme ; ce circuit seroit-il trouvé naturel ? & ne faudroit-il point que je donnasse bien de l'attention pour démêler tous les mots, qui au bout ne me feroient entendre qu'une schose ordinaire ; c'est pourtant comme s'explique Mr. de S. E. en la page 206. de son premier volume.

Pareillement, si au lieu de dire que pour encourager tousjours les jeunes gens à bien faire, nous devons les loüer de leur vertu presente, sans diferer nos loüanges. Nous disions, comme fait Mr. de S. E. en la page „362. Quelquefois aussi nous rendons „une justice bien lente à leur vertu, „oubliant à loüer ce qu'ils font de bien „dans le temps de l'exercice & de l'a„ction, pour donner des loüanges à ce „qu'ils ont fait dans la cessation & le „repos, *exercice, action, cessation, repos,* tou-

toutes ces antitheſes ſont comptées avec la derniere exactitude, n'eſt-il pas vray qu'un compte moins exact, & qu'un peu plus de negligence ſentiroit plus l'eſprit libre d'un homme du monde, & ſeroit beaucoup plus agreable.

ART. Pour bien écrire éviter le jeu de mots, & les antitheſes.

Ce ſtile d'antitheſes eſt entré juſques dans les Livres des plus fameux Ecrivains, témoin ce celebre Predicateur dans ſes Panegyriques imprimez, il y a quarante ou quarante-cinq ans, aprés les avoir lûs avec attention, le cœur ſe trouve auſſi vuide de bons ſentimens qu'il l'étoit auparavant: Ce fameux Predicateur commence l'Eloge de Saint Bernard par des antitheſes qui ne finiſſent point.

Depuis le peché du premier hom- « me, dit-il, l'ordre eſt changé dans la « nature & dans la grace, & par une « étrange merveille la mort precede la « vie dans l'une & dans l'autre. Adam « ne fait vivre ſes enfans qu'aprés les « avoir fait mourir, & il eſt nôtre parri- « cide avant qu'il ſoit noſtre pere. Puis « parlant de Jeſus-Chriſt comme du ſe- « cond Adam, Il nous donne la mort, « ajoûte-t'il, avant que de nous donner « la

„ la vie, & il est un innocent parricide „ avant qu'il puisse être le pere du siecle „ futur. Le Sacrement qu'il a institué „ pour nous faire vivre, nous fait mou„ rir, & le Baptême qui est une image „ de sa resurrection, est aussi une figure „ de sa mort, &c. & tout cela pour dire que la vie du Chrêtien doit commencer par la penitence.

Tous ses Panegyriques sont de ce stile ; cependant il a prêché avec un applaudissement universel ; tout le monde alloit l'écoûter ; même dans sa plus grande vieillesse, & il est mort dans la même reputation.

Il n'y a gueres plus de vingt ans que j'ay entendu pendant le Carême, dans l'Eglise de S. André des Arts un homme celebre, qui prêchant le Panegyrique de S. Joseph fit une division si pointuë, & joüa si long-temps dans cette division par le divers arrangement de ses pointes, que l'on n'y pût rien comprendre. Parce que S. Joseph étoit pere putatif de Jesus-Christ, & que Jesus-Christ passoit pour être son fils ; Il donna à S. Joseph *une paternité dépendante*, par raport à Jesus-Christ comme Dieu, puis *une paternité indépendante*, par raport à la qualité

lité de pere. Il mit en Jesus-Christ *une filiation dépendante*, par raport à la soûmission qu'il avoit à S. Joseph, & *une filiation indépendante*, par raport à sa divinité : Ensuite il ajoûta, *que la creature commandoit à son Createur a qui elle obeïssoit, & que le Createur obeïssoit à sa creature, à qui il commandoit*, & il babina tant là-dessus par les divers tours de sa division, qu'il se rendit ridicule aux gens sensez de son auditoire : Cependant les autres applaudissoient de tout côté, & je suis sûr que pas-un d'eux n'entendoit ce qu'il vouloit dire.

Le barreau aussi bien que la chaire a eu le même sort. Les grands, & les éloquents Avocats venoient avec des plaidoyers bien préparez, & tenoient les sept & huit Audiances avec un enchaînement de pointes, de citations saintes ou prophanes, d'histoires, de fables, de Peres de l'Eglise, &c. ce qui produisoit dans l'esprit un cahos insurmontable ; & ce qui est le pis ; ces citations ne faisoient rien à leur cause. Ils parloient de la *creation du monde du deluge*, & ne venoient point *au chapon*. C'étoient des amas afreux d'une infinité de choses diferentes mal dig-

digerées, & seulement pour persuader aux auditeurs qu'ils avoient beaucoup lû, & peut-être que toute leur étude n'étoit que d'avoir lû la Table de plusieurs Livres, sur lesquels ils avoient composez leurs lieux communs.

ART. Stile extraordinaire du Sieur de Courval Sonet.

Mais pour faire voir jusqu'où les Autheurs de ce siecle se sont emportez, quand ils ont suivy leur goût particulier, qu'on lise la Preface des Satires de Courval Sonet, imprimée l'an 1621. aprés y avoir parlé contre plusieurs personnes, & venant ensuite à „ loüer les Parlemens, A Dieu ne plaise, „ dit-il, que je veüille pour cela temerairement calomnier le corps de la „ Justice, ny blâmer l'integrité des Par„ lemens, que je revere & adore com„ me les hauts Epicicles de la Royauté, „ & arcs-boutans de l'Etat, Parlemens „ qui representent autant de Cieux dia„ phanes & cristalins en pureté & soli„ dité, tout relevez de couronnes roya„ les de nôtre Monarque, rehaussez de „ sa grandeur, diaprés de sa gloire. „ Cieux qui n'ont pour Soleil que nôtre „ Roy, pour pôle que sa puissance, pour „ colures que sa bonté, pour meridien „ que son authorité, pour orison que sa

volonté, pour tropiques que ſes Ordonnances, pour zodiaque que la diverſité des Chambres de Juſtice. Cieux étoilez de vertus, lambriſſez de grandeur, azurez de majeſté, parſemez de diadèmes, enrichis de tapis, Damaſſez de fleurs de lis. Cieux qui ont leurs étoiles fixes, & leurs Aſtres errants, fixes ceux deſquels la conſcience aſſiſe ſur le cube ſolide de l'équité ne ſe détourne jamais de la droita orniere de la juſtice, Aſtres errans les Juges qui ſe précipitent dans les larges & creuſes fondrieres de l'iniquité, & ſe perdent dans les broüillards & obſcurs nuages de l'injuſtice.

Ne croiroit-on pas entendre parler un furieux, qui prend de tous côtez des mots extraordinaires pour exaler ſa fureur? Voila juſqu'à quel excés ont eſté les Ecrivains, ſans goût, qui nous ont laiſſé dans leurs ouvrages le déreglement de leur imagination.

A la verité Mr. de S. E. ne dit rien qui approche de cette fougue, & je ne le regarde que comme un Ecrivain illuſtre, qui fera tousjours honneur à la France, tant que les ouvrages de la Nation ſeront lûs par des

gens qui sçauront connoître l'esprit & merite ; mais on luy sçauroit beaucoup de gré, si en disant plusieurs belles choses il avoit voulu s'expliquer en des termes intelligibles.

Par exemple, au premier Chapitre de son second Volume page 37. aprés avoir parlé de divers motifs de reconnoissance & d'ingratitude, & aprés avoir dit que les uns sont ingrats par avarice, les autres parce qu'ils croyent que tous les services qu'on leur rend, sont dûs à leur merite ; & les derniers par les „ seuls sentimens de l'ingratitude ; Si „ l'amour-propre, ajoûte-t'il, a ses in„ grats presomptueux, la défiance de „ merite a d'imbecilles reconnoissans, „ qui reçoivent pour une faveur parti„ culiere la pure justice qu'on leur rend. „ Cette défiance de merite fait le pen„ chant à la sujettion, & ce penchant à „ la sujettion fait une autre sorte de re„ connoissance. Ceux-cy embarassez de „ la liberté, & honteux de la servitude, „ se font des obligations qu'ils n'ont „ pas, pour se donner un prétexte hon„ néte de dépendance.

Quand on voudra lire plusieurs fois les mêmes paroles, peut-être devinera-t'on

ra-t'on à la fin ſa penſée ; Mais pour dire qu'il y a des gens qui ſe tiennent obligez de tout, & que par cette diſpoſition de cœur, ils ſe reduiſent à dépendre de tout le monde. Pourquoy donner un tour ſi recherché à une penſée ſi commune, luy qui dans le même Chapitre page 9. blâme Ciceron d'écrire avec trop d'artifice : Pour luy, dit-il, il ne ſe defait jamais de ſon art de Rethorique, & la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ſes amis, s'inſinüe auſſi artificieuſement que s'il vouloit gagner l'eſprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde.

Les lettres des autres, (c'eſt-à-dire de ceux qui luy écrivoient) n'ont pas la fineſſe de ces détours ; mais à mon avis il y a plus de bon ſens que dans les ſiennes. Je ſuis de ſon avis, le bon ſens ſe trouve bien plus dans le ſtile aiſé que dans des manieres de parler ſi fines & ſi déliées.

Je ne ſçache pas qu'aucun des anciens, ny Latin, ny Grec ſe ſoit ſervy de ce ſtile, j'entends des anciens, dont les ouvrages ſe ſont tranſmis à la poſterité par la ſeule recommandation de leur merite, certainement pas un de ces

de ces gens-là n'a obscurci ses écrits par des expressions recherchées.

ART, Mr. de S. E. peu porté pour les anciens.

Au reste, Mr. de S. E. ne marque pas beaucoup d'estime pour les anciens.

„ Nos Autheurs, dit-il, font toujours valoir le siecle d'Auguste par la „ consideration de Virgile & d'Horace. „ Et trois lignes plus bas : Il est certain „ neanmoins que les esprits commencoient alors à s'affoiblir aussi bien „ que les courages. Je ne sçay si Mr. de S. E. fait tomber *cet affoiblissement d'esprit* sur Virgile & sur Horace, qu'il trouve mauvais que l'on propose pour faire valoir le siecle d'Auguste, ce qui me donne cette pensée, „ c'est que quatorze lignes plus bas, Ce „ que nous voyons de Terance, continüe-t'il, ce qu'on disoit à Rome de „ la politesse de Scipion & de Lelius, „ ce que nous avons de Cesar, ce que „ nous avons de Ciceron, la plainte „ que fait ce dernier sur la perte de ce „ qu'il appelle *sales*, *lepores*, *venusta-* „ *tes*, &c. Tout cela me fait croire, „ aprés y avoir mieux pensé, qu'il faut „ chercher en d'autres temps que celuy „ d'Auguste, le bon & agreable esprit „ des Romains, aussi bien que les gra- „ ces pures & naturelles de leur langue.

Quel-

Quelque dégoût que Mr. de S. E. témoigne en cet endroit là pour le temps d'Auguſte, neanmoins en loüant dans ſon ſecond Volume page 435. la latinité du dernier ſiecle, il dit, *qu'il n'y en eut peut-être jamais de plus floriſſante, ſans en excepter le temps d'Auguſte.*

Ces dernieres paroles font voir que ſon dégoût pour le ſiecle d'Auguſte n'eſt pas ſi grand qu'il nous le veut perſuader, & qu'alors la langue Latine ne manquoit pas encore *de ces graces pures & naturelles*, que l'on trouvoit au temps de Scipion & de Lelius : Mais ce n'eſt pas la ſeule fois qu'il s'eſt contredit, comme nous verrons dans la ſuite.

Sentiment de Mr. de S. E. peu avantageux aux Poëtes.

Il dit en la page 20. du même Volume, que le ſiecle d'Auguſte a été celuy des excellens Poëtes ; Mais, « ajoûté t'il, il ne s'enſuit pas que ç'ait « été celuy des eſprits bien faits, & « voicy ſa raiſon qui me mene inſenſi- « blement ſur une autre matiere ; La « poëſie, dit-il, demande un genie « particulier, qui ne s'accommode pas « trop avec le bon ſens, tantôt c'eſt le « langage des Dieux, tantôt c'eſt le « langage des fous, & rarement celuy « d'un

„ d'un honnête homme. Et cela, ajoûte-
„ t'il en la page 71. parce que les Poëtes
„ sont dans des fictions, toûjours hors
„ de la realité des choses, & que c'est
„ la realité seule qui peut satisfaire un
„ entendement bien sain.

Je ne sçais ce que Mr. de S. E. entend par *esprits bien faits* ; mais s'il veut parler des esprits sensez, & judicieux, il n'y a rien qui demande un esprit mieux fait que la Poësie. Et sans entrer icy dans le détail des regles de la poëtique, quand il n'y auroit dans la Tragedie qu'à conduire le cœur agreablement par une varieté imperceptible de sentimens, quand il faut le toucher à propos sans outrer aucune passion ; mais seulement en la luy faisant sentir jusqu'au point où elle luy plaise ; cela demande, à mon avis, un esprit bien fait, & si bien fait, que jusqu'à cette heur tres-peu de personnes l'ont eu tel pour le succés. Quand au Poëme Epique depuis Virgile jusqu'aujourd'huy, je ne crois pas qu'on ait rien fait qui l'égale ; les Italiens ont beau vanter le Tasse, laissons leur cette consolation, mais jugeons toujours sainement.

Pour les fictions, on doit s'attendre

à

à trouver dans une poëſie les choſes qui luy conviennent, & même je ſuis perſuadé que quelques beautez qu'on y découvrît, elles ne ſeroient point agreables *à un entendement bien ſain*, ſi elles y étoient étrangeres

ART. Que la Poëſie veut des fictions.

La fiction eſt toujours entrée, & entrera toujours dans la poëſie ; ceux qui excellent dans le theatre en font ſi peu de ſcrupule qu'ils l'avoüent eux-mêmes dans leurs Prefaces. La Poëſie lyrique ſans fiction ſeroit le plus ſouvent une plainte froide de l'infidelité d'une Maîtreſſe, ou une fade declaration d'un Amant.

C'eſt peut-être pour cela que le talent de la Poëſie eſt ſi diferent de celuy de la Proſe. La Poëſie demande une certaine vivacité pour les fictions juſtes & agreables, qui ne convient point à la Proſe ; & afin que je juſtifie par des exemples ce que je viens de dire, je vais raporter la verſion de deux ou trois petites Pieces qu'un de mes amis a faite de quelques Poëtes Grecs, où en même temps on verra la fiction & la clarté du diſcours, qui eſt le point principal que je traitte contre les expreſſions de Mr. de Saint Evremont.

Verſions de quelques Idy les Grecques, où l'on voit l'agré-

ment des fictions, & la netteté du stile,

La premiere, si je ne me trompe, c'est la troisiéme Idyle de *Bionis*, qui fait parler un Berger à peu prés en ces termes.

„ Comme je dormois dans un bocage „ prés de mon troupeau, Venus me vint „ amener l'amour, & me parla de la „ sorte : Berger je t'ameine mon fils, & „ comme tu chantes bien, je te prie de „ luy apprendre ce que tu sçais. Aprés „ m'avoir dit ces paroles elle s'en alla. „ Je trouvay cet enfant si beau que j'en „ fus charmé ; mais fou que j'étois je „ luy aprenois les chansons que chan- „ tent les Bergers : Je luy disois que Pan „ avoit inventé le flageolet, Minerve „ la flutte, & Apollon la lyre : je voyois „ bien qu'il ne se soucioit gueres de mes „ paroles ; il me disoit à son tour les „ chansons qu'il sçavoit : il me racon- „ toit les amours des Dieux & des hom- „ mes, & tout ce que faisoit sa mere. „ Je trouvay tant de plaisir à l'enten- „ dre, que j'oubliay ce que je luy en- „ seignois, & je ne me souvins que de „ ce qu'il m'apprit,

La fiction est assez agreable, pour dire qu'il n'y a point de raison que l'on n'oublie pour suivre l'Amour.

La seconde est l'Idyle premiere de Mos-

Mosque, intitulée *l'Amour Fugitif.* La voicy.

Venus ayant perdu l'Amour, l'appelloit à haute voix; mais comme elle vit qu'il ne revenoit point, elle s'adressa aux passans, les priant de le chercher, & promettant de recompenser celuy qui le trouveroit. l'Amour, leur dit-elle, a plusieurs marques qui vous le feront facilement reconnoître. Son corps est comme du feu, il a les yeux étincelans, l'esprit malin, la voix douce, & les paroles obligeantes; mais c'est un perfide, il est menteur, cruel, éfronté; quelques petites que soient ses mains, il tire des fléches jusques dans le Ciel; il est nud, mais son esprit est couvert; il a des aîles comme un oiseau, il vole tantôt sur les hommes, & tantôt sur les femmes, & ne fait jamais son nid que dans leur cœur; Il porte un arc & un carquois d'or rempli de fléches, dont il me blesse moy-même qui suis sa mere. Il a un flambeau avec quoi il a quelquefois brûlé le Soleil. Si quelqu'un le trouve, qu'il le lie sans en avoir pitié, & qu'il me l'ameine. S'il pleure, prenez garde de vous laisser attendrir à ses larmes; ne soufrez pas qu'il

„ qu'il vous baise, ses baisers sont em-
„ poisonnez, & si pour le laisser il vous
„ offroit ses armes, gardez-vous de les
„ toucher, elles sont pleines de feu, &
„ vous en seriez consumé.

Peut-on blâmer cette fiction qui dit si agreablement toutes les mauvaises qualitez de l'Amour.

La troisiéme est la premiere Idyle de *Bionis*, intitulée Epitaphe d'Adonis.

Pleurons Adonis, tous les Amours le pleurent.

„ Venus quittez vos habits de pourpre,
„ levez-vous Déesse mal-heureuse; fra-
„ pez vôtre cœur le bel Adonis est mort.
„ *Adonis ne vit plus, tous les Amours le pleurent.*
„ Adonis qui étoit si beau, est étendu
„ dans ces montagnes, un sanglier l'a
„ tué, son corps plus blanc que la neige
„ est tout couvert de sang, ses beaux jeux
„ sont fermez, ses levres flétries, & il
„ rend le dernier soûpir.
„ *Pleurons Adonis, tous les Amours le pleurent.*
„ Ses chiens hurlent de douleur au tour
„ de luy, les Nymphes se desesperent,
„ Venus court sur ces montagnes toute
„ échevelée, déchirant ses habits, & re-
„ disant mille fois le nom d'Adonis. Elle

le

le demande aux foreſts & aux rochers. « Quand elle a perdu Adonis, elle a perdu ſa beauté, la vie d'Adonis augmentoit ſes charmes. Toutes les foreſts & les montagnes appellent Adonis, les fontaines & les ruiſſeaux le pleurent : Venus deſeſperée ſe dit à chaque moment, qu'elle a perdu le bel Adonis. L'Echo répete ſes paroles, & redit cent fois qu'Adonis eſt mort. Qui n'eſt touché du malheur de Venus, auſſi-tôt qu'elle a vû la bleſſure d'Adonis, & ſon corps tout couvert de ſang, elle a étendu ſes bras pour l'embraſſer : Mon cher Adonis, luy a-t'elle dit, retiens ton ame, ne meurs pas malheureux Adonis, ouvre tes beaux yeux, regarde-moy, fais entrer ton ame dans ma bouche & dans mon cœur. Tu ne m'écoûtes point ; pourquoy me fuis-tu cruel Adonis ? Tu me fuis mon cher Adonis, tu vas aux Enfers, & moy malheureuſe je vis ; je ſuis Déeſſe, & je n'ay pas le pouvoir de te ſuivre. Proſerpine reçois mon cher Adonis, tu es plus puiſſante que moy, puiſque tout ce qui eſt beau deſcend dans ton Empire.

Venus ceſſe de pleurer Adonis, parfume ſon corps, couvre-le de roſes

„ ſes, & dreſſe-luy un tombeau qui ſoit
„ environné de fleurs. Tous les Amours
„ pleurent Adonis, l'un briſe ſon arc, &
„ l'autre ſes fléches; celuy-cy le desha-
„ bille, & celuy-la aporte du lait dans
„ un vaſe d'or pour laver ſes playes.
„ L'Hymenée a éteint ſon flambeau
„ depuis qu'Adonis eſt mort, les Graces
„ le pleurent, & ſe diſent l'une à l'autre,
„ le bel Adonis n'eſt plus.

Une femme bien paſſionée, qui a perdu ſon Amant, ne peut gueres marquer une plus violente douleur, ny l'exprimer d'une maniere plus naturelle.

„ La nature, dit Mr. de S. E. en la
„ page 403. du ſecond Volume, ne s'ex-
„ plique point avec des figures extra-
„ ordinaires; tout ce qui demande une
„ attention continuelle déplaît, parce
„ que les hommes n'en ſont pas capa-
„ bles. Il y a de la force & de la foi-
„ bleſſe dans quelque eſprit que ce ſoit.
„ Le temperamment biſarre nous fait
„ trouver naturellement deſagreables,
„ les ouvrages où il faut une intelligen-
„ ce trop appliquée pour les conce-
„ voir.

Perſonne ne trouvera ce defaut dans les Idyles que j'ay raportées, non plus

que

que dans la ſuivante. C'eſt la 28. de Theocrite, intitulée, *Dialogue du Berger Daphnis & de la Bergere Meliſſe.* Theocrite n'y parle rien moins que de mort, comme on le va voir dans les paroles ſuivantes.

DIALOGUE.

DAPHNIS. Bergere tu as beau te fâcher, je ſuis ravy de t'avoir baiſée.

MELISSE. Un baiſer n'eſt pas grand' choſe.

DAPH. J'y trouve pourtant beaucoup de plaiſir.

MEL. Je vais laver ma bouche à cette fontaine.

DAPH. Avant que tu la laves, je te prie que je te baiſe encore une fois.

MEL. Va baiſer tes Vaches vilain, il t'appartient bien de baiſer une Fille comme moy.

DAPH. Tu es belle, il eſt vray, mais ne t'enorgueillis pas tant de ta beauté, elle paſſera comme une roſe.

MEL. Une roſe même fanée, ne laiſſe pas d'eſtre agreable.

DAPH. Bergere viens avec moy ſous ces arbres, je te veux dire quelque choſe.

MEL.

» MEL. Je n'ay garde, tu as tantôt
» attrapé un baiser par tes belles pa-
» roles.

» DAPH. Je te prie allons sous ces or-
» mes, je te joüeray une Chanson d'a-
» mour que j'ay mise sur ma Musette.

» MEL. Je ne veux rien oüir qui me
» puisse donner du chagrin.

» DAPH, Quoy tu ne veus point ai-
» mer, crains la colere de Venus.

» MEL. Je ne crains point Venus
» pourvû que Diane me protege.

» DAPH. Ne parle pas si hardiment,
» de peur qu'elle ne se vange de
» toy.

» MEL. Qu'elle se vange tant qu'elle
» voudra, j'auray toujours recours à
» Diane. Berger ne me touche pas, si
» tu m'aproches pour me baiser je te
» mordray tes lévres, & te les mettray
» toutes en sang.

» DAPH. Tu n'éviteras pas l'amour,
» toutes les filles y viennent.

» MEL. Je te jure par le Dieu Pan,
» que je le fuiray toute ma vie : Mais
» pourquoy m'aproches-tu?

» DAPH. Je crains qu'il ne touche
» ton cœur pour quelque Berger qui ne
» me vaudra pas.

» MEL. Tous ceux des hameaux voi-
sins

fins m'ont fait demander en mariage, « mais pas-un ne m'a plû. «

DAPH. Cependant je viens icy pour « t'épouser. «

MEL. Dois-je croire ce que tu dis-« Si cela étoit vray, que me conseille-« rois-tu? on dit qu'il y a beaucoup de « peine dans le mariage. «

DAPH. Tu n'y trouveras que de la « douceur. «

MEL. Les femmes craignent leurs « maris. «

DAPH. Au contraire elles les gou-« vernent entierement. «

MEL. Quand je pense aux douleurs « de l'acouchement, je tremble. «

DAPH, Diane qui te protege, te « donnera du secours. «

MEL. Je serois fâchée de devenir « grosse, car ma beauté passeroit. «

DAPH. N'estimes tu rien le plaisir « d'avoir des enfans qui feront toute la « joye de ta vie. «

MEL. Si je t'épouse, quelle dot me « douneras-tu? «

DAPH. Je te donnerai mes trou-« peaux. «

MEL. Jure donc qu'aprés m'avoir « épousée tu ne me quitteras point. «

DAPH. Je le jure par le Dieu Pan, «

&

„ presentement l'un à l'autre, je passe-
„ rai ma vie avec toy.
„ MEL. Je veux que tu me donnes une
„ bergerie pour enfermer mes brebis.
„ DAPH. Tu auras tout ce que tu vou-
„ dras.
„ MEL. Mais j'ay mon pere qui est
„ vieux, si je t'épouse que veux-tu que
„ je luy dise.
„ DAPH. Ton pere ne sera pas fâché
„ de nostre mariage, quand il sçaura
„ qui je suis.
„ MEL. Dis moy ton nom.
„ DAPH. C'est Daphnis, Licida est
„ mon pere, & Nemée ma mere.
„ MEL. Je connois ta famille, tu viens
„ de bon lieu; mes parens ne sont pas
„ moins que le tiens.
„ DAPH. Je connois ton pere, c'est
„ Menalque.
„ MEL. Montre moy de quel côté
„ sont tes bois, & ta bergerie.
„ DAPH. Allons jusqu'au bout de ce
„ bocage, & je te les feray voir.
„ MEL. Ha Daphnis, pourquoy me
„ touches-tu le sein?
„ DAPH. Tu m'as promis de m'épou-
„ ser, & nôtre mariage est fait.
„ MEL. Je t'en prie ôte ta main.
„ DAPH. Que crains-tu, ne suis-je pas
„ ton mary. MEL.

MEL. Ha tu me jettes à terre, ces herbes ſont comme moüillées, & je ſalis mes habits.

DAPH. Voicy une peau que je mets deſſous, afin que ta robe ne ſoit pas moüillée.

MEL. Tu m'as toute décoifée, pourquoy me délies-tu ma ceinture?

DAPH. C'eſt le premier preſent que j'offre à Venus.

MEL. Attends, peut-être que quelqu'un vient; écoûte, j'entends du bruit.

DAPH. J'en entends auſſi, les oiſeaux & les zephirs parlent de nôtre mariage.

MEL. Je te prie rends-moy le voile que tu m'as ôté.

DAPH. Ne te tourmentes pas, tu en auras un autre.

MEL. Tu me promets à cette heure tout ce que je te demande, & peut-être qu'aprés tu ne me donnera rien.

DAPH. Plût aux Dieux te pouvoir donner mon ame.

MEL. Diane pardon ſi je te ſuis infidelle.

DAPH. Je veux ſacrifier une vache à l'Amour, & un bœuf à Venus.

MEL. Je ſuis venue fille dans ce bocage, & je m'en retourne femme.

„ C'est ainsi que s'entretenoit Daphnis „avec sa Bergere, elle retourna ensui„te à ses brebis, & le Berger reprit „son troupeau, qu'il mena paître dans „les prairies voisines.

Cette derniere Idyle marque assez bien le caractere d'une jeune personne qui fait d'abord la dédaigneuse contre les sentimens de son cœur, & qui ensuite ne disputant plus de la chose, mais seulement des conditions, prend avec son Berger le party que sa foiblesse luy inspire. Rien de plus simple & de plus naturel, & ses paroles ne se font peut-être que trop entendre.

Mr. de S. E. aime la simplicité du stile, & rien de plus embarassé que le sien.

Je ne donne pas ces quatre Idyles pour des Versions exactes ; cependant on y a retenu les pensées de leurs autheurs, & à peu prés leurs termes, sans s'attacher servilement à chacune de leurs paroles.

Monsieur de S. E. a bien raison de dire en la page 406. de son second „Volume, que cette simplicité est ad„mirable, qu'elle est la perfection de „tout ouvrage, & l'embellissement, „pour ainsi dire, de la beauté même. „Horace, ajoûte-t'il, nous a donné cet „avis, lorsqu'il veut que la maniere de

s'ex-

s'expliquer paroiſſe ſi naturelle, que « d'abord on juge qu'il ſeroit fort aiſé « d'entrer dans le même tour, & qu'il « n'y ait que la reflexion ſur ce qu'il a « de fin & de délicat, qui découvre la « difficulté de s'exprimer avec le meſme « bonheur. «

S'il aime tant la ſimplicité, pour quoy ne dit-il pas que l'on aime quelquefois ſans raiſon ; mais pour le ſeul plaiſir d'aimer, & que ſouvent on ne ſe donne pas la peine de haïr, parce que la haine trouble nôtre repos. Cette maniere de parler paroîtroit ce me ſemble, plus naturelle que celle-cy, page 5. du ſecond Volume : Dans un faux « ſujet d'aimer, les ſentimens d'ami- « tié peuvent s'entretenir par la ſeu- « le douceur de leurs agrémens. Dans « un vray ſujet de haïr on doit ſe « défaire de ceux de la haine par le « ſeul intereſt de ſon repos. Et en « la page 8 pour marquer qu'il n'aime pas les feſtins magnifiques, ny les viandes rares. Mon imagination, « dit-il, n'aide pas mon goût à trouver « plus délicat ce qui eſt plus rare ; mais « je veüx du choix dans les choſes qui « ſe rencontrent aiſément, pour con- «

„ ſerver un délicateſſe ſéparée de tout „ agrément de fantaiſie.

Cependant en la page 3. écrivant la même choſe à Mr. d'Ollone, quand il luy preſcrit un regime de vie : „ Ayez, luy dit-il, peu de curioſité „ pour les viandes rares, & beaucoup „ de choix pour ce que l'on peut avoir „ commodement, S'il parloit toujours ainſi, on l'entendroit d'abord. Mais „ quand il dira qu'il veut du choix dans „ les choſes qui ſe rencontrent aiſé- „ ment, pour conſerver une délicateſſe „ ſéparée de tout agrément de fantaiſie. Cette expreſſion fixera l'eſprit qui luy ſçaura tres-mauvais gré, de l'avoir arrêté pour luy dire une bagatelle.

Je ſçay bien qu'un homme qui écrit trouve ſon eſprit dans des ſituations diferentes. Mais dans les Ouvrages de Mr. de S. E. il regne une vivacité qui s'échape ſouvent à des tours extraordinaires dans les choſes mêmes les plus communes. Par exemple, en ſon ſecond Volume page 6. aprés avoir dit quelques lignes plus haut, que l'état de la vertu n'eſt pas un état „ ſans peine, il ajoûte, Celuy de la ſa- „ geſſe eſt doux & tranquile, elle regne „ en paix ſur nos mouvemens, & n'a qu'a

qu'à bien gouverner des ſujets que la " vertu avoit à combattre comme enne- " mis. Quel tour.

Immediatement aprés il ajoûte une choſe que je remarque chemin faiſant, il dit qu'il n'a jamais ſenty en luy un combat de la paſſion & de la raiſon : La paſſion, ajoûte-t'il, ne s'op- " poſoit point à ce que j'avois réſolu de " faire par devoir. Aucun Saint, tant " qu'il a vêcu ſur la terre, n'a êté dans un état ſi heureux ; & S. Paul même ſent dans ſa chair une loy qui réſiſte beaucoup à ſon devoir. Et la raiſon, " pourſuit-il, conſentoit volontiers " à ce que j'avois envie de faire par un " ſentiment de plaiſir, Il falloit que ſes " plaiſirs fuſſent bien purs, ou ſa raiſon bien mitigée.

Encor ce mot qui regarde la même penſée : Je ne prétends pas, conti- " nüe-t'il, que cet accommodement " ſi aiſé (de la paſſion & de la raiſon) " me doive attirer de la loüange, " je confeſſe au contraire que j'en ay " été ſouvent plus vicieux : cependant " mon vice ne venoit point d'une per- " verſité d'intention qui allât au mal, " mais de ce que le vice ſe faiſoit a- " gréer comme une douceur, au lieu de- " ſe

„ laisser connoître comme un crime.

Jusqu'à cette heure aucun pécheur, ny le Demon même, n'a pû regarder le mal comme mal, mais seulement sous l'apparence du bien ; il est fâcheux que le mal ne se soit pas fait connoître comme tel à Mr. de S. E. en tout cas il ne l'agréoit que comme une douceur, & nullement à mauvaise intention.

Continuation du stile plus naturel de Mr. de S. E.

Revenons à son stile : Rendant compte à Mr. le Maréchal de Crequi „ de la situation de son esprit, Montagne, dit-il, page 16. revient à nous „ quand la nature nous y ramene, & „ qu'un âge avancé, où l'on sent veritablement ce que l'on est, rapelle le „ Prince comme ses sujets de l'attachement au personnage, à un interest „ plus proche & plus sensible de la „ personne. Pour dire que tous les hommes rentrent en eux-mêmes quand ils sont vieux.

„ Deux lignes plus bas : Je me sens en „ ce que je dis, & me connois mieux „ par l'expression du sentiment que je „ forme de moy-même, que je ne ferois „ par des pensées secretes, & par des „ reflexions interieures. Peut-on former une expression du sentiment de soy-

soy-même, sans faire des reflexions interieures sur ses bonnes & sur ses mauvaises qualitez.

L'idée, continüe-t'il, qu'on a de soy par la simple attention a se considerer au dedans est toujours un peu confuse.

Au contraire, qui veut s'examiner de bonne foy, a une idée bien claire de ses vertus, & de ses vices..... L'image, poursuit-il, qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit, aprés s'être presentée à nos yeux.

D'ailleurs, ajoûte-t'il, l'opinion flateuse de nôtre merite, perd la moitié de son charme, si-tôt qu'elle se produit, & les complaisances de l'amour propre venant à s'évanoüir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de la douceur, & de la honte pour une vanité aussi follement conçûë, que judicieusement quittée.

Continüons encore, en la page 38. La generosité avec toutes ses circonstances est une vertu admirable; sans la justice c'est le mouvement d'une ame veritablement noble, mais mal re-

„reglée. *Voicy la vivacité*, ou une fan-
„taisie libre & glorieuse, qui se fait une
„gêne de la dépendance qu'elle doit
„avoir de la raison. *Une generosité sans justice* n'est point du tout le mouvement d'une ame noble, c'est plûtôt celuy d'une ame orgueilleuse & injuste, qui se fait une vanité de paroître magnifique par des liberalitez, pendant qu'elle refuse de rendre justice. Voila pour la fausseté de la pensée, on jugera du tour des expressions

„ En la page 40. La simple curiosité,
„dit-il, nous feroit chercher avec soin
„ce que nous deviendrons aprés la
„mort, nous nous sommes trop chers
„pour consentir à nôtre perte toute
„entiere; l'amour propre resiste en se-
„cret à l'opinion de nôtre aneantisse-
„ment: la volonté nous fournit sans
„cesse des desirs d'être toujours, &
„l'esprit interessé en sa propre conser-
„vation aide à ce desir de quelque lu-
„miere dans une chose d'elle-même
„fort obscure. Et tout cela pour dire que nous ne pouvons soufrir la pensée de tomber dans le neant aprés nôtre mort.

Encor quelques-endroits en la pa-
„ge 76. La nature, dit-il, nous rede-
mande

mande pour la liberté, quand nous n'avons rien à eſperer de la fortune: *La nature nous redemande pour la liberté.* Ne peut-on parler plus naturellement?

En la page ſuivante, aprés avoir dit que nous perdons beaucoup en vieilliſſant, mais que neanmoins parmi les pertes que nous faiſons, il y en a qui ſont compenſées par d'aſſez grands avantages. Si aprés avoir perdu mes paſſions, ajoûte-t'il, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquietude dans mes plaiſirs, & plus de diſcretion dans mon procedé. A l'égard des autres, ſi mon imagination diminüe, je n'en plairay pas tant quelquefois, mais j'en importuneray moins bien ſouvent. On jugera de la clarté de ces phraſes. Mais qu'entend Mr de S. E. par ces paroles: Si aprés avoir perdu mes paſſions; les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquietude dans mes plaiſirs, & plus de diſcretion dans mon procedé.

Mr de S. E. ſe trompe quand il croit que nos Paſſions étant perduës, nous ne ſommes pas tourmentez des affections que nous retenons.

Ou elles ne ſe peuvent entendre, ou elles ſont fauſſes. Rien ne donne plus d'inquietude dans nos plaiſirs, que *les affections* qui nous reſtent aprés

que

que *nos passions* sont détruites. Par exemple, je cesse d'être ambitieux, & aprés plusieurs éforts j'ay enfin arraché de mon cœur le desir ardent de m'élever. Si *l'affection*, c'est-à-dire, *le penchant, ou plûtôt l'attachement à l'élevation*, me reste toûjours, j'ay à me garder à tout moment contre luy, & cette vigilance continuelle m'inquiette en quelque état que je sois. De plus on comprends encor moins pourquoi *ses passions perdües, l'affection qui luy demeurera, luy donnera plus de discretion dans son procedé.*

Continuation du stile forcé de Mr. de S. E.

Passons à quelque chose d'un peu plus clair, en la page 100. il parle d'un Medecin Irlandois, qui prétendoit que toutes les maladies n'étoient causées que par des esprits malins, & qu'elles se pouvoient toutes guérir par des conjurations; pour dire que ce Medecin s'étoit acquis une si grande reputation à Londres, que les gens sensez qui connoissoient sa folie, n'en osoient desabuser le public. Rien n'est plus simple que cela. Cependant voicy comme il s'y prend.

„ Tel estoit, dit-il, le pouvoir de l'Ir-
„ landois sur nos esprits, telle étoit la
„ force de nos esprits sur nos sens; ainsi

on

on ne parloit que de prodiges, & ces « prodiges partoient d'une si grande au- « thorité, que la multitude étonnée les « recevoit avec soumission, tandis que « quelques illuminez (quel mot) n'o- « soient les rejetter par connoissance. La « connoissance, ajoûte-t'il timide & assu- « jettie respectoit l'erreur imperieuse & « autorisée; l'ame étoit foible ou l'enten- « dement étoit sain, & ceux qui voioient « le mieux en ces cures imaginaires, « n'osoient declarer leurs veritables sen- « timens parmi un Peuple prévenu & « enchanté. Peut-on se servir d'expres- « sions si étudiées pour raconter l'autho- rité que s'étoit acquise la folie d'un Charlatan.

Encor cecy, c'est dans la lettre qu'il écrit à Mr. d'Ollonne, quand il fut exilé. Aprés luy avoir donné plu- sieurs bons conseils pour sa santé, il lui conseille encore, s'il est amoureux à Paris, de ne plus songer à sa Maî- tresse, de peur d'avoir du chagrin de son infidelité. Une personne aimable « à la Cour, luy dit-il en la page 114. « y veut être aimée, & là où elle est « aimée, elle aime à la fin. Celles qui « conservent de la passion pour les gens « qu'elles ne voyent plus, en font naî- « tre

„ tre bien peu en ceux qui les voyent,
„ & la continuation de leurs amours
„ pour les absens, est moins un honneur
„ a leur constance, qu'une honte à leur
„ beauté.

Parle-t'on d'une galanterie avec des termes si embarrassez, & l'infidelité d'une Maîtresse, qui est une chose si ordinaire, ne peut-elle s'expliquer que par des antitheses.

Cependant il blâme en la page 15. „ la Morale des Italiens, Pline dit-il, „ de *concetti* qui sentent plus une ima- „ gination qui cherce à briller qu'un „ bon sens formé par de profondes „ reflexions.

Il desapprouve aussi plusieurs Lettres de Voiture, qu'il voudroit bien qu'on eût supprimées. Il est vray qu'elles ne sont pas toutes également agreables, mais au moins elles sont toutes intelligibles, & s'il vivoit encore, & qu'il eût loüé Madame de „ Boüillon, il n'auroit pas dit, Qu'elle „ n'a pas moins d'acquis que de naturel, „ de sçavoir que d'agrément.... qu'en „ des conversations ordinaires, elle dis- „ pute tous-jours avec esprit, souvent „ avec raison, mais une raison animée, „ qui paroît de la passion aux connois-

seurs

seurs mediocres, & que les délicats, « (terme favori de Mr. de S. E.) au- « roient peine à distinguer de la colere « dans une personne moins aimable « qu'elle est. Il auroit dit que Madame « de Boüillon est pleine d'esprit, qu'elle sçait beaucoup, & qu'elle dispute volontiers avec vivacité, & tres-agreablement, mesme dans les conversations ordinaires. Il auroit dit infiniment mieux, mais il auroit évité de dire, *Qu'elle a beaucoup d'acquis.* Il auroit gardé cette expression pour parler de la science d'un Docteur, encore je doute qu'il se fut servy d'une phrase si triviale. Il n'auroit point non plus mêlé dans sa loüange, ny *connoisseurs mediocres*, ny *connoisseurs délicats.* Et puis faut-il une si grande délicatesse d'esprit pour connoître quand Madame de Boüillon se met en colere en disputant.

Tout est naturel dans Mr. de Meaux & dans Mr. de Nismes. Mr. des Preaux explique nettement les choses les plus embarrassées. Ariste & Eugene s'entretiennent le plus agreablement du monde: On ne relit pas deux fois la mesme chose pour l'entendre; mais qui ne priroit Mr. de S. E. de redire

trois

trois ou quatre fois cet endroit, par exemple, pour avoir le plaisir de le concevoir, c'est en la page 261. aprés avoir dit qu'il aime les gens de bien, éclairez, qui jugent sainement de nos actions, qui nous exhortent serieusement aux bonnes, & nous détournent des mauvaises. Je veux, ajoûte-il, qu'un discernement juste & délicat, (délicat par tout) leur fasse connoître la veritable diference des choses, qu'ils distinguent l'effet d'une passion, de l'execution d'un dessein, qu'ils distinguent le vice, du crime, les plaisirs, du vice, qu'ils excusent nos foiblesses & condamnent nos desordres, qu'ils ne confondent pas des appetits legers, simples & naturels, avec de méchantes & perverses inclinations: je veux en un mot une morale chrétienne, ny trop austere, ny trop relâchée.

Confusion que fait Mr. de S. E. des mots *vice, crime, effet d'une passion, execution d'un dessein.* &c.

Suivant Mr de S. E. *le vice* n'est pas le *crime*; cependant ils paroissent assez la même chose, il distingue *les plaisirs*, du *vice*; c'est un secret assez rare de chercher des plaisirs défendus sans tomber dans quelque vice, & il trouve bien de la diference entre *un homme vicieux* & *un homme criminel*:

Enfin

Enfin il veut qu'un Directeur éclaire puniſſe *les perverſes inclinations*, & qu'il ait égard *aux foibleſſes.*

Ne faut il pas donner toute ſon attention pour concevoir la diference qu'il met entre *le crime* & *le vice*, entre *l'effet d'une paſſion* & *l'execution d'un deſſein*, & entre *les plaiſirs* & *le vice.*

Je croy que par la *paſſion* il entend un emportement, & que par un *deſſein* il veut dire un ſens froid; je conviens qu'une action faite par la violence d'une paſſion eſt plus pardonnable que ſi elle procedoit d'un ſens raſſis: dans le premier *cas* on peche par foibleſſe, & dans l'autre par malignité; auſſi l'action qui vient de la paſſion eſt moins libre, diſent les Theologiens, & plus volontaire, & l'autre eſt plus libre: Mais quelle neceſſité y a-t'il de ſe ſervir dans un diſcours ordinaire de termes qui demandent des reflexions ſi ſerieuſes?

Pareillement quand il diſtingue les *plaiſirs*, du *vice*, il nous fait encore rentrer en nous-mêmes, pour conſiderer les *plaiſirs* comme des foibleſſes, & *le viece* comme une malice préméditée; Et tout cela aboutit à nous dire

dire qu'il voudroit bien que les Directeurs éclairez ne confondissent pas un *peché de foiblesse*, avec *un peché de malignité*. Deux lignes bien claires m'auroient tiré de toutes ces reflexions desagreables.

Reflexion sur le sentiment de Mr. de S. E. touchant les Directeurs dont il est parlé cy-devant:

Mais pour ajoûter un mot sur la chose, Mr. de S. E. ne fait pas une demande digne de luy, quand il veut une Morale Chrétienne ny trop austere, ny trop relâchée.

Quand un Casuiste préche la penitence, s'il la préche suivant l'Evangile, on ne doit point le regarder comme un homme austere; qu'il ait l'humeur rude ou douce, cela m'est indiferent, je ne l'écoûte point pour entrer dans son humeur, mais pour suivre ses conseils, que je supose conformes aux loix de la Morale Chrétienne.

„ Monsieur de S. E. n'aime pas les „ Casuistes austeres, ils luy donnent, „ dit il, plus d'aversion pour eux que „ pour les pechez. La penitence qu'ils „ préchent, ajoûte-t'il, fait préferer la „ felicité qu'il y a de demeurer dans le „ vice, aux dificultez qu'il y a d'en „ sortir.

Un homme qui a vieilly dans le mon-

monde, ne doit pas s'attendre à avoir une grande facilité à se convertir, & quand un Casuiste habile luy dira de rompre tout commerce avec les sens, il ne doit pas le regarder comme un homme trop austere. Qui veut suivre le Seigneur doit commencer par l'abnegation de soy-mesme. C'est le premier pas qu'on fait dans le chemin de la vertu.

Reflexions sur le caractere que Mr. de S. E. fait de Madame d'Ollonne.

Cessons la Morale pour lire le caractere de Madame d'Ollonne, aprés avoir dit avec un grand nombre de termes choisis & compassez, qu'elle est plus belle que tous les portraits qu'ont fait d'elle tous les excellens Peintres.

Je ne m'amuseray point, ajoûte-t'il, en la page 197. à des loüanges generales, aussi vieilles que les siecles. Le Soleil ne me fournira point de comparaison pour vous yeux, ny les fleurs pour vostre tein. Je pourois parler de la regularité du visage, de sa délicatesse, des traits, des agrémens de la bouche, de ce col si poly & si bien tourné, de cette gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses observations, il y a mille choses en vous à penser qu'on ne peut

„ bien dire, & mille choſes qu'on ſent „ mieux qu'on ne les penſe.

Eſt-ce là le portrait de Madame d'Ollonne? Aprés l'avoir lû avec toute l'aplication que demandent les écrits de Mr. de S. E. je luy demande Madame d'Ollonne eſt-elle brune? eſt-elle blonde? quelle ſorte de regularité a-t'elle ſur ſon viſage? le tour en eſt-il rond, ou ovale? quels ſont ſes traits? ſont-ils grands? ſont-ils petits? quelle nature d'agrément luy voit-on? A-t'elle un air guay, ſerieux, ou mélancolique? Quand je luy ferois pluſieurs autres queſtions, il n'auroit pas lieu de me traiter d'importun, il me preſente le portrait de Madame d'Ollonne, qu'il la dépeigne donc, afin que je la connoiſſe; au lieu de cela „ Aprés vous avoir bien admirée, ré„ pond-il, ce que je trouve de plus ex„ traordinaire, c'eſt que vous ayez com„ me ramaſſé en vous les charmes di„ vers des diferentes beautez, de qui „ ſurprend, ce qui plaît, ce qui flatte, „ ce qui pique, & qui touche: Venons „ au fait, dites moy, je vous conju„ re, ce qu'il y a en ſa beauté *qui ſur„ prend, qui plaît, qui flatte, qui pi„ que, & qui touche.*

Vôtre

Vôtre caractere, continüe-t'il, proprement n'eſt point un caractere particulier, mais celuy de tous les autres ; tel a reſiſté à des beautez fieres, qui s'eſt laiſſé gagner à des beautez délicates ; la délicateſſe a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu ſe ſoûmettre à la fierté.

Vous ſeule, ajoûte-t'il, êtes le foible de tout le monde, les emportez y trouvent le ſujet de leurs tranſports ; les ames paſſionnées leurs tendreſſe & leur langueur ; eſprits diferans, diverſes humeurs, temperamens contraires, tout eſt ſujet à vôtre empire. Dans cette confuſion vous faites le malheur des perſonnes d'entre deux âges, & vous troublez le repos des plus tranquiles, & la raiſon des plus aviſez. *Le malheur des perſonnes d'entre deux âges* ne paroît pas une expreſſion bien noble.

N'importe, je crois que Madame d'Ollonne eſt la paſſion des Amans de toute ſorte d'humeurs ; mais tous ces Amans l'ont vûë, & ſçavent les traits qui compoſent ſa beauté ; mais moy je ne la connois point, & Mr. de S. E. qui me la veut faire connoître, ne le fait pas, & c'eſt en cela qu'il

manque à ce qu'il s est proposé.

Il n'a pas dessein, répondra-t'on, de faire son portrait, mais seulement son caractere. Cette objection n'est pas de bonne foy. Je sçay que la Piece est intitulée, *Caractere de Madame la Comtesse d'Ollonne*, mais il a si bien voulu joindre le portrait au caractere, qu'aprés avoir parlé trois pages durant de la beauté de Madame d'Ollonne, sans en avoir marqué un seul trait, il ajoûte en la pag. 199.

„ Jusqu'icy j'ay rendu une partie de „ce que je devois à vôtre beauté .... „ presentement il est juste que je me „ donne quelque chose à moy-même, „ & qu'en parlant de vôtre esprit & de „ vôtre humeur, je me laisse aller à la „ mienne.. Et trois lignes plus bas. Je „ commenceray par les charmes de vô„ tre conversation, qui ne cedent en rien „ à ceux du visage.

Dans la suite il marque son caractere par des traits distincts qui font en„ tendre ce qu'il veut dire ; Il dit que „ son esprit est vif & juste, qu'elle a „ l'intelligence fine, & le discours poly, il „ suit ainsi ses autres bonnes qualitez, & parle ensuite de ses défauts : c'est là un

vray

vray caractere, aprés l'avoir vû, on connoît l'esprit de Madame d'Ollonne. Mais comment connoîtray-je si les charmes de sa conversation ne cedent point à ceux de son visage. Si Mr. de S. E. ne s'est pas donné la peine de me dire un seul trait de sa beauté. Du côté du caractere il met *l'esprit, la justesse, la politesse, la vivacité*, &c. & du côté de la beauté il se contente de dire qu'il pouroit parler *de la regularité de son visage, de sa délicatesse, de ses traits, des agrémens de sa bouche*, & sans me dire un seul mot de tout cela, il veut que je juge si les charmes de son esprit cedent à ceux de sa beauté, ou Mr. de S. E. devoit se contenter de faire seulement le caractere de Madame d'Ollonne ; ou s'il vouloit me donner une idée de sa beaute, comme on voit bien que c'étoit son dessein, il devoit me la dépeindre.

J'ay dit qu'il a mis les traits distincts de son caractere, mais de son stile ordinaire, aprés avoir dit que quelquefois Madame d'Ollonne pour penser trop va au delà du sujet, Et les opinions que vous vous formez, ajoûte-t'il, sont des choses plus fortement imaginées que solidement conçûë

Pour comprendre ce que c'est *qu'une chose imaginée, & une chose conçûë*, il faut qu'un Physicien me fasse une leçon bien claire des facultez par où passe une chose avant qu'elle vienne en mon esprit, afin que je la conçoive. Dans le langage commun, quand on me dit, *j'ay imaginé un divertissement* par exemple, on me veut faire entendre qu'on a conçû & arrangé dans son esprit un divertissement que l'on croit devoir estre agreable. Dans cet endroit *imaginer* & *concevoir* ont la mesme signification; mais il en ont une bien differente dans la phrase de Mr. de S. E. & je le montrerois bien si je voulois parler de tous les sens par où un objet passe avant que d'entrer dans l'entendement; mais je croy que ce détail seroit ennuyeux. On voit par là combien de peine nous épargneroit Mr. de S. E. s'il vouloit parler un peu plus humainement.

Ensuite aprés avoir dit que les actions de Madame d'Ollonne sont également innocentes & agreables. „Mais, ajoûte-t'il, comme vous pou„vez négliger de petites formalitez, „qui sont de veritables gênes dans la vie,

vie, vous avez à craindre l'opinion « des sots, & le chagrin de ceux que « vostre merite fait vos ennemis. *L'opi-* « *nion des sots*, outre qu'il y a quelque chose de bas dans cette expression, elle fait sentir un homme qui bien persuadé de son propre merite, traite *d'a poco* tous ceux qui oseroient seulement penser la moindre chose contraire à ce qu'il dit. Rien n'ôte tant l'estime qu'on voudroit avoir pour un homme qui écrit que les expressions presomptueuses.

En la page 202. Quoy qu'il en soit, « dit-il, tant s'en faut qu'on puisse pren- « dre avantage sur vous, qu'on n'y sçau- « roit prendre de mesures. On vous « desoblige aisément sans y penser, & « même le dessein de vous plaire a pro- « duit plus d'une fois le malheur de vous « avoir déplû. *Quoy qu'il en soit tant s'en* « *faut qu'on puisse*, &c. *dessein de vous* « *plaire : malheur de vous avoir déplû.* « Tout cela ne devroit point se trouver « dans les Ouvrages de Mr. de S. E. non plus que ce qui suit. Ce que l'on « peut dire veritablement aprés vous « avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien « de si malheureux que de vous ai- « mer, mais rien de si difficile que de «

„ne vous aimer pas : *Malheureux*, „*dificile*, *vous aimer* ; *ne vous aimer pas*, son stile ne se dément point.

Mais voicy comme il finit le ca„ractere : Voila, Madame, les obser„vations d'un spectateur, qui pour juger „de vous plus sainement a pris soin de „demeurer libre ; le moyen de se garen„tir a été de vous éviter ; encor n'est-ce „pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vûë, cela joüe fort bien.

Je vous demande si l'on peut être *spectateur* d'une femme. Jusqu'à cette heure j'ay crû qu'il y avoit *des auditeurs* au Sermon, & *des spectateurs* à la Comedie : Ce qui me confirmoit dans cette pensée, c'est que les representations publiques s'appellent communément *spectacles*, & l'on m'avoit dit que de ce mot on avoit tiré celuy de *spectateur*. Je ne fais icy cette question, que pour m'instruire sans prétendre decider.

Je croyois que comme une belle femme ne pouvoit passer pour *un spectacle*, on pouvoit seulement la regarder avec plaisir, & avec attention, sans être son *spectateur*.

Puisque nous sommes tombez sur les louanges & les caracteres, disons quel-

quelque choſe de l'Eloge qu'il fait de *Madame Mazarin*, qui commence en la page 210. du ſecond Volume. Il l'appelle *ſon Oraiſon Funebre*, & dés le commencement pour s'authoriſer à faire cette Oraiſon Funebre de Madame Mazarin encore *vivante*, il dit que Charles-Quint a fait faire ſes funerailles, & a aſſiſté deux ans durant à *ſon Service*.

Reflexion ſur l'Eloge appellé Oraiſon Funebre que Mr de S. E. fait de Mazarin.

Je dirois ſeulement que pendant deux ans Charles-Quint a aſſiſté à ſes funerailles, & je laiſſerois *le Service* au Curé de la Parroiſſe. Mais il n'eſt pas queſtion de cela, venons au fait.

On s'attend que l'Oraiſon Funebre de Madame Mazarin vivante faite par Mr de S. E. ſera une galanterie agreable qui ne contiendra que le recit de ſes charmes, ſans luy donner la moindre idée de triſteſſe, cependant il commence par luy annoncer *qu'elle mourra*, nouvelle bien gratieuſe, & qui convient bien à la ſanté qu'elle vient de recouvrer.

Un Orateur qui loüe une perſonne morte, la rend celebre par des diſcours lugubres; mais les diſcours doivent être tout opoſez quand on ſe réjoüit

„ joüit de sa convalescence. Hortence „ mourra, dit Mr. de S. E. cette mer- „ veille du monde mourra un jour.

Et parce qu'elle doit mourir un jour, „ il nous demande des larmes par avance, „ Pleurez, Messieurs, s'écrie-t'il en la pa- „ ge 211. & n'attendant pas à regretrer un „ bien perdu, donnez vos pleurs à la fu- „ neste pensée qu'il la faudra perdre; „ pleurez, pleurez, quiconque attend un „ malheur certain se peut déja dire mal- „ heureux.

Si je devois donner des larmes pour la mort de ceux que je sais assuré de perdre, je pleurerois toute ma vie. Cependant j'attends que la mort soit arrivée avant que de m'affliger, autrement le monde ne seroit rempli que de gemissemens.

„ En la page 212. Laissons, dit-il, „ écouler son enfance sans nous y ar- „ rêter: & immediatement aprés, Son „ enfance, ajoûte-t'il, a eu cent naïve- „ tez admirables. Mr. de S. E. pouvoit être moins éloquent en cet endroit. Tous les jolis enfans ont des naïvetez continuelles, & c'est ce qui les rend jolis, mais non pas admirables. J'admire en Madame Mazarin sa beauté, son esprit, & mille bonnes qualitez; mais

je

je ne recule pas mon admiration jusqu'à ſon enfance.

Je ne ſçay encor pourquoy aprés avoir dit que ſa beauté la pouvoit élever ſur un Trône, il ajoûte: Mais « quel beſoin, Madame, aviez-vous de « devenir ſouveraine, vôtre beauté ne « vous fait-elle pas par tout regner. Il y « a tant de ſiecles que l'on appelle une belle femme *Reine*, & *Souveraine*, que ce terme devroit être uſé, & puis *vôtre beauté ne vous fait-elle pas par tout regner.* Pourquoy ne pas dire, vôtre beauté ne vous fait-elle pas regner par tout, la prononciation en ſeroit plus douce. C'eſt un rien, j'en conviens, mais un ſtile auſſi étudié que l'eſt celuy de Mr. de S. E. ne devroit pas avoir de pareils défauts.

Mais que peut-on penſer des expreſſions outrés dont il ſe ſert pour loüer Madame Mazarin. En effet, « dit-il, en la page 213. quel païs y a-t'il « qu'Hortance n'ait pas vû. Quel païs « a-t'elle vû qui ne l'ait pas admirée. « Jeu de mots, *n'ait pas* vû, *a-t'elle* vû. Je ne dis plus rien là-deſſus, le mal « eſt incurable. Rome, ajoûte-t'il, a eu « pour elle autant d'admiration que Pa- « ris, cette Rome de tout temps ſi « glo- Expreſſions outrées de Mr. de S. E.

„née au monde, que d'y avoir produit „tant de Heros. Elle croit qu'une beau- „té si extraordinaire est préferable à „toute valeur, & qu'il y a plus de con- „questes à faire par ses yeux, que par „les armes de ses citoyens.

Je suis sûr que Madame Mazarin est persuadée que les conquestes que l'on fait par les armes sont préferables à celles que font les plus beaux yeux du monde. Je sçay bien que Mr. de S. E. le pense ainsi; mais ces expressions outrés ne sont point permises, non plus que celles-cy en la page 115. „C'est une chose bien extraordinaire, „dit-il, d'avoir pû établir une Cour à Chambery (Madame Mazarin s'y étoit retirée aprés que Madame la Connestable Colonne sa sœur fut entrée dans un Convent à Madrit.) „C'est comme un prodige qu'une beau- „té qui auroit voulu se cacher en des „lieux presque inaccessibles ait fait plus „de bruit dans l'Europe, que toute l'Eu- „rope ensemble. Il avoit dit quelques „lignes auparavant, qu'elle demeura à „Chambery trois ans entiers toujours „tranquille, jamais obscure: Une fem- me qui fait plus de bruit dans l'Europe, que toute l'Europe ensemble, auroit bien

bien de la peine à *demeurer obſcure* à Chambery.

Il ajoûte que quand elle ſortit de Chambery pour aller en Angleterre, jamais Helene ne parut ſi belle qu'étoit Hortence ; qu'elle avoit l'air, l'habit, & l'équipage d'une Reine des « Amazones, qu'on eût dit qu'elle al- « loit donner de l'amour à tous les Prin- « ces qui étoient ſur ſon paſſage, & « commander à toutes les troupes qu'ils « commandoient. «

Enſuite il repreſente la grande curioſité que le peuples avoient de la voir, & le trouble des Dames Angloiſes allarmées de ſa beauté. Il la « loüe d'avoir paſſé tant de montagnes, « tant de foreſts, de rivieres, & de Na- « tions ſauvages & armées qu'elle adou- « ciſſoit & deſarmoit par ſes yeux. «

Si on vouloit abandoner ſon eſprit à toute l'étendue de ces idées magnifiques, ne croiroit-on pas que Madame Mazarin a traverſé le monde entier, & qu'elle a deſarmé par ſes yeux tous ces peuples feroces qui ne ſe nourriſſent que de ſang humain.

Quand il dépeint la furieuſe tempête qui dura cinq jours, & où elle fut en danger de ſa vie, aprés avoir dit

que

„ que les Matelots & les passagers „ avoient perdu toute esperance. Hor- „ tence, ajoûte-t'il, fut seule exempte „ de lamentation. Ce mot semble être consacré aux *Lamentations de Jeremie.* Et quand il ne le seroit pas, il ne pourroit marquer la peur d'une femme telle que Madame Mazarin. *Lamentation* signifie un mélenge de pleurs, de plaintes, de cris, &c. qui ne peut convenir qu'à une personne foible & pusillanime qui craint lâchement la mort, & Madame Mazarin est bien éloignée de ce caractere.

Combien Mr. de S. E. tombe en cet endroit, en loüant Madame Mazarin par des choses peu considerables.

Aprés cela parlant de sa conduite „ à Londres, il dit: Que chez elle on y „ dispute souvent, qu'on y joüe un pe- „ tit jeu, qu'on y fait des répas, où „ l'on ne garde pas une œconomie lai- „ de & triste, qui ne regarde que le „ besoin.

Toutes ces petites choses ne soûtiennent gueres l'idée d'une femme *que Rome de tout temps si glorieuse est plus vaine d'avoir donné au monde, que d'y avoir produit tant de Heros, & qui a fait plus de bruit dans l'Europe, que toute l'Europe ensemble.*

Je sçay que Mr. de S. E. a voulu loüer sa prudence dans son ménage, & son

ſon œconomie dans ſa dépenſe ; mais il pouvoit paſſer cet endroit, toute vertu ne peut faire honneur à une Heroïne, j'aurois une plus grande idée de Madame Mazarin ſi elle étoit à Londres dans un Palais avec un grand jeu, & une table magnifique, que de la voir appliquée à faire trouver à ſa table quelques mets délicats, & à en menager l'uſage. Je ſçay bien qu'une Bourgeoiſe vigilante ne ſera pas de mon avis ; mais quelque blâmable que ſoit la diſſipation, elle ne laiſſe pas de faire une ſorte d'honneur qui convient mieux à une Heroïne, que le ménage & l'œconomie ; Mr. de S. E. l'a fait ſi vigilante ſur ſa maiſon, que parlant du nombre infiny de viſites qu'on luy rend, Les plus reguliers, dit-il, ſe reprochent ſecrettement de luy dérober le temps de conſiderations de famille. Apparemment qu'il parle de la maiſon qu'elle avoit à Londres, & il ſe ſert du nom de *famille*, dans la ſignification que luy donnent les Italiens, qui par ce mot n'entendent que leurs domeſtiques. Cela étant, je me ſeroïs fait un plaiſir de *dérober le temps des conſiderations de famille* à Madame Mazarin, comme

me une occupation trop basse, & j'en aurois donné le soin à quelque domestique de probité & de confiance.

„ Il la loüe d'avoir mis à Rome dans „ les visites une entiere liberté; & d'en „ avoir ôté toutes sortes de ceremonies. Pour cela il ne faut qu'un grand nom, & une maniere aisée de vivre; mais je ne vois pas que cette maniere aisée doive faire un grand article de l'Oraison Funebre d'une personne si loüable d'ailleurs par des qualitez excellentes.

Quand on loüe une Heroïne, il faut soûtenir son caractere; car me la montrer d'abord à un point d'élevation qu'elle merite *l'adoration de tous les Princes du monde;* Et puis me la representer *appliquée à son menage, & à établir une maniere aisée dans les visites.* Ces deux idées sont trop éloignées pour les unir dans la mesme personne; & il me paroist que Mr. de S. E. ne devroit pas peser si fort sur „ ces bagatelles; L'Italie, dit-il en la „ page 213. vous sera éternellement „ obligée, Madame, de l'avoir défaite „ de ces regles importunes, qui n'a- „ portent l'ordre qu'avec contrainte, de luy

luy avoir ôté une ſcience de forma- « lité, de ceremonie, de civilité concer- « tée, d'égards méditez qui rendent les « hommes inſociables dans la ſocieté « meſme.

Inſociables dans la ſocieté, regles importunes, ſcience de formalité, égards meditez: Il y en avoit bien aſſez pour dire bannir les ceremonies; & il pouvoit en eſtre content ſans ajoûter immediatement aprés, C'eſt Hortence « qui a banny toute grimace & toute af- « fectation, qui a ruïné cet art du dehors « qui regle les apparences; cette étude « de l'exterieur qui compoſe les viſages; « *grimace, art du dehors, étude de l'ex-* « *terieur.* Joignez ces dernieres quater lignes aux ſept précedentes, ces douze lignes ne veulent dire autre choſe, ſinon comme j'ay déja dit, que Madame Mazarin a ôté à Rome toutes les ceremonies dans les viſites.

Enfin il parvient à ſa maladie, qu'il fait tres-dangereuſe: Une « maladie extraordinaire, dit-il, la « ſurprend & nous avons eſté ſur le « point de la perdre malgre tous ſes « charmes, malgré toute noſtre ad- « miration & noſtre amour. Raiſonnement peu juſte de Mr. de S. E. ſur la maladie de Madame Mazarin.

Pour que ce raiſonnement fût juſte,

il faudroit que les charmes de Madame Mazarin, & l'admiration qu'on avoit pour elle fussent des preservatifs contre la mort, mais rien moins que „cela ; On dit bien, Malgré le soin „qu'on a eu d'élever ce Prince, malgré „les avis des habiles gens, que l'on a „mis auprés de luy, malgré les instruc„tions qu'on luy a données, il est tou„jours demeuré dans l'ignorance. Ce discours est juste, parce que les avis & les instructions pouvoient & devoient tirer ce jeune Prince de son ignorance : Mais les plus grands charmes, la beauté la plus parfaite, & toutes les admirations des hommes ne peuvent prolonger la vie d'un quart d'heure ; On dira peut-être que je chicane trop ; je pourrois à la verité passer ces sortes de fautes à des Ecrivains mediocres, mais je dois les marquer dans Mr. de S. E. que (comme dit la Fontaine) tout le monde propose pour le modele des bons Autheurs.

Dans la réponse de Mr de la Fontaine à Mr. de S. E. vol. 2. pag. 186

L'Eloge qui vient de vous
Est glorieux & bien doux,
Tout le monde vous propose
Pour modele aux bons Autheurs.

Aprés

Aprés des exclamations sur le danger où a été Madame Mazarin de mourir, il loüe Dieu de ce qu'elle revient en convalescence, & s'écrie tout penetré de joye, *Vous voila vivante, & nous vivans*; cela est trop joly. Il dit ensuite qu'il n'est pourtant pas encore remis de la frayeur qu'il a euë de sa mort: Et il nous en reste, « ajoûte-t'il, une triste idée qui nous « fait concevoir plus vivement ce qui « arrivera de vous un jour. Il continûe: « La nature défera ce bel ouvrage « qu'elle a pris tant de peine à former; « celle qui s'est si fort distinguée des « autres durant sa vie, sera confondüe « avec les plus miserables à sa mort. Si « Mr. de S. E. a eu dessein de tenir Madame Mazarin dans une profonde humilité en luy representant ce qu'elle deviendra un jour, il ne pouvoit mieux réussir. De plus *la nature défera*, sa physique n'est pas juste dans cette expression, la nature ne défait jamais ses ouvrages, mais c'est la mort qui les défait, & c'est en ce sens là que la mort fait violence à la nature.

Vous voila vivante & nous vivans, luy dit-il, il me semble que pour suivre son idée il devoit luy faire envi-

ſager dans la ſuite des plaiſirs, des agrémens, & non pas luy preſenter au moment qu'elle revient en ſanté, une funeſte image de la mort, pour la rejetter dans la triſteſſe, d'où je ſuis perſuadé qu'il la veut tirer ; Cependant il ne fait rien moins, comme l'on va voir par les paroles ſuivantes

„ Et tu te plains, s'écrie-t'il, genie or-„dinaire, merite commun, beauté me-„diocre, & tu te plains de ce qu'il te faut „mourir, ne murmure point injuſte „Hortenee mourra comme toy, un „temps viendra qu'on pourra dire de „cette merveille :

Elle eſt poudre toutefois,
Tant la parque a fait ſes lois
Egales & neceſſaires,
Rien ne l'en a ſçû parer ;
Apprenez ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer.

Si je faiſois l'Oraiſon Funebre d'une femme vivante, dont j'euſſe le cœur auſſi penetré que Mr. de S. E. veut paroître l'avoir pour Madame Mazarin, je me garderois bien de luy mettre devant les yeux de pareilles idées,

idées, je luy parlerois au contraire de choſes bien éloignées, & je laiſſerois à ſon Directeur le ſoin de luy fournir des ſujets de méditation.

Je ne crois pas non plus que je fiſſe des exclamations pareilles à celles que je viens de raporter ; Et tu te « plains genie ordinaire, beauté me- « diocre, & tu te plains de ce qu'il te « faut mourir, Hortance mourra comme « toy, &c. Je ſçais qu'un homme qui « fait l'Amant ne trouve rien de beau, de charmant, & d'admirable que la perſonne qu'il aime, & que devant elle, le reſte du monde s'évanoüit, cela eſt dans la paſſion ; mais avec tout cela je ne voudrois pas inſulter à tout le reſte du genre humain, & je tâcherois de rendre ma paſſion un peu plus moderée. En un mot, ſi Mr. de S.E. *eſt le modele des bons Autheurs*, je ne penſe pas qu'ils choiſiſſent cette piece pour ſe faire la-deſſus une maniere d'écrire.

Reflexions ſur quelque Vers de Mr. de S. E.

Je ſuis fort trompé ſi les Vers qu'il a mis en la page 208. dans une lettre à Mr. D. B. ne ſont pour elle ; il dit auparavant ; Le miracle d'amour que je « vis à Bourbon eſt le miracle de beauté « que je vois à Londres. Aprés ces deux « miracles il ajoûte ces Vers :

Beaux yeux de qui l'éclat feroit cacher sous l'onde
Ceux qu'on en vit sortir pour faire aimer le monde,
Je ne m'étonne point que cent & cent malheurs
Ne vous coûtent jamais une goutte de pleurs,
Ce n'est pas au malheur à vous donner des larmes,
On ne les connoit point où regnent tant de charmes:
Si vous avez beaux yeux des larmes à jetter,
C'est l'amour seulement qui vous les doit coûter.

Je n'entends point bien ce que Mr. de S. E. veut dire par ces

Beaux yeux qui font cacher dans l'onde,
Ceux qu'on en vit sortir pour faire aimer le monde.

Sans doute que les premiers sont ceux de la Dame qu'il loüe, & les autres ceux de Venus.

Le troisiéme Vers.

Je ne m'étonne point que cent & cent malheurs

Quelle expression! n'y en avoit-il point de plus noble.

Le quatriéme Vers.

Ne vous coûtent jamais une goutte de pleurs.

Dit-on *une goutte de pleurs*? Les pleurs sont une quantié de larmes qui sortent de nos yeux; mais quoy que les

les larmes soient comme de l'eau, & qu'on dise une goutte d'eau, on ne dira pas, *une goute de pleurs.*

Le cinquiéme Vers,

Ce n'est pas au malheur à vous donner des larmes.

Je ne crois pas non plus qu'on parle ainsi. Et là-dessus voicy une petite reflexion. Pour les biens, & pour les maux *interieurs*, on peut dire que les objets *exterieurs* nous les donnent. Par exemple, on dit fort bien, le malheur de mon amy me donne du chagrin, de l'inquietude : la Comedie me donne de la joye, du plaisir ; parce que le *chagrin*, *l'inquietude*, *la joye*, *le plaisir*, se passent interieurement dans le cœur, ou dans l'esprit.

Mais les objets *exterieurs* ne nous donnent point les maux où les biens qui peuvent en un sens être appellez *exterieurs* ; par exemple, on ne dit point la mort de mon frere me donne des plaintes, des cris, des larmes, des gemissemens ; la Comedie me *donne* du rire, parce que les *plaintes* & les *cris* sont des maux exterieurs : Mais on dit fort bien, cela luy a causé des larmes infinies, cela luy fait faire des cris, des plaintes, &c. Je ne sçais si

ma reflexion sera trouvée raisonnable, je ne l'écris qu'en tremblant, comme un homme qui ne cherche que l'éclaircissement de ses doutes.

Le sixiéme Vers.

On ne les connoit point où regnent tant de charmes.

La pensée est fausse, *les larmes & les charmes* ne sont point du tout incompatibles, & il me souvient d'avoir lû autre fois dans une lettre que Balsac écrit à Hydaspe, que *les beaux visages pleurent de si bonne grace, qu'il s'est trouvé des amoureux de leurs larmes.*

Si vous avéz beaux yeux des larmes à jetter,
C'est l'amour seulement qui vous les doit coûter.

On dit fort bien *jetter des larmes*, & *coûter des larmes*, cependant ces deux verbes ne font point un trop bon effet dans ces derniers Vers; si j'aimois une femme qui me hayst, luy dirois-je, *si je jette des larmes vous me les coûtez*, ou même, *si mes yeux jettent des larmes l'amour me les coûte*; je ne condamne point ces expressions, mais je ne voudrois pas m'en servir, & j'aimerois beaucoup mieux dire, si je jette des larmes vous en êtes la cause. Et encore mieux en tournant la phrase tout simplement, mon amour

&

& vôtre dureté ſont la cauſe de mes larmes.

Les Vers que je viens de raporter ne luy feront pas tant d'honneur que ceux qui ſont dans la lettre qu'il écrit à Monſieur de la Fontaine.

Je ne parleray point des Rois,
Ce ſont des Dieux vivans que j'adore en ſilence,
Louez à nôtre goût, & non pas à leur choix,
Ils mépriſent nôtre éloquence.

Jaune à leur plaire en reſpectant leurs droits,
Rendant toujours à leur puiſſance,
A leurs volontez, à leurs loix,
Une parfaite obéiſſance.

Sans moy leur gloire a ſçû paſſer les Mers,
Sans moy leur juſte renomée
Par toute la Terre eſt ſemée,
Ils n'ont que faire de mes Vers.

Aprés cela faiſant ſemblant de ne vouloir point parler de Mad. Mazarain, il défie Mr. de la Fontaine de ſe former d'elle une idée aſſez belle, qui puiſſe jamais aprocher de ſa beauté.

Ouvrages de la fantaiſie,
Fictions de la Poëſie,
Dans nos chefs-d'œuvres inventez,
Vous n'avez rien d'égal à ſes moindres beautez.
Loin d'icy figures uſées,
Loin comparaiſons mépriſées,

Ce

Ce seroit embellir la lumiere des Cieux,
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.
Belle Grecque, fameuse Heleine,
Ne quittez point les tristes bords
Où regne vôtre ombre hautaine;
Vous êtes moins mal chez les morts,
Vous ne souffrez pas tant de peine,
Que vous en soufririez à voir tous les trésors,
Que nature d'une main pleine
A répandu sur ce beau corps.

Et continuant toûjours la même pensée, il dit que quand Heleine reviendroit au monde, elle n'auroit que la douleur de voir Mad. Mazarin plus charmante qu'elle.

Vous verriez devant vous des charmes
Maîstres de nos soûpirs, & de nos tendres larmes,
Vous verriez fumer leurs Autels,
De l'encens de tous les mortels.

Enfin passant de la Grecque aux beautez Françoises,

Et vous beautez (dit-il) qu'on loue en son absence,
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,
Qu'on peut aimer où Mazarin n'est pas,
Empêchez-là de revenir en France,
Par tous moyens traversez son retour,
Jeunes beautez tremblez au nom d'Hortence.
Si la mort d'un époux la rend à vôtre Cour,
Vous ne soûtiendrez pas un moment sa presence.

Ces vers sont beaux, mais il y a deux choses qui doivent blesser Mad. Mazarin. Pourquoy Mr. de S. E. veut-il persuader à toute la terre qu'elle hait

son

son mary d'une haine invincible, qui l'éloigne de tous les lieux où il eſt? Mais quand cela ſeroit, devroit-il loüer par la une femme auſſi eſtimable qu'elle l'eſt d'ailleurs par tant de bonnes qualitez.

L'autre choſe c'eſt qu'aprés nous avoir parlé de Mad. Mazarin comme d'une beauté plus brillante que le Soleil, & qui efface les beautez les plus parfaites, il nous ôte ces mêmes idées par les Vers ſuivans.

Les premieres beautez ont droit au merveilleux,
La baſſe vanité ſe tient indigne d'elles,
Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux
Pour les Heros, & pour les Belles.

Je conviens avec Mr. de S. E. qu'il faut du *fabuleux* pour *le Heros*, tel qu'il nous le dépeint, & dont je parleray dans la ſuite. Mais pour *une belle* comme Mad. Mazarin, on n'en peut rien dire que de veritable.

DIS-

DISSERTATION SUR LES OEUVRES MESLE'ES DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.

SECONDE PARTIE.

Reflexions sur le Chapitre de la doctrine d'Epicure, où l'on voit de mauvaises façons de parler, & des raisonnemens peu justes.

IE tombe sur un discours intitulé, *Reflexions sur la doctrine d'Epicure.* On m'a dit qu'il n'estoit pas de Mr. de S. E. je veux le croire, aussi y a-t'il des fautes que je ne voudrois pas luy attribuer. Par exemple, en la page „228. Nous sommes si injustes, dit „l'Autheur, que nous croyons que „l'antiquité d'une opinion est un titre sufisant, &c. on dit *l'antiquité*, tout seul, des *médailles antiques*, on ne dira point *une opinion antique*, mais bien

bien une *opinion ancienne* ; c'eſt *une ancienne opinion parmy les Philoſophes*, &c. & non pas c'eſt *une antique opinion parmy les philoſophes*, &c.

Pareillement, Les affaires d'Epicure, dit-il en la page 230. ſeroient en tres-mauvais état ſi quelques perſonnes deſintereſſées n'avoient pris ſoin de les reconnoître. *Reconnoître les affaires*, on reconnoît une perſonne qu'on n'a pas vû depuis long-temps, on va *reconnoître les Ennemis* ; mais pour les affaires, *on les examine*, *on s'y attache*, *on y penſe*, mais *on ne les reconnoît point* ; la métaphore eſt ce me ſemble trop éloignée.

voicy une expreſſion qui ſent bien le tour de Mr. de S. E. c'eſt en la page 237. Il eſt honteux au ſage, dit-il, de fuir, & d'être plus foible que des deſirs, qui n'étant pas ſelon la nature, n'ont aucun crédit que celuy que l'opinion des hommes leur donne. Je ne comprens pas bien ce que c'eſt *que d'être plus foible que des deſirs*. L'eſprit, ou plûtôt l'ame n'eſt foible que par des penſées, que par des deſirs, ou des ſentimens de foibleſſe ; comment eſt-ce donc que je ſuis plus foible que mes deſirs ? Je ne ſçais non plus

plus ce qu'il veut dire par *des desirs qui n'ont aucun crédit.* Tout cela me paroît bien speculatif, aussi bien que „ce qui est en la page 267. En effet, „dit-il, la foiblesse de la nature humaine étant affligée de l'ignorance du „bien & du mal, flottant d'ordinaire „entre ces deux choses sans les pouvoir „discerner, & choisissant souvent avec „joye ce qu'il faudroit qu'elle évitât „avec soin, il arrive dans un aveuglement si étrange que les hommes, &c. *La foiblesse affligée par l'ignorance flottant, choisissant, il arrive*, &c. un nombre de substantifs qui ne se connoissent point joints ensemble, & avec deux ou trois ablatifs absolus, & puis un verbe impersonnel qui commance une longue phrase; en verité tout cela n'est gueres intelligible.

J'aime encore mieux cette expression enflée, pour dire une chose ordinaire, qui est que quoy que les hommes connoissent les mauvaises suites de la débauche, ils ne laissent pas de s'y „abandonner. Ils sçavent, dit-il, qu'il „y a des voluptez dont les suites sont „dangereuses & défenduës tres-severement; mais il se mocquent de la „défense de ce Philosophe, & s'abandon-

donnent à l'empire de leurs mauvais « desirs : cet *empire* eſt magnifique, mais « au moins on entend ce qu'il veut dire.

Voila pour quelques expreſſions de la piece, diſons un mot du deſſein de l'Autheur.

Les divers ſentimens qu'on a eu d'Epicure.

Tout le monde ſçait que dans chaque ſiecle les gens de lettres ſe ſont fait un plaiſir, les uns d'attaquer, & les autres de défendre la Morale d'Epicure, & cela bien plus pour parler, chacun ſelon la ſituation de ſon cœur pour ou contre ce Philoſophe, que pour nous expliquer ſes veritables ſentimens ; Horace le traite mal dans un mot, *Epicuri de grege porcum* ; Lib. 1. Epiſt. 4. Seneque au contraire fait l'éloge de ſa vertu, & cette oppoſition ne s'eſt pas ſeulement trouvée parmy les Payens, mais même parmy les Peres de l'Egliſe. Saint Auguſtin parle d'Epicure comme d'un voluptueux abandonné à la ſenſualité ; & S. Jerôme au contraire le propoſe aux Chreſtiens pour leur faire honte de leur débauche. Mr. Gaſſendi en dira davantage aux curieux dans la vie de ce Philoſophe. Venons au fait.

L'Autheur des Reflexions prend le par-

party d'Epicure, & soûtient que *la Morale n'est fondée que sur la seule vertu*, je le crois ainsi. En effet Epicure écrivant à son amy Menecée, „*qu'il rejettoit les voluptez sales & infames*, il n'y a pas lieu de le faire passer pour un homme brutal, abandonné aux plaisirs des sens, & cela d'autant moins que ses meilleurs repas, comme on voit, si je ne trompe, dans Diogene Laerce, n'étoient composez que d'un peu de pain, d'au & de fromage pour dire cela.

L'Autheur s'étend dans quarante pages à des raisonnemens vagues, sans ordre, & sans dire que peu de choses particulieres, qui puissent persuader la sage volupté d'Epicure. Une infinité de paroles inutiles, de grands mots, au lieu de dire simplement, qu'il y a eu des personnes qui ont examiné & défendu la Morale de ce „Philosophe. Ils ont publié à la face „de toute la terre, dit-il en la page 230. „que la volupté étoit aussi severe que „la vertu des Stoïciens, & que pour „être débauché comme Epicure, il fal„loit être aussi sobre que Zenon. Qui ne connoîtroit ny *Zenon*, ny *Stoïcien*, seroit fort embaraſſé.

Cette

Cette piece, dira-t'on, n'eſt écrite que pour les ſçavans. Je dis qu'elle doit l'eſtre pour tout le monde, puiſque la matiere qu'on y traite convient à tout le monde, & ſi chacun veut être heureux, pourquoy ne pas apprendre nettement en quoy conſiſte la felicité?

Maniere de détendre Epicure.

Voulez-vous me perſuader que celle d'Epicure n'eſt pas dans une volupté ſenſuelle, mais tranquile & inſéparable de la vertu? prouvez cela par les paroles mêmes de ce Philoſophe, puiſque vous en avez tant dans ceux qui ont écrit ſa vie, & ſi vous prétendez que *vivre ſelon la nature, & ne ſentir aucune douleur*, c'eſt ce qu'Epicure appelle *vivre voluptueuſement*.

Expliquez cette propoſition, citez des anciens qui l'ayent entenduë favorablement pour luy, ne mêlez rien du vôtre, ſi ce n'eſt l'experience ordinaire, qui eſt que l'on perd la tranquilité, quand on a une douleur ſenſible. Convainquez-moy par l'exemple de ceux qui ſoufrent les violences, par exemple, de la goutte, aprés cela que *poſſidonius* nie tant qu'il voudra au milieu de ſes ſoufrances que la

douleur soit un mal, il crie, il se plaint; & Ciceron luy reproche qu'il témoigne autant de foiblesse à soufrir la goutte que son hôte Nicomaque le Tyrien, qui étoit de la lie du peuple. En faut-il d'avantage pour me persuader que Posidonius est malheureux.

Vous objecte-t'on que quelques disciples d'Epicure ont mené une vie débordée, répondez qu'Epicure est garant de sa Morale, & non pas des mœurs de ses disciples, lesquels comme les Chrestiens instruits de la vertu, ne laissent pas de suivre le vice. Vous dit-on que Saint Augustin condamne Epicure? dites que S. Jerôme le justifie. Ce n'est pas la seule fois que ces deux Peres ont eu des sentimens diferens.

Dites plusieurs autres meilleures choses d'une maniere moins seche & plus étenduë; mais ne laissez point aller vostre esprit à des principes vagues, & pour me prouver que la Morale d'Epicure est pleine de vertu, n'allez point me faire une enumeration des vices où elle ne nous porte „ point; ne me dites pas page 233. Que „ ce n'est point d'elle que l'avarice est „ venuë, elle avoit caché, ajoutez-vous, l'or

l'or dans les entrailles de l'element le « plus vil, nous l'y avons esté arracher. « Elle n'a point esté cause de l'ambition « qui nous tourmente, &c. Et quatre « lignes plus bas: Est-ce elle à vostre « avis, continuez-vous, qui conseille « les délices? les Poëtes mesmes qui « ont mis des defauts jusques dans le « Ciel pour faillir avec exemple, & qui « ont fait Jupiter méchant, afin qu'ils « le pussent estre, ne l'ont osé dire. Et « trois lignes plus bas: Ecoûtez-les par- « ler ils vous diront que, &c.

A quoy bon tous ces discours, est-il question de sçavoir si les Poëtes ont fait Jupiter méchant pour pouvoir suivre impunément son exemple, & puis *écoûtez-les parler ils vous diront que*, &c. Toutes ces figures, ce stile de declamateur convient-il à une piece intitulée, *Reflexions sur la Morale d'Epicure.* Un homme sensé reflechit-il tout seul dans son cabinet avec tant d'entousiasme? Et quand il écrit ses Reflexions, met-il dans ses paroles tant d'étude? appelle-t'il *la terre cet élement vil*? & va-t'il apostropher l'ambition, pour dire que la Morale d'Epicure est pleine de raison & de vertu.

Aprés quarante pages de même stile l'Autheur se jette sur le *sagesse*, sur la *temperance*, sur la *force*, & sur la *justice*, *qui sont*, dit-il, *necessaires au sage pour avoir la felicité d'Epicure.* Et puis il étend son lieu commun pour allonger ses Reflexions, & pour nous donner un discours plus ennuyeux, & remply de choses plus inutiles.

Mais il se trompe s'il croit *ces quatre vertus seules necessaires à la sage volupté d'Epicure.* Toutes les autres y contribuent aussi par leurs actes particuliers. Par exemple, *la connoissance de soy-même* nous rend le cœur fort tranquille; & un homme sage persuadé de son peu de merite ne se chagrine point de se voir dans une fortune mediocre; & comme il ne porte envie à personne, il ne se fait ny concurrens, ny ennemis, & rien ne trouble sa tranquilité.

De plus par la *sagesse* l'Autheur semble n'entendre que l'orgueil, ou le desespoir. L'exemple de Caton d'Utique qui se tua aprés la victoire de Cesar, & qu'il loüe en la page 249. *de s'estre tué*, me confirme dans cette pensée.

Un veritable sage en quelque déplo-

plorable état qu'il ſe trouve, au lieu de ſe deſeſperer, eſt ravy de trouver occaſion de ſoufrir des maux extrêmes pour immortaliſer ſa conſtance.

Mais ſuppoſons que M. de S. E. entende *la veritable ſageſſe*, & non pas un *orgueil déguiſé*, il ne dit point ce qu'eſt cette *ſageſſe*.

Nous pouvons, dit-il page 266. ap-« peller la *ſageſſe l'art de la vie*. Que« veut-il dire par cette définition? Mais on n'entend gueres mieux ce qu'il ajoûte en la page ſuivante: Il faut,« dit-il, que ſon flambeau (de la ſa-« geſſe) les éclaire dans de ſi fâcheu-« ſes tenebres, il faut que la force les« arrachant de la ſervitude des mauvais« deſirs, des terreurs inconſiderées, &« des opinions temeraires, à l'imitation« d'Hercule, leur faſſe un paſſage par-« my tant de monſtres, & les condui-« ſe ſeurement à la volupté. Quelle fougue!

Aprés cela il vient à la temperance, en la page 270. il paſſe à la force, & enfin à la Juſtice, & conclud que ces quatre vertus conduiſent à la volupté d'Epicure.

Je ne m'arrête pas davantage là-deſſus, je fais ſeulement une petite

Que la felicité d'Epicure consiste dans la vertu & non dans la tranquilité. qui n'en est que la suite.

reflexion sur les paroles de la page „265. Il ne s'agit plus, dit-il, de défendre la volupté, & de la considerer comme le souverain bien de la „vie, il faut l'élever sur le trône de la „vertu même, qui luy dispute ce titre, „& quoy que nous n'en chassions pas „cette vertu, de laquelle nous faisons „profession, il faut pourtant la contraindre d'y ceder la premiere place „à la volupté. En effet, ajoûte-t'il, „comme tous les Philosophes demeurent d'accord que la derniere fin que „l'homme se doit proposer en ce „monde, est la vie tranquile & agreable, beaucoup d'entr'eux se trompent de mettre cette vie dans la vertu, & non pas dans la volupté.

„Je voudrois bien que l'Autheur m'eût expliqué ce qu'il veut dire par *la vie tranquile & agreable*, pour moy, suivant le sentiment d'Epicure, je crois que c'est avoir le corps sans douleur, joüir d'une santé parfaite, & avoir l'esprit & le cœur en paix; mais parce que ces mots ne signifient pas assez, tâchons de les aprofondir; *avoir donc le cœur en paix*, c'est sentir toutes ses passions réglées, sans trouble & sans agitation; & d'où vient cet heu-

heureux état, si ce n'est des vertus qui *ayant détaché* le cœur de tous les biens de la fortune, l'ayant *fortifié* contre tous les maux, ayant *moderé* toutes ses passions, & le *tenant dans une volonté perpetuelle de faire justice* à tout le monde, luy donne une tranquilité parfaite.

Mais encore qu'est-ce que cette *tranquilité* ? Ce n'est autre chose que cet amas de vertus, dont chacune ayant fait sa fonction sur un Philisolophe, l'ont rendu parfaitement sage. Cette tranquilité est donc la seule vertu ? Ouy c'est elle seule qui le fait sage par elle-même, comme c'est la lumiere seule qui fait par elle-même un objet lumineux.

Que deviendra donc la volupté d'Epicure ? Cette volupté n'est qu'un effet de la vertu du sage. L'avare met sa felicité dans la possession des biens, & puis il a du plaisir, & pour aînsi dire *de la volupté* à les posseder ; pareillement la felicité d'Epicure est la possession de la vertu, & la volupté n'est que le plaisir & la joye de la posseder.

Au contraire direz-vous, la volupté d'Epicure est la vie tranquile & agrea-

ble? Ne m'avez-vous pas dit en la page 238. que „ *vivre voluptueusement suivant Epicure*, c'est n'avoir point d'attachement pour les choses du monde, „ c'est resister aux mauvais desirs, mépriser les honneurs, se rendre maître de la „ fortune; & en un mot, ajoûtez-vous, „ c'est posseder absolument la paix & le „ repos de l'esprit.

Tout ce que vous venez de dire ne sont-ce pas les vertus mesmes? N'est-ce pas la Temperance, la Force, & les autres vertus qui nous détachent du monde, des honneurs, des biens, & qui nous rendent maîtres de la fortune? Et quand vous concluez par ces „ paroles, *en un mot c'est posseder absolument le repos de l'esprit*. Ne faites-vous pas entendre clairement que le repos de l'esprit est proprement la seule vertu, & qu'il ne faut point chercher de volupté au de là, si ce n'est le plaisir & la joye de la posseder?

Encore ce mot. En quoy consiste essentiellement dans le Ciel la felicité des Saints? C'est disent presque tous les Theologiens, *dans l'amour de Dieu*, parce que les Saints le possedent par l'amour, & en suite la joye qu'ils ont de le posseder, n'est

que

que l'écoulement de l'amour divin.

Il en eſt de meſme de la poſſeſſion de la vertu, & de la joye, de la poſſeder, d'où naît en nous la vie douce & tranquille. En voila aſſez.

Quelques beaux endroits des Oeuvres de Mr. de S.E.

Revenons à Mr. de S.E. Si quelquefois il donne occaſion à des raiſonnemens abſtraits, il donne auſſi lieu à des reflexions plus douces & plus naturelles : Dans ſon traité de l'uſage de la vie, au Chapitre 5. où il parle *des ennuis & des déplaiſirs*, il nous fait de belles leçons pour ne pas craindre, ou au moins pour adoucir les maux qui nous peuvent arriver, ces leçons ſont ſi ſolides, qu'elles devroient eſtre tousjours preſentes à tous les hommes, pour reſiſter à la mauvaiſe fortune. Tous les jours, dit-il, « je regarde combien de choſes me ſont « cheres, & les conſiderant enſuite « comme mortelles & periſſables, je « me prépare à en ſouffrir la perte ſans « lâcheté. «

Quand le Soleil commance à luire, « je ne m'attends point à voir le ſoir ; le « jour & le moment que je mourray, ne « reſſemblera-t'il pas à celuy que je « paſſe aujourd'huy ; on entendra éga- « lement le monde, on joüira de la lu- « miere,

„ miere, on vivra de la même sorte. Or
„ puisque nous devons tous mourir, &
„ que nous sommes dans une si grande
„ incertitude du temps de la mort, pré-
„ parons-nous dés ce jour à nous quitter
„ les uns les autres. Il ne se passe aucu-
„ ne heure où il n'y ait quelqu'un qui
„ perde un amy; le moment viendra
„ où je perdray le mien. Et en un autre
„ endroit; Je ne puis, dit-il, considerer
„ sans émotion les Brutus & les Cassius
„ connoissant la fragilité des grandeurs
„ humaines, disposer de leur sang sur
„ le point de la bataille, & dans l'in-
„ certitude de l'évenement, s'embrasser
„ comme pour la derniere fois; je m'i-
„ magine que je les vois se faisant leurs
„ derniers adieux avec de si beaux sen-
„ timens d'affection & de courage,
&c.

Les hommes ne sont pas les seuls
„ sujets à la mort; mais, comme dit
„ Mr. de S. E. page 323. les choses les
„ plus insensibles ont leur fin, qui est
„ une espece de mort pour elles; Les
„ remparts qui se sont défendus des
„ coups de canon, & de la violence des
„ hommes, auront leur part à cette
„ ruine universelle Les Elemens eux-
„ mesmes qui composent toutes choses,

se

ſe verront détruits ; les Cieux ſeront « renverſez, le Soleil & les Etoilles per- « dront leur lumiere, & toute la maſſe « du monde ſera confondüe dans une « ruine generale. «

Aprés avoir parlé pendant pluſieurs pages ſur la prévoyance qu'on doit avoir des maux pour les éviter, ou au moins pour les adoucir ; il vient enſuite à cette ſorte de chagrin, dont on ne peut deviner la cauſe.

C'eſt un ennuy ſecret, dit-il, qui ſe « cache au fond de l'ame, & qu'on ſent « bien mieux qu'on ne le découvre, « c'eſt luy qui ſe met au lit avec nous, « qui s'éveille, & qui ſe leve avec nous, « qui nous accompagne aux repas, qui « nous ſuit à la promenade, que nous « portons dans la foule & dans la ſoli- « tude, & qui n'abandonne point ceux « qu'il a une fois ſaiſis, qu'aprés avoir « épuiſé ſur eux toute ſa puiſſance. «

Cette eſpece de chagrin eſt commun « à tous les hommes, ce ſont de ces « chagrins qui nous brouïllent avec « nous-mêmes, & qui nous faiſant con- « noître que nous n'avons aucune rai- « ſon d'eſtre fâcheux, nous forcent mal- « gré nôtre amour propre, de nous avo- « üer que nous ſommes injuſtes & dé- « raiſonnables. Aprés «

„ Aprés cela il parle des plaisirs au „ Chapitre 6. Il veut qu'on les sçache „ trouver par tout à la Cour, à la Ville, „ & à la Campagne ; peu de personnes „ ont ce talent, & je le diray en passant, „ tout le monde aime le plaisir, tout le „ monde y court ; mais c'est par exem- „ ple au jeu, à la Comedie, & à tous „ les autres plaisirs qui sont trouvez sans „ qu'on les cherche ; car pour ceux qu'il „ faut chercher, qu'on peut se donner „ dans les lieux diferents où l'on se ren- „ contre. Je le dis encore, ce talent „ n'est pas commun, les gens de la Cour „ ne voyent que des objets lugubres „ dans les lieux où ils sont exilez, ainsi „ des autres, quand on les met hors de „ leur état, on ne sçait faire aucun usage „ d'un lieu agreable, & on trouve moyen „ de mener une vie tres-malheureuse „ dans la plus belle solitude du monde.

Il veut au contraire qu'on soit con- „ tent par tout. Si par contrainte ou par „ inclination, dit-il, nous avons établi „ nôtre sejour à la Campagne, cessons „ alors d'admirer les travaux des hom- „ mes pour contempler les ouvrages du „ Createur, & les merveilles de la Na- „ ture ; éloignons nos sentimens de l'or- „ gueil & des pompes de la Cour, & „ goû-

goûtons les douceurs qui se rencontrent aux lieux solitaires. "

Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elemens n'ont-ils pas assez de beautez pour satisfaire l'esprit qui les contemple; l'étenduë des plaines, le cours des rivieres, les prairies, les fleurs, les ruisseaux n'ont-ils pas assez de charmes pour enchanter la veuë.

Et une page plus bas, Nôtre esprit, ajoûte-t'il, trouve icy son plaisir dans l'étude de la Nature, nos sens y rencontrent leurs délices, & quiconque est capable de moderation, n'y trouve que trop de quoy se contenter.

Si toutes les Oeuvres de Mr. de S. E. étoient écrites d'un stile aussi beau, & que ses expressions fussent aussi intelligibles, on ne se lasseroit jamais de les lire, & on y trouveroit toujours un nouveau plaisir; mais tres-souvent en changeant de matiere, il semble qu'il change de genie, & on ne le reconnoît plus; on en va juger dans la suite,

Aprés avoir écrit toutes les choses agreables que j'ay raportées, il console en la page 338. une Demoiselle sur la mort d'un homme qu'elle aimoit tendre-

Reflexions sur une lettre de consolation que Mr.

de S. E. écrit à une Demoiſelle affligée, qui avoit perdu un veritable amy.

tendrement. Il fait entendre que cet homme étant vieux, & d'un bien mediocre, ſa tendreſſe n'étoit fondée que ſur une pure eſtime de ſon merite. A la bonne heure, Je m'arrête ſeulement à la conſolation qu'il luy écrit, non ſeulement elle eſt tres-longue, mais elle eſt de ſon ſtile ordinaire, & il n'y a gueres de pages où l'on ne trouve ſujet de ſpeculation.

Premiere reflexion ſur le ſtile & ſur les expreſſions.

Au commencement de la lettre, il l'exhorte à pleurer ſans meſure, & luy en fait même un point d'honneur & de vertu. Tout cela ſeroit bon s'il ne luy diſoit pas comme il fait, De „quelque façon que vous vous échappiez, vous paroîtrez toujours aſſez ſage, ſi vous ne vous égarez pas.

La penſée conſiſte que la Demoiſelle doit *s'échaper à pleurer*, mais qu'elle ne doit pas *s'égarer*. Pour entendre cela, il faut que je penſe que Mr. de S. E. par *s'échaper* veut dire qu'elle doit s'abandonner aux larmes, puiſqu'il l'exhorte à pleurer ſans meſure; & par *s'égarer* qu'elle ne doit pas pleurer juſqu'à perdre le ſens; il pouvoit parler plus clairement: mais là *s'échaper* eſt dans le ſens figuré, auſſi bien que *s'égarer*, & *s'échaper*,

per, pris figurement signifie *s'égarer*; & ainsi l'expression de Mr. de S. E. veut dire une chose opposée à son intention. C'est dans ce sens figuré qu'on dit qu'un homme s'est échapé à dire des injures à un autre, à luy faire violence, à le mal-traiter, &c. & cela c'est s'égarer, car c'est aller contre le bon sens, & la raison.

Mais que peut-on dire pour sauver cette expression, page 339. Pleurez « sans contrainte, dit-il, un homme « dont vous êtiez les chastes délices, & « pleurez sans honte un homme qui ne « devoit être que les délices des chastes. « Cette pointe & ce jeu de mots sont-ils dignes d'un homme qui a écrit tous les beaux endroits que j'ay raportez.

Vous n'avez pû être tentée, conti- « nüe-t'il, ny par la jeunesse, ny par la « beauté, ny par les richesses, ny par « l'éclat, il n'avoit ny dequoy vous « acheter, ny de quoy vous séduire, & « la nature & la fortune luy avoient « également dénié, & ce qui peut en- « gager une fille de vôtre merite à ai- « mer, & ce qui peut l'engager à fail- « lir. «

Jusques-là tout ce circuit de paroles ne signifie que la même chose, qu'il

qu'il a voulu dire en plusieurs manieres differentes ; mais voicy la suite.

„ Hé qui ne sçait que si vous aviez eu „ du penchant à l'un des deux, où vôtre „ amour auroit pû choisir des demy „ Dieux pour ses objets, où vos fau„ tes auroient pû trouver des tre„ sors pour leur recompense. Tout cela n'est-ce pas affecter un tour, & des mots extraordinaires, pour dire que si elle avoit voulu choisir un Amant, au lieu de s'attacher à un homme âgé & sans biens, elle en auroit choisi un qui fût jeune, & dans une grande fortune.

„ Laissez donc, laissez parler, conti„ nûe-t'il, ceux qui ne se peuvent taire, „ l'innocence & la vertu ne sont pas „ d'assez fortes sauve-gardes contre la „ calomnie, la saintetè mesme n'en a „ pas défendu les Paules, les Melanies, „ & si les amitiez canonisées ont esté „ suspectes, pourquoy la vostre, toute „ pure qu'elle est, ne seroit-elle pas „ soupçonnée.

Les Paules, les Melanies, les amitiez canonisées, ces figures, & ces expressions sont-elles du stile d'un homme qui veut dans une lettre consoler son amie de l'amy qu'elle a perdu ?

Que

Que vous ſerviroit-il d'ailleurs de « vous contraindre, pourſuit-il, vous « avez également à riſquer, & par la « diſſimulation, & par l'éclat de voſtre « douleur. Si vous éclatez, vous éveille- « rez peut-eſtre la calomnie, mais ſi vous « diſſimulez, vous l'irriterez ſans doute; « & comme elle s'attache tousjours plus « aux actions voilées qu'aux actions ou- « vertes, elle imputera voſtre modera- « tion à voſtre artifice, & la ſerenité de « voſtre viſage, à la ſoupleſſe de voſtre « ame. «

Ce nombre de ſubſtantifs entre-laſſez les uns dans les autres, qui demandent une forte attention pour en démêler la ſignification, *ces actions voilées, ces actions ouvertes, éveiller, irriter la calomnie.* L'eſprit doit premierement penſer qu'on peut *éveiller* la calomnie ſans *l'irriter*, mais qu'on ne peut *l'irriter* ſans *l'éveiller.* A quoy bon jetter dans des préciſions incommodes un lecteur qui ne cherche qu'à ſe divertir dans une agreable lecture.

Mais je veux, ajoûte-t'il, qu'elle « s'en tienne aux apparences, & qu'elle « prenne un calme ſuperficiel pour une « tranquilité profonde. Qu'avancerez- «

„vous par cette conduite ; si elle ne
„vous trouve pas trop tendre, elle vous
„trouvera trop ingrate, c'est à vous à
„juger s'il vaut mieux être accusée d'un
„vice que d'une passion, & s'il est plus
„honteux de paroître susceptible d'a-
„mour, que capable d'ingratitude.

„ Six lignes plus bas, page 341. Ce-
„pendant quel peut être icy mon des-
„sein, & qui m'oblige à vouloir que
„vôtre douleur soit & libre & violente,
„au lieu de la vouloir & contrainte &
„moderée. Je la veux libre, répond-il,
„de crainte qu'elle ne soit dangereuse,
„je la veux violenté, de crainte qu'elle
„ne soit longue. Elle entreprendroit
„sur vous si vous la teniez captive, elle
„dureroit si vous l'entreteniez mode-
„rée. Je consens qu'elle fasse paroître
„vôtre tendresse, mais je prétens aussi
„qu'elle laisse voir vôtre force, vous
„satisferez au devoir d'une bonne amie
„en pleurant vôtre amy, vous satisfe-
„rez au devoir d'une fille fort, en ne
„le pleurant pas trop long-tems ; fai-
„tes donc en sorte & que vôtre douleur
„ne soit pas indigne de luy, & qu'elle
„soit digne de vous, pleurez-le si vous
„voulez comme un Heros, mais pleu-
„rez-le en Heroïne.

Dans

Dans quelle contrainte ne sent on point l'esprit par une pareille lecture. Je l'ay déja dit, c'est ma faute de ne pas entrer dans ces vivacitez, & de ne pas m'accommoder de tant d'antitheses. Le public autrefois accablé de la reputation de Mr. de S. E. l'a applaudy en tout, sans trop examiner ce qu'il applaudissoit. Il y a des personnes qui ébloüissent, & qui persuadent ceux-mêmes qui ne les entendent pas, & une heureuse prévention qu'on a pour eux leur attire une soûmission generale.

Malgré cela tant que Mr. de S. E. me dira que la calomnie s'attache toujours plus *aux actions voilées, qu'aux actions ouvertes*, & qu'elle imputera *la moderation* de la Demoiselle qu'il console *à son artifice, & la serenité de son visage à la soupleſſe de son ame.* Les idées diferentes de tous ces noms jointes avec *les actions voilées & les actions ouvertes* m'embroüilleront infailliblement, quand je trouveray *les Paules, les Melanies, & les amitiez canonisées*, je demanderay ce que c'est qu'une *amitié canonisée*, & lorsqu'on m'aura dit que par la canonisation le Pape declare les hommes au nombre

de Saints, & que les *amitiez canonisées* sont des amitiez pures & saintes, je loüeray sa capacité ; mais j'aurois mieux aimé qu'il m'eût dit tout simplement des amitiez pures & saintes, que des *amitiz canonisées.*

Pareillement quand il dit à cette „Demoiselle, qu'avancerez-vous par „cette conduite si elle ne vous trouve „pas trop tendre, elle vous trouvera „trop ingrate : c'est à vous à juger s'il „vaut mieux être accusé d'un vice que „d'une passion. Je luy demanderay qu'est-ce qu'*une conduite qui nous trouve tendres* ? & puis s'il *vaut mieux être accusé d'un vice que d'une passion.* Comme dans le langage ordinaire le mot de *passion* se prend presque toujours en mauvaise part, on confond assez les *vices* avec les *passions*, & un homme sujet à ses passions avec un qui se laisser aller à ses inclinations mauvaises.

Autre reflexion sur la maniere de consoler la Demoiselle affligée.

Mais outre les expressions embarrassées, on voit dans la même lettre de consolation vingt pages de suite pleines de divisions & de subdivisions, qui certainement ont besoin, pour être compriſes, d'une aplication extraordinaire. Je sçay, & Mr. de S. E. m'en a aver-

averty, que la Demoiſelle affligée eſt ſçavante ; mais il faut que ſon affliction ſoit bien moderée pour avoir le loiſir d'entrer dans les raiſonnemens de morale qu'il luy propoſe. Si une perſonne, quelque ſçavante qu'elle ſoit, eſt bien veritablement affligée, la douleur agite trop ſon eſprit & ſon cœur pour luy laiſſer le tems de ſe conſoler par les raiſonnemens des Stoïciens. On a beau luy dire ; *que la mort n'eſt pas un mal*, cette morale la deſeſpere, & comme elle eſt toute penetrée du contraire, & qu'elle ne croît pas qu'il y en ait un pareil au monde, elle s'emporte contre un homme qui luy veut perſuader que la *mort eſt une choſe indiferente, & que ce n'eſt que ſon opinion qui eſt la cauſe de ſa douleur.* Cependant Mr. de S. E. ne conſole pas ſon affligée d'une autre maniere, il luy veut prouver que la mort de ſon Amant ne peut luy cauſer ſon affliction, parce que la *mort eſt une privation & un rien, & que le rien ne peut produire la moindre douleur.*

Ces raiſonnemens ſubtils ſont merveilleux dans les Ecoles parmy de jeunes gens pleins de vivacité, qui veulent faire parade de leur eſprit : ou

parmy des hommes sains & d'un temperament vigoureux, qui en disant que *la mort n'est pas un mal*, affectent de paroître intrépides. Pareils discours sont encore bons à amuser l'amour propre; mais ils sont ridicules parmy des hommes sensez, qui regardent les choses comme elles sont en elles-mesmes. La mort, à la prendre speculativement, *est une privation & un rien*, mais à la prendre humainement, *c'est*, dit Aristote, *le plus terrible de tous les maux*. Et Mr. de S. E. luy-mesme est obligé de le dire, s'il veut suivre ses propres principes.

Demandons-luy des marques certaines pour connoître les veritables „biens & les veritables maux : Il ne „faut répond-il page 355. que consul„ter la nature, ce qu'elle fuit est veri„tablement mal, & ce qu'elle cherche „est veritablement bien. Cela estant y a t'il un bien au monde que la nature cherche avec plus d'ardeur que *la vie*, & un *mal* qu'elle fuye tant que la *mort*.

On trouve tant de choses qui soûlagent plus que des raisonnemens speculatifs. Il me souvient d'avoir lû autresfois dans Séneque au Livre de la Con-

so-

ſolation qu'il écrit à Helvidie, ſi je ne me trompe: Que celles-là pleurent, " luy dit-il, qu'une longue proſperité " a renduës lâches & effeminées. Mais " pour vous qui avez toujours vêcu dans " les maux, aprenez enfin à les ſupor- " ter avec conſtance. La penſée que la " vie n'eſt qu'une ſuite d'adverſitéz, que les plus heureux n'en ſont pas exemts, & que malgré nos cris, les maux vont toujours leurs cours ordinaire, ſans qu'ils ſoient arrêtéz, ny diminuéz par nos larmes. Cette penſée, dis-je, me conſoleroit ce me ſemble plus que toute la ſubtilité imaginable, elle me perſuaderoit que tout le monde étant dans les peines, je ſerois injuſte ſi je voulois exiger de Dieu une proſperité fixe pour moy ſeul, & pour les choſes qui me regardent.

Voyons, me dira-t'on, ſi la conſolation de Mr. de S. E. eſt auſſi abſtraite, & ſi elle demande autant d'attention & un cœurs auſſi tranquile que je le dis.

Pour répondre à cela, je vais raporter fidellement, & en trés-peu de mots, tout ce qu'il écrit en vingt pages de ſon ſécond Volume, à la De-

moiselle qu'il represente dans une violente douleur.

Les manieres abstraites de consoler la Demoiselle affligée.

Il commance en la page 347. par luy dire, que la mort qui est une privation ne peut-estre la cause de sa douleur; parce que, comme j'ay déja dit, la *privation est un rien*, & que *la douleur qui est quelque chose de réel, doit avoir une cause réelle.*

„ Il ajoûte que la douleur vient im-
„ mediatement de la séparation, & là
„ il distingue deux separations, l'une
„ des choses continües qui fait les dou-
„ leurs du corps, & l'autre des choses
„ unies qui fait la douleur de l'ame.
„ Ensuite il dit, qu'il faut connoître la
„ cause éloignée de la douleur, & il
„ assure que c'est *l'opinion.*

„ Aprés cela que le plaisir & la dou-
„ leur sont des sentimens qui touchent
„ l'ame, que ces sentimens sont excitez en
„ nous par les choses qui nous convien-
„ nent, ou qui nous sont nuisibles, com-
„ me sont les biens & les maux.

„ Il ajoûte que *l'opinion* nous trompe
„ en trois manieres. Premierement,
„ quand elle nous donne une idée fausse
„ du bien ou du mal, en nous presen-
„ tant comme bien ou comma mal ce
„ qui ne l'est point. En second lieu,

quand

quand l'idée qu'elle nous en donne eſt « fauſſe en partie, comme quand il nous « fait le bien ou le mal plus grand qu'il « n'eſt : Et enfin quand elle attache l'i- « dée du bien ou du mal aux choſes auſ- « quelles ces idées conviennent peu, ou « point du tout. «

Enſuite il dit qu'il nous faut gue- « rir de *l'opinion*, & ne pas croire bien, « ou croire mal, ſuivant les fauſſes « idées qu'elle nous en donne; que la « nature ſeule doit nous regler là-deſ- « ſus; que les choſes qu'elle fuit ſont « veritablement mal, & que celles « qu'elle cherche ſont veritablement « bien. «

Là-deſſus il diſtingue: Elle cherche, « ou elle fuit, dit-il, les choſes pour « elles-meſmes, comme le plaiſir ou la « douleur, ou elle les cherche ou les « fuit pour en éviter d'autres, & ces « choſes ſont celles qui peuvent donner « du plaiſir ou de la douleur. «

Je doute fort de l'affliction de cette femme, ſi elle ſe poſſede aſſez pour entrer dans toutes les diviſions & ſubdiviſions de cette morale; mais elles ne ſont pas finies, comme on le va voir.

Le nom de mal, dit-il, qui appar- « tient

„tient proprement à la douleur, a été „donné à toutes les choses qui la peu„vent produire, & il divise ces choses „en trois sortes de maux, qu'il reduit „en deux, sçavoir les maux de la natu„re, & les maux de l'opinion

„ Il appelle maux de la nature, les „douleurs, les maladies, & toutes les „incommoditez naturelles, qu'il subdi„vise encor en supposant trois états de „la vie ausquels il raporte *l'indisposi„tion du corps, la servitude & la pau„vreté.* Et il ajoûte que ces trois sor„tes de maux sont plûtôt *maux de l'o„pinon, que maux de la nature.*

Aprés il vient aux maux de l'opinion, & il dit que ce sont ceux qui nous exposent aux maux de la nature (chose que l'on ne peut entendre sans une aplication fort incommode) neanmoins s'attachant toujours à sa pensée, que les maux de l'opinion nous exposent aux maux de la natu„re; il en met de deux sortes, l'une c'est „là perte des personnes cheres que „nous aimons, & qui nous aiment. „L'autre est la perte des biens de quel„que façon qu'elle arrive, par des pro„cés, par des pillages, par des sterili„tez, ou par des incendies. Le premier de

de ces maux, dit-il, *ſçavoir la perte* « *des perſonnes cheres*, nous expoſe à « tous les maux de la nature, & le der- « nier, *ſçavoir la perte des biens* nous « expoſe à la pauvreté. «

Aprés cette ſubtile & ſçavante Diſ- « ſertation, il applique ſes raiſonne- « mens à ſon affligée. Examinons donc « à preſent, dit-il en la page 366. « quelle ſuite la mort de vôtre amy traî- « ne aprés elle. Si elle vous abandonne « à l'indiſpoſition du corps, ſi elle vous « livre à la ſervitude, ſi elle vous reduit « à la pauvreté. Là-deſſus il luy repre- « ſente qu'elle eſt jeune, & qu'ainſi elle « en doit pas craindre les maladies ;, « qu'elle eſt dans un païs de liberté ; « mais que quand elle tomberoit dans « l'eſclavage, ſa beauté la rendroit tou- « jours la ſouveraine de ſon patron ; & « qu'enfin avec les qualitez excellentes « qu'elle a dans l'eſprit & dans le corps, « elle ne doit pas craindre la miſere. «

Enfin pour la conſoler il luy con- « ſeille en la page 369. de choiſir un « homme jeune, bien-fait, d'une vertu « moins chagrine, & d'une amité plus « enjoüée pour remplacer ſon vieil « Amant. «

Falloit-il tant de Metaphyſique, & faire

faire de si grandes courses dans la morale pour arriver à ce terme. Le choix *d'un nouvel Amant jeune & enjoüé*, pour en effacer du cœur *un vieux qui est mort*, n'est-ce pas un moyen tout naturel de se consoler, & qu'on imagine du premier coup.

Mais que peut-on juger d'un homme qui aprés avoir fait un discours de Stoïcien à une femme affligée pour la consoler de la mort de son Amant, luy conseille d'en prendre un autre qui soit *jeune* pour marquer la maniere de consolation qu'il luy pourroit donner.

Quand on s'est guindé si long-tems dans des raisonnemens si sublimes, ne se deshonnore-t'on point de fondre tout à coup sur les fragilitez de la nature. Si suivant Mr. de S. E. *la mort n'est pas un mal*, pourquoy donne t'il un *jeune homme* à son amie pour la consoler d'un rien, que ne fait-il toujours le Stoïcien avec elle, en la convainçant que la mort n'étant *qu'une privation, & rien de réel*, c'est la seule foiblesse de son esprit qui est la cause de sa douleur.

Mais encore, est-il bien judicieux de consoler une personne veritable-

ment

ment affligé, quelque ſçavante qu'elle ſoit, avec tant de ſcience, tant de diviſions & de ſubdiviſions : & ne peut-on pas croire que Mr. de S. E. a voulu paroître ſçavant de gaïeté de cœur dans ſa lettre, ou du moins qu'il l'a écrite dans un tems où il ſe trouvoit regorgeant de morale, qu'il a été obligé de pouſſer au dehors de peur d'étrangler, comme fait quelque fois *Arlequin Docteur*, quand il ſe ſent ſuffoqué par *les ſentences d'Ariſtote.*

Que dirions-nous d'un Medecin qui pour tout remede ſe donneroit la peine de faire à ſon malade toutes les diviſions & les ſubdiviſions des maladies, & de luy expliquer chaque choſe pour luy faire entendre la cauſe de ſon mal particulier.

Un Directeur feroit-il un diſcours bien conſolant à une femme qui auroit perdu un mary veritablement aimé que de l'entretenir des principes de la morale & de la diſtinction *entre les maux de la nature, & les maux de l'opinion*, & le reſte Je crois que tous ceux qui liront cet écrit ſentiront le ridicule de cette idée.

Reflexion ſur le ſenti-

Mais ce n'eſt pas tout, Mr. de S. E. ſe ſert des vertus pour conſoler la Demoi-

ment de Mr. de S. E. Touchant les vertus morales, & les vertus chrétiennes.

moiselle affligée, c'est en la page 357.

„ Toutes les vertus morales, dit-il, „ avec ses antitheses ordinaires, ne „ sont que des moyens de conserver & „ le plaisir dans la nature, & la nature „ dans le plaisir; & il ajoûte, que pour „ peu qu'il voulût prendre l'écart, il „ nous feroit voir que les vertus les plus „ severes ne sont que d'honêtes media„ trices entre la douleur & la volupté.

Sans doute que par ces termes, *pour peu que je vouluſſe prendre l'écart*, il nous veut dire quelque chose d'extraordinaire, il s'expliquera quand il le jugera à propos. Ce sont de ses saillies d'un homme penetré de la profondeur de ses connoissances. Continuons à raporter ses paroles.

„ Mais (continuë-t'il immediate„ met aprés) que dirons-nous des „ vertus chrêtiennes, qui n'ont point „ d'autre *objet*, ou du moins point „ d'autre *attrait* que le plaisir, & qui „ ne nous conduisent à Dieu que com„ me à la source des voluptez éternel„ les.

Si Mr. de S. E. entend qu'un Chrêtien a plaisir d'obéïr à Dieu en pratiquant les vertus chrêtiennes, à la bonne heure; mais ce plaisir est la fin

ge-

generale & derniere de toutes les Vertus ; mais s'il veut dire que le ſeul *attrait*, & la fin prochaine des Vertus chrêtiennes ſoit le plaiſir qu'il ſent de les avoir ſuivies, il ſe trompe. La fin de la Juſtice, par exemple, c'eſt de mettre l'égalité ſans rapport à l'attrait de la Juſtice, ny au plaiſir que le Juge a de la rendre.

Bien plus, un Chrêtien qui ne voudroit être attiré aux Vertus chrêtiennes que par le ſeul *attrait*, & qui en les exerçant n'auroit point d'autre objet que le plaiſir, feroit tres-mal, parce qu'il regarderoit le plaiſir comme la derniere fin de ſa vertu. Je dois par exemple, aimer Dieu pour luy ſeul, ſans le moindre raport à *l'attrait* que peut avoir la charité, ny au plaiſir que j'en reſſentiray. Et là-deſſus il me ſouvient d'un paſſage de ſaint Proſper, *au traité qu'il a fait des Vertus & des Vices*, *Liv. 3. Chap. 25.* où aprés avoir parlé de l'amour legitime que nous avons pour nos enfans, pour nos parens & pour nos amis, il ajoûte, Que l'amour que nous avons « pour Dieu eſt incomparablement plus « parfait, parce que nous l'aimons pour « luy ſeul, comme nôtre ami, & ſans « aucun

„ aucun raport à nous ; car, continuê-
„ t'il, qui aime son amy par raport à
„ soy-même, est censé aimer bien
„ moins son amy, que sa propre com-
„ modité.

De plus l'experience nous fait voir que tres-souvent, bien loin que les Vertu ayent pour nous le moindre attrait, nous les suivons au contraire avec beaucoup de repugnance : combien fait-on de meditations avec un cœur sec, & combien de pecheurs convertis, qui croyent ne sentir aucune douleur de leur vie passée, & qui semblent n'avoir pas le moindre plaisir de leur conversion.

Bien davantage, les Vertus chrêtiennes ont souvent si peu *d'attraits* pour nous, & nous donnent souvent si peu de plaisir, qu'elles nous privent des plus legitimes. Un riche qui useroit de ses biens pour se donner toutes les commoditez de la vie pecheroit par un ésprit de molleſſe, bien opposé à celuy de l'Evangile.

De plus quand les Saints pendant leurs méditations sentoient des consolations spirituelles, ils en étoient affligez, & craignoient que Dieu ne les recompensast par ces joyes sensibles ;

bles ; tant il eſt vray que le plaiſir ne les attiroit pas à l'exercice de la vertu.

Que ſi, comme dit Mr. de S. E. les Vertus chrêtiennes nous conduiſent à Dieu, comme à la ſource des voluptez éternelles, ce n'eſt point par le plaiſir que nous avons de les pratiquer, mais par nôtre ſeule fidelité à Dieu, & par nos ſoufrances ; *Ceux*, dit l'Evangile, *qui ſement dans les larmes recueilleront dans la joye*, & *Jeſus-Chriſt même n'eſt entré dans ſa propre gloire que par les tribulations*.

Mais voyons à quel propos il fait à la Demoiſelle affligée ce raiſonnement des Vertus chrêtiennes, c'eſt pour luy ôter ſa douleur, & pour la porter au plaiſir. Comme s'il luy diſoit que puiſque les Vertus chrêtiennes ne cherchent que le plaiſir, elle doit auſſi le chercher, il luy propoſe pluſieurs moyens, & entr'autres, comme j'ay déja dit, celuy de choiſir un nouvel amy.

Vôtre Amy, luy dit-il en la page 369. a fait place à une infinité d'autres, & il ne tiendra qu'à vous de luy choiſir un ſucceſſeur dans la plus nombreuſe Cour qui ait jamais ſacrifié

„crifié aux graces. Et trois lignes plus „bas, Vous trouverez, ajoûte-t'il, dans „celuy que vous choisirez tout ce qui „étoit dans celuy que vous avez per„du, & peut-être quelque chose de „plus; peut-être plus de jeunesse & „plus de bonne mine, peut-être une „vertu moins chagrine, & une amitié „plus en ordre.

Pour la faire donc passer de la douleur au plaisir, redisons encore cecy: il luy dit que les Vertus chrétiennes n'ont point d'autre *objet*, ou du moins point d'autre *attrait* que le *plaisir*; de sorte qu'elle doit avoir le plaisir d'aimer un nouvel Amant, parce qu'il y a du plaisir à aimer Dieu, & parce que les Saints pendant leur vie pensent dans l'exercice des vertus au plaisir éternel de la recompense; ainsi, à l'exemple des Saints, elle doit passer au plaisir de cette vie *par le choix d'un nouvel Amy, jeune, de bonne mine, & d'une vertu peu chagrine.* La parité est peu proportionnée, & certainement qu'un Theologien un peu plus scrupuleux auroit trouvé une autre raison pour consoler la Demoiselle affligée.

Voila quelques remarques sur la Theo-

Theologie de Mr. de S. E. Je reviens à ſa maniere d'écrire parmy un nombre d'expreſſions extraordinaires, fi gurées & peu naturelles, en voicy quelques-unes que j'ay remarquées. Reflexions ſur la continuation du ſtile de Mr. de S. E.

La premiere, dans la Lettre de Conſolation à ſon amie, il luy dit en la page 376. *La douleur eſt entrée chez vous à main forte.* Entrer à main forte.

La ſeconde eſt en la page 311. au Chapitre de la Reputation. Tous les hommes, dit-il, ſont pour l'éclat ce qu'ils devroient faire pour la vertu, & ſe laiſſent enchanter de l'ombre & de l'aparence d'une choſe dont le veritable corps ne les touche ſeulement pas. *Le corps de la vertu*, pour dire la vertu même.

La troiſiéme eſt la page 300. où il parle des défauts des grands hommes. Nous verrons, dit-il, un Sçavant ne pouvoir ſe défendre de ſon caprice, un Heros foible plein de défauts, auſſi homme que ceux au deſſus deſquels il eſt élevé, & les plus grands Originaux de l'Europe ſujets à des foibleſſes particulieres, comme les moindres copies. Le mot d'*Original* ſe prend toujours en mauvaiſe part, & on ne le

dit d'un homme que pour faire ſentir qu'il eſt un amas de ſottiſes.

La derniere eſt la page 289. où écrivant au Milord S. Alban qui étoit „hors de la Cour, il luy dit, Que l'on „ſe conſole de la perte des biens, & non „pas d'avoir perdu les ſocietez agreables : Ayez tant de raiſon qu'il vous „plaira, ajoûte-t'il, le ſecours de la „raiſon ne peut rien ou la délicateſſe „du goût eſt affligée. *La délicateſſe affligée* eſt une maniere de parler trop affectée, quand on veut conſerver un air noble & naturel dans ſes expreſſions.

Comme j'étois en cet endroit de mes Obſervations ſur les Ouvrages de Mr. de S. E. le hazard a fait tomber entre mes mains quelques lettres d'une Dame à ſon Amant. Elle eſt morte & ſon Amant auſſi, & je crois que perſonne n'y prend plus interêt, on va juger de la vivacité & du ſtile. Elle répond à une lettre de cet Amant, où il ſe juſtifie de l'infidelité dont elle l'accuſoit.

Lettres d'un ſtile vif & naturel.

„ Je ne puis cacher que le ſoin que „vous prenez de vous juſtifier ne me „faſſe plaiſir, & que je ne trouve encore dans mon cœur beaucoup plus de

choſes

choſes qui me parlent pour vous. Mais « je ne ſçaurois revenir du dernier trait « de vôtre legereté, ny vous marquer « auſſi bien que je le ſens, que vous ne « m'aimez pas, & que vous ne m'avez « jamais aimée. Je vous ay crû capable « d'être touché de ma tendreſſe; mais « vous n'en ſçavez pas le prix, & vous « n'êtes pas fait pour des ſentimens « comme les miens. Vous ne cherchez « qu'à ſatisfaire vôtre vanité, & ſi je « vous ſuis obligée de quelque choſe, « c'eſt de m'avoir trouvé digne de vôtre « ambition. Elle doit être contente à « vôtre égard pour la maniere dont je « vous ay aimé, & à celuy du monde « par le bruit qui en a couru. C'eſt « abuſer trop long-tems de ma credu- « lité, & de la foibleſſe que j'ay pour « vous; laiſſez-moy donc mourir de « douleur ſans me ſoûtenir inutilement « par des aſſurances trompeuſes d'une « tendreſſe que vous ne ſentez pas. «

Joüiſſez à loiſir de vôtre perfidie; « mais ſouvenez-vous au moins que je « tiens à vous par des endroits qui ſe- « roient toujours bien ſenſibles pour un « autre. Ce n'eſt pas que je vous aime, « ny que je ſois jalouſe, mais je me veux « vanger en traverſant vos plaiſirs. Je «

„ suis étonnée que vous en ayez à m'é-
„ crire avec la soumission qui est dans
„ la lettre que je viens de recevoir de
„ vous, & que vostre esprit vous puisse
„ fournir, ce que les personnes qui ai-
„ ment veritablement ne trouvent que
„ dans leur cœur. Il y a tant d'art à la
„ peinture que vous me faites de vôtre
„ frayeur, en me voyant dans un lieu
„ dangereux pour moy, que j'y serois
„ trompée si je vous connoissois moins;
„ mais ma penetration va plus loin,
„ & vous ne sçauriez m'échaper. Ne
„ me dites plus que vous m'aimez, s'il
„ n'est pas vray, & faites, s'il est possi-
„ ble, qu'il le soit. Je n'ay pas besoin
„ de vous apprendre que je le merite,
„ vous ne le voyez que trop, malgré la
„ peine que je prends à vous le ca-
„ cher.

La Lettre suivante marque encore sa jalousie.

„ Je cede enfin malgé toutes les re-
„ solutions que j'avois prises de ne vous
„ plus écrire, & de ne plus hazarder
„ mon repos & ma vie pour un homme
„ qui n'y prend aucune part. Ne me
„ dites plus rien, avoüez seulement
„ vostre infidelité, pour me persua-
„ der que vous y renoncez; car je

suis

suis assez bien instruire de vos démarches, pour n'avoir pas besoin de vostre aveu: je cherche à vous faire un merite, & à excuser la foiblesse que j'ay de ne pouvoir resister à la peine de ne plus entendre parler de vous. Mademoiselle..... que j'entretins l'autre jour vous peut dire que l'on me rend un fidele compte des gens qui reçoivent vos lettres de galanterie, & du reste. J'avois même pris, sur des circonstances que l'on m'a mandées touchant vostre Maîtresse, un party fort violent, & qui l'auroit commise à des avantures facheuses; mais je fis reflexion qu'elle vous aimoit sans estre coupable à mon égard, & que l'on a peine à s'en empêcher quand il vous plait. J'ay tourné donc toute ma colere contre vous, &c.

Dans celle-cy elle paroît en chemin de l'accommodement.

Vous ne devez pas vous plaindre du peu de regularité que j'ay à vous faire réponse, puisque j'attens la vostre à ma derniere lettre pour prendre un party à vostre égard. Je ne puis m'abandonner au plaisir de continuer nôtre commerce, si vous n'y mettez de la sureté, en m'avoüant ce qu'je

„ vous demande. C'est la seule chose
„ que je souhaite pour estre persuadée
„ que vous m'aimez. Ne me faites pas
„ languir davantage dans le cruel état
„ où je suis. L'incertitude m'accable,
„ & quoy que j'aye pour vous des senti-
„ mens plus vifs que jamais, je soufri-
„ rois moins quand je pourois me deter-
„ miner à ne plus entendre parler de
„ vous. Jugez de mon desespoir par cet-
„ te extremité, faites s'il se peut que je
„ n'y sois pas reduite, & que la durée
„ de vôtre amour pour moy justifie ce
„ que j'ay fait pour vous. J'ose vous as-
„ surer que je le merite mieux que Ma-
„ dame.... à qui vous me sacrifiez.
„ Peut-estre auriez-vous des remords au
„ milieu de vos plaisirs, & vous regre-
„ teriez une personne qui a fait les deli-
„ ces de vôtre vie: cependant vous em-
„ poisonnez la mienne. Enfin si vous ne
„ revenez de bonne foy, vous me coû-
„ terez plus de douleur que vous n'avez
„ deja fait. Il me semble que c'est vous
„ en dire assez pour que vous me trou-
„ viez à plaindre. Adieu. Malgré toute
„ l'ardeur que vous essayez à me faire
„ paroître, je ne vous trouve pas autant
„ empressé que le doit estre un homme
„ qui cherche à se raccommoder, &

qui

qui aime. De vos nouvelles au plus « vîte, les lettres ſont quinze jours en « chemin, & c'eſt beaucoup à qui ſou- « fre des peines infinies. «

J'ay cinq ou ſix lettres de raccom-modement qui contiennent des choſes que je ne puis ny ne dois publier. En voicy un petit endroit qui fera juger du reſte. L'Amant trouva moyen de ſe dérober de l'Armée, & arriva ſur le ſoir à un Bourg voiſin du Château où étoit ſa Maîtreſſe. Il luy écrivit; elle troublée de joye luy répond, & luy marque les dificultez extrêmes qu'elle aura de le voir cette-nuit-là, que cependant elle ne deſeſpere pas de les vaincre.

Au moins, luy mande-t'elle, écri- « vez-moy toute la nuit, ſi vous la paſ- « ſez à..... Qu'elle ſera cruelle, ſi elle « n'eſt pas la plus agreable du monde « pour moy. Que je vous aime, que « vous me paroiſſez aimable dans ce « moment; vôtre retour a tous les char- « mes de la nouveauté, il me paroît « que vous ne faites que commencer à « me plaire, quel trouble vous portez « dans mon ame; & que de paſſions « vous réveillez à la fois par vôtre pre- « ſence imprévûë, &c. «

Quoyque l'amour ſoit une des plus fécondes ſources du galimatias par les ſentimens divers & confus qu'il fait naître dans le cœur ; cependant tout eſt clair & vif dans ces lettres, & qui peut écrire du même ſtile ne doit pas envier celuy de Mr. de S. Evremont.

Reflexion ſur la Diſſertation de Mr de S. E. ſur le mot de vaſte,

Je viens à ſa Diſſertation ſur le mot de *vaſte*, écrite à Meſſieurs de l'Academie.

Et j'établis l'état de la queſtion par ſes propres termes au premier Volume page 377.

„ J'avois ſoûtenu, dit il, qu'en *eſprit* „ le terme de *vaſte* ſe prend en bonne „ ou en mauvaiſe part, ſelon les choſes „ qui s'y trouvent ajoûtées, qu'un *eſprit* „ *vaſte* merveilleux, penetrant, mar- „ quoit une capacité admirable, & qu'au „ contraire *un eſprit vaſte* & démeſuré „ étoit un eſprit qui ſe perdoit dans des „ penſées vagues, en de belles mais „ vaines idées, en des deſſeins trop „ grands ; & peu proportionez aux „ moyens qui nous peuvent faire réuſſir. Aprés cela il ſe declare entierement „ contre le mot de *vaſte*. Mon opinion, „ ajoûte-t'il, me paroît aſſez moderée, „ il me prend envie de nier que *vaſte* „ puiſſe jamais être une loüange.

Nous

Nous voyons donc par ces paroles que *vaſte* n'eſt pas ſeulement pris en mauvaiſe part a l'égard de l'eſprit ; mais auſſi par raport aux choſes inanimées, comme il le prouve par les exemples ſuivans.

Une ſolitude *vaſte*, dit-il, eſt deſagreable, une maiſon *vaſte* eſt affreuſe, des apartemens *vaſtes* ne donnent envie à perſone d'y demeurer. Des Foreſts *vaſtes* nous effrayent ; la vûë ſe pert à regarder de *vaſtes* Campagnes : enfin quand les Fleuves ſont trop larges, nos yeux ne ſçauroient ſoufrir leur *vaſte* étenduë.

Je crois qu'on dit toûjours *une vaſte campagne*, pas ſi bien *une vaſte maiſon, & de vaſtes apartemens*, mais *une maiſon fort grande, & de fort grande apartemens*, parce que *vaſte* ſignifie proprement une tres-grande étenduë, comme celle d'une *vaſte campagne*, & cette étenduë ne convient point à une maiſon, ny à des apartemens.

Je ne voudrois pas dire non plus d'un fleuve qu'il eſt *vaſte*, mais qu'il eſt tres-large. Pour *vaſtes foreſts*, j'aimerois mieux *une grande foreſt*, parce qu'une foreſt eſt remplie d'arbres, &

le

le *vaste* se dit mieux d'une étenduë vuide ; ce qui fait que l'on dit bien *une vaste campagne*.

Mais Mr. de S. E. se trompe quand il dit page 377. que *le vaste & l'afreux ont un grand raport*. Une vaste solitude peut être afreuse par les dangers qui s'y rencontrent, mais elle ne l'est point par elle-même. Il ne veut pas se donner la peine de distinguer les choses à qui ces deux termes conviennent. On peut dire *qu'un vaste desert est afreux*, mais non pas *qu'une vaste solitude soit afreuse*. La raison se prend tout naturellement de leur signification ; *solitude* signifie un lieu qui n'est pas habité, mais auquel on n'a pas renoncé : mais *desert* signifie un lieu qu'on à abandonné : *Desertum à deserere*, qui veut dire *delaisser* & *abandonner*, c'est pour cela que l'on se le represente rempli de rochers, de précipices, & separé de tout commerce par des obstacles presque invincibles, tels que sont ces lieux *afreux*, que les premiers Hermites ont choisi pour y vivre dans les austeritez de la penitence ; Aussi les appellons-nous *les Peres du desert*, , & non pas *les Peres de la solitude*. D'où je con-

conclus que *vaſte & afreux* n'ont pas un ſi grand raport que le croit Mr. de S. E.

Paſſons, dit-il en la page ſuivante, « des ſolitudes aux animaux & aux « hommes. Il cite ces paroles Latines, « *vaſte & immanis bellua*, qui pourroient convenir à l'Elephant, parce qu'il eſt *vaſte & immanis bellua*; mais alors *vaſte* ne ſeroit pas un defaut; car l'Elephant doit par ſa nature être fort gros & fort grand. Il cite encore *Vaſtos Cyclopos* de Virgile, & *Vaſta ſe mole moventem paſtorem polyphemum.* Par où il prétend que les Latins ſe ſont toujours ſervi de *vaſte pour* marquer des défauts.

Il me ſemble au contraire que Virgile par ce *vaſtos* ne fait aucun reproche aux *cyclopes*, mais qu'ils les dépeint tels qu'ils doivent être. Ce ſont *des Geans nez du Ciel & de la Terre*; ſuivant Heſiode. Peut-on penſer que les enfans de la terre & du Ciel n'ayent pas le corps plus grand que ne l'ont les hommes ordinaires; il convient ſi bien à leur nature de l'avoir, que ce ſeroit un defaut en eux de ne l'avoir pas; & comme parmy les hommes d'une taille ordinaire, c'eſt

un

un defaut d'être nain, c'en seroit un tres-grand à des *Geans* de n'être pas plus grand que nous.

Que si par ce *Vastos cyclopes* Virgile pretend nous donner une idée de grayeur, comme c'est peut-être son intention, ce n'est que parce que leur taille est extraordinaire par rapport à nous, qui ne sommes que d'une taille commune.

De plus, comme Mr. de S. E. convient que le *vastus* des Latins est toujours pris en mauvaise part: Il me semble qu'il raisonneroit moins mal en disant que le *vaste* des François ne doit pas être pris de la même maniere, puisque suivant luy ces deux mots ont des significations diferentes.

Monsieur de S. E. suivant toûjours „ sa pensée, Les Allemands, dit-il, „ aujourd'huy civilisez & polis en beau„ coup de lieux aimoient autrefois „ que ce qui étoit chez eux, & au„ tour d'eux eût quelque chose de *vas„ tes*; leur habitation, leur train, leur „ suite, leur équipage, leurs assem„ blées, leurs festins, *Vastum aliquid „ redolebant*: c'est-à-dire, qu'ils se plai„ soient à une grandeur démesurée, où

il

il n'y avoit ny politesse, ny ornement.“

Ce *vastum* ne veut pas dire que les Allemands ayent toûjours eu dans leurs festins une abondance de viandes superflues, mais seulement du dérangement & de l'impolitesse, comme il vient de le dire luy-même.

Faisons-nous raconter sans ordre tous les mets d'un festin magnifique, nous y trouverons une prodigalité qui nous blèssera, mais qu'ensuite le Maître d'Hôrel nous dise, que de ce grand nombre de plats il en veut faire tant de services, alors la distribution qu'il en fait nous presentant les mêmes viandes servies avec ordre, nous n'y voyons rien de superflu, & ainsi ce n'est, comme nous venons de dire, que sur la confusion des viandes que tombe ce *vastum aliquid redolebant.* En voila assez sur cet article,

Venons, dit Mr. de S. E, en la page 381. à examiner particulierement l'esprit *vaste*, puisque c'est le sujet de la question. Et immediatement aprés il ajoûte: Ce que nous appellons *l'esprit* se distingue en trois facultez, *jugement*, *memoire*, *imagination*. Reflexions sur le *vaste* de l'esprit.

Il me semble qu'on donne trois facultez à l'ame, *l'entendement*, *la memoire*,

moire, & la *volonté*, & que *l'esprit*, qui n'est que *l'entendement*, a trois operations, qui sont *apprehender*, *juger*, & *conclure*. Mais aucun Physicien ne donnera jamais à l'esprit la *memoire* pour une de ses facultez, & encore moins *l'imagination*, qui est materielle. Sa distinction supposée, il prouve par les paroles suivantes, que le vaste est tousjouts un defaut.

„ Un jugement, dit-il, peut-être loüé „ d'estre solide, d'estre profond, d'estre „ délicat à discerner juste, à définir „ mais à mon avis jamais homme de „ bon sens ne luy donnera la qualité de „ vaste.

Je tombe d'accord qu'on ne dira pas *un jugement vaste*, parce que le jugement est une action de l'esprit, par laquelle il juge d'une chose particuliere, sans s'étendre à plusieurs objets; mais cela n'empéche pas qu'on ne dise *un esprit vaste* en bonne part, comme Mr. de S. E. convient qu'on l'a dit d'Alexandre, de Cesar, de Charles-Quint, & du Cardinal de Richelieu. „ Je n'ignore pas, dit-il encore, qu'on „ a prétendu loüer Aristote en luy „ attribuant un *vaste* genie. On a cru „ que cette meſme qualité de *vaste* étoit une

une grande loüange pour Homere. «

Mais il le croit auſſi luy-même en ſon ſecond Volume page 425. *Quand on a l'ame grande*, dit-il, *élevée, noble, que le genie eſt* vaſte, *on ne deſcend point aux baſſeſſes que je condamne.* Ce *vaſte* eſt bien certainement pris là pour une loüange, & Mr. de S. E. ſe contredit, quand il ſoûtient qu'il eſt toujours pris en mauvaiſe part.

Il aſſure dans la ſuite que tout ce « qu'Ariſtote a fait ou dit de bon, doit « s'attribuer aux autres qualitez de « ſon eſprit, & que ſes erreurs & ſes « fautes doivent être imputées à ce « qu'il a eu de *vaſte*. « Sentiment de Mr de S. E. ſur le *vaſte* de l'eſprit d'Ariſtote.

Et pour prouver cela il ajoüte, Que la Poëtique d'Ariſtote, & que « tous les excellens préceptes qu'il y « donne, viennent de la netteté de ſon « jugement, que ſa politique excellen- « te vient de ſon habileté & de ſa pru- « dence; que ſa morale vient de ſa pe- « netration, & des profondes reflexions « qu'il a fait ſur les autres, & ſur luy- « même; & il nie qu'aucun de ſes ou- « vrages vienne de ſon eſprit *vaſte*.

Mais il demeure d'accord qu'Ariſtote a eu *l'eſprit vaſte* dans ſa Phyſi- « que, & que c'eſt de là que ſont « venuës

„venuës toutes ſes erreurs.
„ Par là, dit-il, s'eſt perdu dans le „ principe, dans ſa matiere propre, dans „ les Cieux, dans les Aſtres, & dans le re„ ſte de ſes fauſſes opinions.

Avant que de répondre à ces deux articles, je crois eſtre obligé, pour parler clairement, de dire en un mot que *vaſte*, comme tous les autres termes François, a deux ſignifications, une ſimple, & l'autre figurée *vaſte* dans la ſimple ſignifie étendu d'une étenduë locale; *vaſte* campagne, c'eſt une campagne d'une grande étenduë. *Vaſte* dans le figure, par exemple, dans l'eſprit ſignifie une étenduë, par la quelle l'eſprit, quoyque dans un point par raport à luy-meſme, ne laiſſe pas de s'étendre par ſes connoiſſances à un grand nombre de choſes. Ce principe ſuppoſé.

Ariſtote a-t'il l'eſprit *vaſte*? Je réponds qu'oüy, & pourquoy? parce que ſon eſprit s'étend à une infinité de choſes diferentes, qui ſont la Politique, la Poëtique, la Morale, la Phyſique, & d'autres ſciences, & cette étenduë fait le *vaſte* de l'eſprit de ce Philoſophe.

Le Cardinal de Richelieu eſtoit Philoſophe, Theologien, Juriſconſulte, poli-

politique, ſçavant dans l'hiſtoire, dans les belles lettres, & le reſte, & cet amas de connoiſſances rend pareillement ſon eſprit *vaſte*.

Cela paroît d'autant plus vray, que l'on ne peut dire d'un homme qui excelle dans une ſeule ſcience, qu'il a l'eſprit *vaſte*, on dira qu'il eſt grand Philoſophe, excellent Theologien, bon politique, &c. pour marquer que ſon eſprit ne s'étend pas plus loin; mais le *vaſte* de l'eſprit eſt une force, & une capacité de s'étendre à une infinité de choſes differentes, laquelle capacité ne peut point certainement eſtre priſe en mauvaiſe part.

Mais revenons au *vaſte* de l'eſprit d'Ariſtote, qui ſuivant Mr. de S. É. a eſté le principe de ſes erreurs. Je luy demanderois volontiers pourquoy il traite d'erronées les opinions d'Ariſtote dans la Phyſique ? Croit-il plus aux atomes d'Epicure rétablis par Mr. Gaſſendi, ou à la matiere ſubtile de Deſcartes, qu'à la matiere premiere de ce Philoſophe? Croit-il que Dieu a reſervé l'infaillibilité dans la connoiſſance des choſes naturelles à ces deux Philoſophes de nos jours? Ils ne le croyoient pas eux-meſmes, comme Mr.

de S. E. l'avouë aprés la conversation qu'il eut avec Mr. Gassendi, qui lui marqua une grande incertitude dans cette science.

Il est vray qu'Aristote a cru le monde éternel ; mais son opinion pouvoit être cruë par un Philosophe. Le monde a pû être aussi ancien que Dieu, comme la lumiere est aussi ancienne que le Soleil, sans autre *priorité* que celle *de nature*, qui n'est que la dépendance.

Aristote veut aussi que la terre soit immobile au centre du monde, sans se mouvoir autour du Soleil ; il ne parle point de tourbillons, ny des autres opinions nouvelles. Mais pour cela doit-on conclurre que les siennes soient *erronées*.

Ses Ouvrages ayant été cachez longtems, & enfin rendus publics par Andronicus de Rhodes, ils ont eu une infinité de sectateurs sous les regnes des douze Cesars. Dans la suite les Empereurs Marc-Aurele, & Lucius-Verus firent enseigner à Rome sa Philosophie ; & enfin S. Jerôme & S. Augustin écrivirent en sa faveur.

Ces considerations, & le nombre infiny d'approbateurs qu'il a eu pendant

dant tant de ſiecles, merite bien qu'on le traite mieux que ne fait Mr. de S. E. Je ne ſçay ſi Deſcartes & Gaſſendi ſe ſoûtiendront auſſi long-tems. La Phyſique d'Ariſtote a du moins l'avantage de s'accorder beaucoup mieux avec nos myſteres, que la nouvelle qui n'explique que d'une maniere forcée celuy de l'Euchariſtie. Voila pour Ariſtote.

Mais voici un nouveau ſujet de conteſtation, par la nouvelle maniere dont Mr. de S. E. explique *le vaſte* d'Alexandre. Juſqu'à cette heure il n'a appliqué ce terme qu'à l'eſprit, preſentement il le prend d'une maniere toute diferante, comme on le va voir par les paroles ſuivantes.

Je vous ay dépeint, ajoûte-t'il, « Alexandre grand & hâbile en tout ce « qu'il a fait de beau, vous le voulez « *vaſte*, & c'eſt à ce *vaſte* qu'il a dû tout « ce qu'il a entrepris mal à propos, un « deſir de gloire que rien ne bornoit, « luy fit faire une guerre fort extravagan- « te aux Scithes; une vanité démeſu- « rée luy perſuada qu'il étoit fils de Ju- « piter. Le *vaſte* s'étendit juſqu'à ſa « douleur, lorſque ſa douleur le porta « à ſacrifier des Nations entieres aux «

„manes d'Ephestion, aprés qu'il eut „détruit l'Empire de Darius, & assu„jéty Babilone, il pouvoit tenter la „conqueste du monde que nous con„noissons; mais son esprit *vaste* forma „le dessein de la conquête d'un autre. „Comme *vaste* il entreprit son expedi„tion des Indes, où l'Armée le voulut „abandonner, & où sa flotte faillit à „se perdre, & d'où il revint à Babilone „triste, confus, incertain, se défiant „des Dieux & des hommes. Beaux „éfets de l'esprit *vaste* d'Alexandre.

Examinons dans ces paroles si Mr. de S. E. doit expliquer le *vaste* de l'esprit d'Alexandre par raport à l'ambition de ce Prince, & si même ce *vaste* est blâmable par raport à ses grandes entrepriſes. Aprés nous dirons un mot de son dessein de conquester un autre monde, du sacrifice qu'il fit aux manes d'Ephestion, & de la vanité qu'il eut de passer pour fils de Jupiter.

Pour le premier point; il me semble que Mr. de S. E. ne doit pas expliquer le *vaste* de l'esprit d'Alexandre par raport à son ambition démesurée; comme l'ambition est toujours un vice, son *vaste* est toujours mauvais. Le

vaste

vaſte eſt pris en bonne ou en mauvaiſe part, ſuivant le nom auquel il eſt joint, comme *inſigne*, *grand*, *fameux*, &c. Quoyque ces termes ſoient faits pour ſignifier des qualitez excellentes, ils en marquent ſouvent de tres-mauvaiſes, comme quand on dit, *un inſigne fourbe*, *un grand crime*, *un fameux ſcelerat*: ainſi du *vaſte* par raport à l'ambition.

De plus, nous voyons des gens d'un eſprit tres-borné; tel Officier, par exemple, qui ne ſçait que ſe battre, a une ambition démeſurée, & plein de ſon propre merite, veut s'élever à des dignitez où raiſonnablement il ne doit point prétendre. *Vaſte*, *ambition*, *eſprit borné*, cela eſt ordinaire. Voila pour le premier point.

Venons au ſecond, qui eſt de ſçavoir ſi même la *vaſte* ambition d'Alexandre doit être priſe en mauvaiſe part par raport à Alexandre.

C'étoit un jeune Prince, brave, entreprenant, ne trouvant rien au deſſus de ſon courage, & d'une élevation extraordinaire. Il ſçavoit la prédiction que les Mages avoient faite de luy le jour de ſa naiſſance, qu'il embraſeroit tout l'Orien. En Egypte

l'Oracle de Jupiter Ammon l'avoit appellé son fils, & Jaddus mesme le Souverain Pontife de Dieu luy montra en Jerusalem, dans les Propheties de Daniel, qu'un Prince Grec détruiroit l'Empire des Perses. Joignez cela à ses victoires continuelles. Falloit-il tant de choses, d'un si grand poids, & qui s'accordoient si bien pour justifier la temerité d'Alexandre?

Si Mr. de S. E. veut blâmer à quelque prix que ce soit la *vaste* ambition & les entreprises de ce Prince, qu'il le fasse dés sa sortie de la Macedoine, avec trente-deux mille hommes, & quatre mille chevaux entreprendre la conquête de l'Asie, c'est une extravagance outrée; mais si bien loin de le blâmer dés ce commencement, il dit au contraire en la page 118. „Qu'ayant quité la Macedoine sans „esperance de retour, avoir laissé des „voisins mal affectoinez, la Grece „quasi soûmise, mais peu affermie „dans la sujétion, avec trente-cinq „mille hommes, soixante-dix talent, „& peu de vivres, avoir cherché un „Roy de Perse que les Grecs appel„loient le grand Roy, & dont les sim-

ples

ples Lieutenans ſur les frontieres faiſoient trembler tout le monde. S'il dit « que tout cela paſſe l'imagination, qu'il « ne luy reproche donc point la guerre qu'il fit aux Scythes, ce qui eſtoit temerité pour un Conquerant ordinaire, ne l'eſtoit pas pour un Prince tel qu'Alexandre, & dont les victoires étoient meſme prophetiſées par l'Eſprit de Dieu.

Quant au deſſein de la conqueſte d'un autre monde, que Mr. de S. E. prend à la lettre, ne ſeroit-ce point plûtoſt quelque ſaillie d'un jeune Prince victorieux qui ſouhaitât un autre monde, & cent autres pour les ſubjuguer; ce ſont de ces ſorties qu'un Conquerant ardent & rapide fait ſur tout le genre humain, pour le reduire, s'il pouvoit, tout entier, ſous ſa domination.

Alexandre qui à l'âge de quinze ans pleuroit aux victoires de Philippes ſon pere, & que ſon pere allant à la guerre laiſſa à la même âge Gouverneur de la Macedoine pouvoit former des projets extraordinaires, dautant plus que pendant ce temps-là il s'acquita ſi bien de ſa commiſſion, qu'il remit les Medarores à leur devoir.

Mais allons un peu plus avant, le desir qu'avoit Alexandre de conquêter un autre monde n'étoit pas sans fondement, par cét autre monde, il pouvoit entendre ce que nous appellons *Amerique, ou le nouveau monde.* Et voicy surquoy je fonde ma pensée.

Il est certain que les Pheniciens, & d'autres peuples ont connu ce nouveau continent. Platon dans son Thimée introduit des Prêtres Egyptiens qui racontent à Solon qu'autrefois au delà des Colomnes d'Hercule il y avoit une Isle nommée *Atlantide*, plus grande que l'Asie & la Libye, c'est-à-dire, *l'Afrique* : Ensuite il les fait parler des Rois qui commandoient dans cette Isle de leur pouvoir & de leurs conquêtes.

De plus Aristote qui passe pour l'Autheur *du Livre du Monde*, dit qu'outre la grande Isle où nous vivons, qui contient l'Europe, l'Asie, & l'Afrique, il y en avoit encore d'autres. Ces autres donnoient l'idée d'un autre monde : il est à croire que ce Philosophe, qui étoit Precepteur d'Alexandre, luy parloit de tous ces mondes inconnus, & que dans la suite

ce

ce jeune Prince ſe trouvant un courage au deſſus de tous le reſte des hommes, penſoit quelquefois aux moyens de ſubjuguer ces nouveaux Mondes.

Ce deſſein tout grand qu'il eſt, qui dans la ſuite à été executé en partie par Colomb en l'an 1492. & encore plus cinp années aprés par Amerigo Veſpuce. Etoit-il ſi fort au deſſus d'Alexandre que Mr. de S. E. le luy doive reprocher comme une extravagance de ſon eſprit *vaſte*?

Ces deux hommes, gens de petite conſequence, ſans autres moyens que de tres-mediocres, qu'il plaiſoit à des Princes de leur donner, meriteront une gloire immortelle, & Alexandre ſera traité de fou par Mr. de S. E. pour avoir ſeulement ſouhaité de faire la même choſe.

Si Colomb eût vêcu au tems d'Alexandre, ce Prince auroit d'abord volé dans ce nouveau monde, qu'il eût ſubjugué avec plus de rapidité qu'il ne ſobjugua preſque toute l'Aſie. Venons au ſacrifice qu'il fit aux manes d'Epheſtion.

Emportement d'Alexandre.

Quand il fut mort, Alexande donna toutes les marques imaginables de la plus violente douleur, juſqu'à être

trois.

qui ne doit pas être attribué à ſon eſprit *vaſte*.

trois jours ſans rien prendre ; il dépenſa ſept millions d'or à ſes funerailles, & à ſon tombeau ; il luy fit des ſacrifices comme à un Dieu, & pour comble de folie, il marcha contre le Coſſéens qu'il immola tous aux manes de ce Favory.

J'avoüe qu'Alexandre manqua en cette occaſion de moderation & de ſageſſe, je ne prétends pas le juſtifier en tout, le cruel ſacrifice de ces malheureux bleſſe la clemence de ce Prince ; mais ce n'eſt pas un effet de ſon eſprit *vaſte*, il pouvoit s'emporter à des actions plus barbares, quand il l'auroit eu tres-borné. C'étoit un jeune Prince ardent ; paſſionné pour Epheſtion, qui dans le tranſport de ſa douleur la voulut immortaliſer par une cruauté ſignalée ; il diſoit à peu prés comme Mr. de S. E. dans l'Oraiſon Funebre de Madame Mazarin en la page 224. que j'ay déja rapporté: „La nature a défait ce bel ouvrage „qu'elle avoit pris tant de peine à for„mer ; & tu te plains beauté mediocre, „& tu te plains de ce qu'il te faut „mourir, &c. Alexandre aimoit paſſionnément Epheſtion, & trouvoit ſa douleur ſi juſte qu'il crût alors qu'un peu-

peuple entier étoit trop heureux d'être sacrifié à ses manes.

Alexandre a été cruel, j'en tombe d'accord, donc sa cruauté est un effet de son esprit *vaste*, je le nie, & je croy que tout le monde sera de mon sentiment. Venons au troisiéme reproche que Mr. de S. E. fait à ce Prince.

» Une vanité démesurée, dit-il, luy » persuada qu'il étoit fils de Jupiter. Je ne sçay pourquoy il raporte à l'esprit *vaste* tous les défauts d'Alexandre: il s'enyvroit souvent; il fit brûler le Palais de Darius à la solicitation d'une Courtisane; il tua à table son amy Clitus, &c. L'esprit le plus borné peut tomber dans ces emportemens, & prétendre à une naissance divine. Témoin le Medecin Menecrate, qui étoit si persuadé de venir de Jupiter, qu'il signoit *Menecrate Jupiter* dans toutes ses ordonnances. Je crois même que cette prétenduë grande naissance est l'attention particuliere des petits esprits, qui manquant des moindres bonnes qualitez pour se faire un merite commun, recourent à l'ancienneté de leur maison pour se distinguer du reste du monde.

Scavoir si Alexandre étoit blamable de vouloir passer pour fils de Jupiter.

Mais

Mais combien de mal-heureux échappez de la mandille, qui soûtenus du mauvais genie d'un Royaume, & parvenus par de longues concussions à une éminente fortune, ont cherché une origine illustre jusques dans le sang des Souverains. Quel reproche y a-t'il donc à faire à Alexandre de se dire fils de Jupiter. Peut-être ne le croyoit-il pas, & il ne prenoit cette qualité que par politique,

Comme il étoit maître de presque toute l'Asie par les armes, peut-être qu'ajoûtant à sa gloire la divinité de sa naissance, il vouloit tenir les peuples dans une dépendance docile, ou croyant contenir ses conquêtes, il vouloit envoyer devant luy le bruit de son origine divine, afin de prévenir les Princes en sa faveur, & de trouver en eux moins de resistance.

Mais disons quelque chose de plus: Alexandre sçavoit qu'il n'étoit pas fils de Philippes, puisque Philippes le disoit luy-même, & qu'il répudia Olimpias sa femme pour épouser Cleopatre qu'il aimoit passionément.

Olimpias qui, au raport de Plutarque avoit revelé le mistere, en étoit elle-

elle-même tres- fort perſuadée, & voicy comment. Un Mage nommé Nectenabo qui avoit regné en Egypte, paſſa en Macedoine à la Cour de Philippes. Dans la ſuite devenu paſſioné d'Olimpias, & ne voulant pas l'aimer inutilement, il s'aviſa de prendre la figure de Jupiter Ammon pour contenter ſa paſſion, il y réuſſit; Sans doute qu'Olimpias remplie de ſa beauté & de ſon merite, ſe flatta d'avoir eu les bonnes graces de ce Dieu, & Alexandre pouvoit fonder ſa naiſſane ſur ſon témoignage. Mais ſoit que ce Prince eût raiſon, ou que cette origine fût un éfet de ſa vanité, le *vaſte* de ſon eſprit n'avoit aucune part à ſa folie.

Combien Mr. de S.E. ſe contredit ſur ce qu'il a dit d'Alexandre.

Je pourrons en demeurer là, & ne rien ajoûter de plus en faveur d'Alexandre; mais pour faire voir combien Mr. de S. E. croit peu les reproches qu'il luy fait, je vais raporter ſes propres paroles ſur les deux articles principaux, qui ſont celuy de ſon origne divine, & celuy de ſon expedition des Indes, qu'il attribuë au *vaſte*, c'eſt-à-dire à l'extravagance de ce Prince.

Pour ſes guerres, Il eſt vrty, dit-il "

page

„ page 120. que ce desir de gloire im-
„ moderé, & cette ambition trop vaste,
„ qui ne laissoit point de repos à Ale-
„ xandre, le rendirent quelquefois si
„ insuportable aux Macedoniens, qu'ils
„ furent tous prêts de l'abandonner ;
„ *à cecy* : Mais c'est là particulierement
„ que parut cette grandeur de courage
„ qui ne s'étonnoit de rien. Allez là-
„ ches, leur dit-il, allez ingrats dire
„ en vôtre païs que vous avez laissé
„ Alexandre avec ses amis, travaillant
„ pour la gloire de la Grece parmy des
„ peuples qui luy obéïront mieux que
„ vous.

Et pour donner plus de poids à l'admiration qu'il a pour Alexandre dans ces mêmes occasions où il le condamne, il ajoûte le témoignage de feu Mr. le Prince, qui connoissoit bien par lüy-même ce que les Heros pouvoient entreprendre

„ Dans toute sa vie, continuë Mr. de
„ S. E. Mr. le Prince n'admire rien plus
„ que cette fierté qu'il eut pour les Ma-
„ cedoniens, & cette confiance de luy
„ même. Alexandre, disoit Mr. le Prin-
„ ce, abandonné des siens parmy des
„ barbares mal assujétis, se sentoit si
„ digne de commander, qu'il ne voyoit

pas

pas qu'on peut refuſer de luy obéïr. « Eſtre en Europe, ou en Aſie, parmy « les Grecs ou les Perſes, tout luy étoit « indiferent; il penſoit trouver des ſujets « où il trouveroit des hommes. «

Quant à la vanité de ſon origine « divine, & certes, dit-il page 123. je « luy pardonne en quelque ſorte, ſi « dans un païs où étoit une creance re- « çûë, que la plûpart des Dieux avoient « leurs familles en terre, où Hercule « étoit crû fils de Jupiter, pour avoir « tué un Lion & aſſommé quelques vo- « leurs: Je luy pardonne, dis-je, ſi « apuyé de l'opinion de Philippe, qui « penſoit que ſa femme eût commerce « avec un Dieu; ſi trompé par les Ora- « cles, ſi ſe ſentat ſi fort au deſſus des « hommes, il a quelquefois mépriſé ſa « naiſſance veritable, & cherché ſon « origine dans les Cieux. «

Pourquoy Mr. de S. E. pardonne-t'il ſi facilement à Alexandre une vanité qu'il appelle *démeſurée*? Quelles nouvelles lumieres a-t'il eu pour admirer dans les mêmes Guerres *la fierté & la confiance* de ce Prince, qu'il traite ailleurs de folie & d'extravagance?

C'eſt qu'il ſe joüe du public, il ſe fait un plaiſir de mener nôtre eſprit

par tout où il veut, & de nous faire tourner à tout vent; cependant il devroit prendre un party, afin que nous fussions certains qu'il pense ce qu'il dit, autrement il se moque de nous, & abuse avec trop de facilité de la prévention favorable que nous avons pour ses sentimens.

Quand dans sa Dissertation du *vaste* il traite Alexandre de fou, il veut à quelque prix que ce soit, que *vaste* soit tousjours une injure, & il aime mieux la luy appliquer que de revenir de son erreur.

Mais on voit bien qu'il ne croit rien moins que ce qu'il nous veut persuader par la maniere dont il s'explique en faveur de ce Prince, dans la comparaison qu'il fait de luy & de Cesar.

„ Ce qu'il me semble, dit-il page „ 122. plus incomprehensible d'Alexan- „ dre, c'est qu'en douze ou treize ans il „ ait plus conquis de pays que les plus „ grands Etats n'ont sçû faire dans toute „ l'étenduë de leur durée.

Et pour nous marquer à quel degré d'élevation il le met, aprés avoir „ dit qu'il estoit adoré des peuples qu'il „ avoit vaincu, tous les Capitaines des Ma-

Macedoniens, ajoûte-t'il, ont eſté de « grands Rois aprés ſa mort, qui n'é- « toient que des hommes mediocres « comparez à luy pendant ſa vie. «

Ainſi bien loin que ce Prince ſoit blâmable pour s'eſtre jetté au travers des plus grands perils, Mr. de S. E. ne peut s'empécher d'avoüer, page 125. Qu'il n'étoit proprement dans ſon na- « turel qu'aux choſes extraordinaires. « S'il faloit courir, dit-il, il vouloit que ce « fût contre des Rois; s'il aimoit la chaſ- « ſe, c'eſtoit celle des lyons. Jamais ſi « reſolu que dans l'abattement des trou- « pes, & jamais ſi plein de confiance que « dans leur deſeſpoir. «

Finiſſons par les meſmes paroles par leſquelles Mr. de S. E. finit ſon Chapitre. *Alexandre étoit* naturelle- « ment au deſſus des hommes, il eſtoit « né le Maître de l'Univers, & dans ſes « expeditions, il alloit moins combat- « tre des ennemis, que ſe faire reconnoî- « tre de ſes peuples. «

Je m'arrête un moment ſur le vaſte de Charles-Quint.

Le vaſte de Charles-quint.

Monſieur de S. E. le loüe de plu- ſieurs grandes actions, & il attribuë à ſon eſprit *vaſte* ſes entrepriſes en Affrique : Ces voyages, dit-il, de «

„Nations en Nations, où il entroit „moins d'interêt que de fantaisie. C'est „cet esprit *vaste* qui l'a fait nommer „Chevalier errant par les Espagnols. „Aprés cela admirez, Messieurs, s'écrie-„t'il glorieusement, admirez la vertu de „cet esprit vaste, il tourne le Heros en „Chevalier errant.

Charles-Quint s'est vû d'une puissance à tout entreprendre sans estre blâmable ; mais peut-estre a-t'il manqué de la prudence necessaire dans l'execution. Combien de fois voyons-nous la vertu suivie d'un vice, com-„me par exemple, la devotion, qui „est suivie d'un zele indiscret. On est tres-loüable de vouloir procurer la gloire de Dieu, cette volonté est bonne en elle-mesme. Mais dans l'execution l'on ne garde aucune mesure, l'on fait plus de mal que de bien, & la devotion, comme je viens de dire, est suivie d'un zele indiscret. L'aplication est aisée.

Si le *vaste* du Cardinal de Richelieu est blâmable.

Monsieur de S. E. finit sa Dissertation par l'exemple du Cardinal de Richelieu. Je ne puis m'empescher de rapporter le billet par lequel cette Eminence répondit à la grande lettre du Cardinal de Marquemont : Le Car-

Cardinal de Richelieu entrant dans le miniſtere trouve la France gouvernée par les maximes d'Italie & d'Eſpagne : il forme le deſſein de changer la face de l'Etat, & la change effectivement ; *Le Roy*, écrit-il au Cardinal de Marquemont, *a changé de Conſeil & le Conſeil de maximes.*

Si jamais le *vaſte* de l'eſprit peut paſſer pour folie, c'eſt dans ces ſortes d'entrepriſes ; faire revenir des hommes experimentez de leurs anciennes idées, peut-eſtre meſme de leur interêt ſecret, & détruire toutes les vieilles maximes authoriſées par un long gouvernement, & un nouveau venu fait cette entrepriſe ; voila un *vaſte* bien orgueilleux, mais ce nouveau venu l'acheve, on ne peut qu'admirer de pareils changemens.

DISSERTATION SUR LES OEUVRES MESLE'ES DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.

TROISIE'ME PARTIE.

COMME les Ouvrages de Mr. de S. E. ne contiennent pas seulement des paroles, mais plusieurs diverses choses belles, grandes & solides. Je me suis aussi arrêté sur quelques unes. Au reste je ne garde aucun ordre, tous les sujets sont égaux, & je prens au hazard le premier qui se presente. Par exemple, dans son premier Volume, au Chapitre intitulé, *l'Idée de la Femme qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais.* Aprés avoir dé-

dépeint cette femme avec les bonnes qualitez qu'elle doit avoir, il veut qu'elle ſoit devote; mais à mon ſens d'une devotion qui n'eſt pas tout-à-fait celle de l'Evangile.

L'idée que Mr. de S.E. ſe fait de la devotion.

Elle eſt devote ſans ſuperſtition" dit-il en la page 217. ſans melancolie," éloignée de cette imbecilité qui ſe" forge ſur tout des miracles, & ſe per-" ſuade à tout moment des ſottiſes ſur" naturelles, ennemie de ces humeurs re-" tirées, qui mêlent inſenſiblement dans" l'eſprit la haine du monde, & l'aver-" ſion des plaiſirs. "

Elle ne croit pas, continüe-t'il," qu'il faille ſe retirer de la ſocieté" humaine pour chercher Dieu dans" l'horreur de la ſolitude: Elle ne croit" pas que ſe détacher de la vie civile," que rompre les commerces les plus" raiſonnables & les plus chers ſoit s'unir" à Dieu, mais s'attacher à ſoy-meſme" & ſuivre follement ſa propre imagi-" nation. Elle penſe trouver Dieu par-" my les hommes où ſa beauté agit" plus, & où ſa providence paroît plus" dignement occupée, & là elle cher-" che avec luy à eclairer ſa raiſon, à" perfectionner ſes mœurs, à bien re-" gler ſa conduite, & dans le ſoin du"

„salut, & dans les devoirs de la vie.
„ Voila, ajoûte-t'il, le portrait de
„la femme qui ne se trouve point,
„&c.

Rien de plus agreable & de plus commode qu'une pareille pieté. Dieu disoit autrefois que pour parler au cœur d'Abraham, *il le conduiroit dans la solitude.* Dans le Cantique des Cantiques au commencement du Chapitre second l'Epoux dit qu'il est *la fleur des champs, & le lys des valées*; pour nous instruire, disent les Peres, du lieu où l'ame peut trouver son Epoux, qui est loin de la societé du monde.

Cette devote croiroit *être folle si elle rompoit ses commerces les plus chers.* Et le Seigneur dans l'Evangile dit au
Luc. Cha. 14. „contraire, Si quelqu'un vient à moy, &
„ne hait point son pere & sa mere, & sa femme, & ses enfans, & ses freres, & ses sœurs, & même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Je sçais bien que ces paroles n'ordonnent pas une retraite dans un Monastere: Mais suivant l'esprit de l'Eglise, elles marquent une retraite de cœur, c'est-à-dire être dans le monde comme n'y étant point, être séparée du monde,

renon-

renoncer à ſes maximes : *Le monde rira*, dit Dieu, *& vous pleurerez, il faut que le monde ſoit vôtre croix, & que vous ſoyez la croix au monde.* Peut-on trouver une plus grande oppoſition à la morale de Mr. de S. E. Il défend à ſa devote *d'avoir de l'averſion pour les plaiſirs*, & Dieu au contraire appelle *heureux ceux qui pleurent*, & il les croit ſi heureux, qu'il ne donne que les peines à ſes Apôtres & à ſa Mere même, qui au ſentiment de quelques Peres, a plus ſouffert d'eſprit & de cœur que tous les Martyrs enſemble.

De plus il envoye ſa Devote parmy les hommes pour éclairer ſa raiſon avec Dieu, pour perfectionner ſes mœurs, & pour régler ſa conduite.

Quel étrange moyen de ſe ſantifier que celuy de vivre dans une ſocieté corrompuë, & pleine de fauſſes maximes.

Continuation de l'idée que Mr. de S. E. fait de la devotion.

Dans une Lettre page 207. aprés avoir fait rouler ſon diſcours ſur l'agreable commerce avec les femmes : Quelquefois, ajoûte-t'il, je rapelle ce que j'ay été pour ranimer ce que je ſuis, & du ſouvenir des vieux ſentimens, il ſe forme quelque diſpoſition

à la

„à la tendresse, ou du moins un élon-
„gnement de l'indolence, tyrannie heu-
„reuse que celle des passions, qui font
„les plaisirs de nôtre vie. Fâcheux em-
„pire que celuy de la raison, s'il nous
„ôte les sentimens agreables, & nous
„tient en des, &c.

Apparemment que Mr. de S. E. n'étoit pas jeune quand il parloit ainsi ; cependant tout vieux qu'il étoit, au lieu de faire ce qu'il dit dans son second Volume au Chapitre de la Re-
„traite, qui est de se retirer pour préve-
„nir le ridicule où l'on tombe avec
„l'âge, & de ne point être à charge au
„monde, quand on ne peut luy donner
„que du dégoût ; il tâche au contraire,
„& autant qu'il peut, à ranimer ses
„cendres en rapellant les sentimens de
„sa jeunesse, c'est pour cela qu'il re-
„grette ses passions, qui faisoient tout
„les plaisirs de sa vie, & qu'il n'aime
„pas la raison, qui luy ôte ses agreables
„sentimens. On conçoit facilement qu'un homme disposé de la sorte ne peut suivre une devotion bien austere. On va encore le mieux connoître par les paroles suivantes.

Idée de la retraite chrêtienne.

„ Quant à moy, ajoûte-t'il, je me
„resoudrois à vivre dans le Couvent,

ou

ou dans le deſert, plûtôt que de donner une eſpece de compaſſion à mes amis. « ne queſe fait Mr. de S. E.

Aprés cela il ſouhaiteroit qu'il y eût des ſoietez établies où les honnêtes gens ſe peuſſent retirer commodement aprés avoir ſervy le public.

Quand ils y ſeroient entrez, dit-il, « par le ſoin de leur ſalut, par un dégoût « du monde, ou par un deſir de repos « qui ſuccederoit aux diverſes agita- « tions de la fortune, ils pourroient « goûter la joye d'une retraite pieuſe, « & le plaiſir innocent d'une honnête & « agreable converſation.

Je m'y paſſerois volontiers, ajoûte- « t'il, des choſes délicieuſes à un âge « où le goût des plaiſirs eſt quaſi « perdu. «

Un Chrêtien ordinaire ſe paſſeroit dans la retraite des choſes délicieuſes par un principe de vertu, & par une mortification convenable à l'état où le ſoin de ſon ſalut l'auroit conduit ; mais Mr. de S. E. ne voudroit s'en paſſer que par raport à ſon âge avancé, *où le goût des plaiſirs eſt quaſi perdu* ; il ne quitteroit pas les plaiſirs s'il pouvoit toujours y être ſenſible ; il les ménage au contraire

&

& les retient de cœur tant qu'il peut ; mais ils luy échapent, il en a perdu le goût, & il prend la resolution de les abandonner.

Monsieur de S. E. dira-t'on, considere la retraite par raport *au soin de son salut.* Il est vray qu'il a mis ce mot là, qui à proprement parler n'est qu'une legere idée qui luy passe par l'esprit, sans qu'il y fasse la moindre attention, comme on le va voir par les paroles suivantes.

„ J'avoüe, dit-il page 83 du second „ Volume, qu'il y a des temps où il „ n'est rien de si sage que de se retirer ; „ mais tout persuadé que j'en suis, je „ me remets à la nature de ma retraite „ beaucoup plus qu'à ma raison. Cela est clair & n'a pas besoin d'explication. La raison, & encore moins la grace, ne regleront point la retraite de Mr. de S. E. mais la nature.

Et afin que nous n'en doutions pas, „ C'est par ses mouvemens, continuë-„ t'il, qu'au milieu du monde, je me „ retire du monde même ; J'en suis en-„ core pour ce qui m'y plaît, j'en suis „ dehors pour ce qui m'incommode. Je „ me fais d'innocentes douceurs qui con-

conviennent au repos de la vieilleſſe, & ſont juſtement ſenſibles à proportion de ce que je puis agreablement ſentir. Et puis il ajoûte ces Vers;

Lorſque nous aprochons du fatal monument,
La nature ſe plaît à vivre innocemment,
Et la même autrefois qui déreglois la vie,
D'un doux & ſaint repos nous inſpire l'envie.
Il n'eſt plus de beaux jours,
Quand il n'eſt plus d'amours.

Monſieur de S. E, eſt du monde *poure ce qui luy plaît, & non pas pour ce qui l'incommode, & ſe retient toutes les innocentes douceurs* qu'il ſe propoſe bien de goûter à proportion qu'il pourra les ſentir agreablement.

Il n'eſt plus de beaux jours.
Quand il n'eſt plus d'amours.

Rien de plus vray & de plus conforme à la nature. Oppoſition de Mr. de S.

Mais comment pourroit-il trouver de

Sur la retraite Religieuse.

de la douceur & du repos dans la retraite, luy qui dit au contraire, „ Que l'on y soufre continuellement, „ que l'esprit y est accablé de langueurs, „ & que même une Religieuse pensant „ à l'autre vie, ne convient pas trop „ de ce qu'on luy promet que sa foy „ n'en est pas trop assurée, & qu'en un „ mot elle regrette le monde qu'elle „ croit avoir quitté avec trop de préci- „ pitation.

„ Le dégoût du libertinage, dit-il en „ la page 533. de son premier Volume, „ nous fait quelquefois naître l'envie de „ devenir dévot ; mais sommes-nous „ établis dans un état plus religieux & „ plus saint, nous passons la vie à vou- „ loir comprendre ce qui ne peut être „ compris, & il vient des temps arides, „ des temps de sechereſſe & de lan- „ gueur, où l'on fait de fâcheuses reflе- „ xions sur le tourment qu'on se donne „ pour un bien opposé au sens, peu „ connu à la raison, conçû foiblement „ par une foy incertaine & mal assu- „ rée. Et pour prouver cela il cite l'e- xemple des desordres qui arrivent quelquefois dans les Monasteres.

„ C'est de ces détours, dit-il, que „ viennent les plus grands desordres „ des

des Monasteres, quand la felicité qu'on promet aux Religieuses leur paroît douteuse, le mal certain qu'il faut soufrir leur devient insuportable.

Il est vray que ces desordres arrivent presque à toutes les personnes qui ne se retirent que par des motifs humains, qui, comme je l'ay déja dit, n'ont jamais pû, & ne pourront jamais soûtenir personne dans une solitude chrêtienne.

Quant aux ariditez, & aux secheresses des gens veritablement appellez, qui ne se retirent qu'en vûë de Dieu, ce ne sont que des épreuves que Dieu fait de leur fidelité, & qu'il change ensuite en des consolations extrêmes.

Continuons à suivre Mr. de S. E. en son premier Volume page 416. au Chapitre intitulé, *Fragment de l'amitié sans amitié.* Voicy comme il commence.

L'amour des femmes avoit amoly le courage des hommes, la vertu des gens de bien en étoit alterée, la grandeur d'une ame magnanime en eût pû être afoiblie; mais la veritable sagesse couroit peu de danger avec

La vertu de Mr. de S. E. contre les attraits des femmes.

les

„les femmes. Le Sage, ajoûte-t'il, „ſuperieur à leur foibleſſe, à leur „inégalité, à leurs caprices, ſçait les „gouverner comme il luy plaît, ou il „s'en défait comme bon luy ſemble, „tandis qu'il voit les autres dans la „ſervitude, agitez de quelque paſſion „malheureuſe, il goûte une douceur „qui charme les ſens, & luy ôte le „ſentiment des maux qu'on ne peut „rendre inſenſibles par la raiſon ſeu„le.

Si Mr de S, E. ne parle ainſi du ſage que pour ſe divertir, je l'en loüe; mais s'il eſt perſuadé de la ſuperiorité qu'il luy donne, je ne puis concevoir ſa ſimplicité, & j'oſe même dire que ſa perſuaſion le deshonore.

En effet y a-t'il un homme dans le monde, je ne dis pas ſage de la ſageſſe philoſophique; mais quelque ſainteté qu'il ait qui ſe ſente capable de reſiſter à la tendreſſe d'une belle femme.

Que Mr. de S. E. eſt heureux d'être parmy les femmes avec tant d'indifference, & avec un empire ſi parfait ſur les mouvemens de ſon cœur; cependant l'Eſprit de Dieu nous exhor-

te

te en une infinité d'endroits de l'Ecriture de les fuir : Au Chapitre septiéme des Proverbes, il nous repreſente combien leurs attraits ſont dangereux : *A peine nous ont-elles parlé que nous tombons dans leurs pieges & nous les ſuivons comme des victimes paiſibles que l'on conduit à la mort.*

Saint Jerôme au fond de ſa caverne, ſans autre compagnie que celle des bêtes feroces, glacé de vieilleſſe, deſſeiché par les jeûnes, & maceré de penitence, ſent ſon cœur embraſé des flammes de la concupiſcence, & l'image des delices de Rome, & des aſſemblées des filles qu'il y avoit veües autrefois dans ſa jeuneſſe, alloient encore le tourmenter dans ſa ſolitude. Que ce Pere eſt foible de trembler, ainſi & que le ſage de Mr. de S. E. eſt aſſuré de ſa vertu, de vivre parmy elles ſans dangér & ſans crainte, *de les conduire comme il luy plaît, & d'être ſuperieur à leurs caprices.*

Aprés que Mr. de S. E. a parlé de la Morale dans la perſonne de ſon Sage, il parle de la Theologie dans un autre Chapitre intitulé, *Jugement ſur les*

Idée que Mr. de S. E. ſe fait de la Theologie.

les sciences où peut s'appliquer un honnête homme. Il dit que la Theologie devient trop commune, & que les femmes mêmes osent traiter des questions qui devroient être secretes, „& là-dessus, On brûle un homme „dit-il page 184. assez malheureux „pour ne croire pas en Dieu, & cependant on demande dans les écoles s'il y „en a: Par là, ajoûte-t'il, vous ébranlez les esprits foibles, vous jettez le „soubçon dans les défiants; par là vous „armez les furieux, & leur permettez „de chercher des raisons pernicieuses, „dont ils combattent leurs propres sentimens, & les veritables impressions „de la nature.

Quand les Theologiens demandent s'il y a un Dieu, ce n'est pas pour douter de son existence, mais pour en donner des preuves certaines, & pour confondre les athées, comme la Medecine donne la connaissance des poisons pour guérir ceux qui en sont infectez, & de la même façon que saint Thomas dans *la Seconde Seconde* explique tous les vices pour les faire connoître clairement, & pour les combattre.

De plus, ne voit-on pas encore en Theo-

Theologie, dans le traité des Actes humains, l'explication de tous les desordres tant en action qu'en pensée, que la concupiscence nous peut suggerer.

Il ne faut pas croire que ces explications scandalisent la pudeur, elles sont necessaires à ceux que Dieu destine à la direction, & qui doivent s'appliquer à connoître les pechez dans toutes leurs circonstances, pour découvrir aux pecheurs l'état où ils sont, & afin de porter à la penitence ceux qui veulent veritablement se convertir.

Que si vous voulez toujours que ces traitez scandalisent la pudeur:

Trouvez une science qui y soit plus opposée que l'Anatomie, où toutes les parties du corps sont contemplées dans l'état de pure nature; cependant y a-t'il quelque loy contre ceux qui s'en mêlent.

Monsieur Hobbes, dit Mr. de S.E. « le plus grand genie d'Angelerre, ne « sçauroit soufrir qu'Aristote ait tant « de crédit dans la Theologie, & se « prend à ses subtilitez de la division de l'Eglise.

Luther & Calvin ont fait la même plainte. Ces heresiarques & leurs

sectateurs accoûtumez à des raisonnemens vagues pour défendre leurs erreurs, & se voyant reduits à disputer d'une maniere serrée, ont déclamé contre les subtilitez de l'Ecole.

„ Ces subtilitez, dit Mr. de S. E. jettent du coupçon dans les défiants, arment les furieux, scandalisent les foibles, &c.

Si *ces défiants, ces foibles, & ces furieux* étoient bien Chrêtiens, & bien humbles, au lieu de se scandaliser, & de s'armer, ils profiteroient du sage exemple de Mr. de S. E. quand il voulut s'attacher à la Physique: „ J'eus un desir curieux, dit-il page 185. „ de comprendre la nature des choses, „ & la présomption me persuada bien„ tôt que je l'avois connuë, &c. Comme dans la suite les entretiens qu'il eut auec Mr. Gassendi le firent revenir de sa vanité: Je rompis, dit-il en „ la page suivante, tout commerce avec „ elle (la Physique) & commençay „ d'admirer comme il étoit possible à „ un homme sage de passer sa vie dans „ des recherches inutiles. La présomption qui persuada à Mr. de S. E. qu'il conoissoit la nature des choses, nous per-

perſuade pareillement que nous ſommes Théologiens. Avoüons plûtôt que nous ne le ſommes point aſſez pour voir à quelle fin là Theologie agite certaines queſtions, & contentons-nous de croire les Myſteres que l'Egliſe nous propoſe.

Je ne ſeray pas étonné que Mr. de S. E. ne ſoit pas là-deſſus de mon ſentiment : mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'il écrive à une Dame *qu'on ne peut ny qu'on ne doit pas aimer long-temps.* Je ſçay qu'il n'y a point *d'eternelles amours*, mais un Amant qui auroit envie de ſe faire aimer d'une nouvelle Maîtreſſe, s'y prendroit mal, ce me ſemble, s'il commençoit par luy faire entendre qu'il ne l'aimera pas toujours ; au contraire tous les Amans jurent qu'ils ne ceſſeront jamais d'aimer, & que même ils ne peuvent comprendre comment ils ont été ſi malheureux que de ne pas avoir aimé toute leur vie. Je laiſſe à Mr. de S. E. homme d'experience, à expliquer le tendre galimatias de paſſions & de ſentimens qui ſe paſſent dans le cœur en ces occaſions.

Diſcours peu galant de Mr. de S. E. à une Dame.

Je reviens, & je dis qu'un Amant

feroit mal sa cour à une femme sensée, s'il luy disoit, comme il fait, „ qu'il n'y a rien de si honteux qu'une „ vieille passion. Apparemment que cette Dame aimoit quelqu'un depuis long-temps, & qu'il le vouloit chasser de son cœur, & prendre la place.

„ Pour y parvenir, Détrompez-vous, „ luy écrit-il page 425. du faux merite „ d'être fidelle, & croyez que la con- „ stance est la chose du monde qui fait „ le plus de tort à la reputation d'une „ beauté. Qui sçait si vous n'avez vou- „ lu aimer qu'une seule personne, ou „ si vous n'avez pû avoir qu'un seul „ Amant. Vous pensez pratiquer une „ vertu, & vous vous faites soubçonner „ de plusieurs défauts.

Une belle femme aura toujours autant d'Amans qu'elle voudra, les hommes sont si obligeans là-dessus, qu'elle n'a qu'à parler pour être obéie. Voici comme il continüe.

„ Mais que d'ennuis accompagnent „ toujours cette vertu (c'est la constan- „ ce) Quelle diference des dégoûts de „ vôtre attachement à la délicatesse „ d'une passion naissante. Dans une „ passion nouvelle vous trouveriez tou-

„ tes

tes les heures délicieuſes, les jours " ſe paſſent à ſentir de moment en " moment qu'on aime mieux. Dans " une vieille habitude le temps ſe conſu- me ennuieuſement à aimer moins, ou " à n'aimer plus.

Quelle penſée peut naturellement avoir cette Dame, ſi ce n'eſt que Mr. de S. E. ſent ce qu'il dit, que ſi elle l'aime, ſon amour deviendra avec le temps *une vieille habitude pleine de dégouts & d'ennuis : qu'il ne vivra plus avec elle que par bien-ſeance, qu'il cherchera ailleurs la délicateſſe d'une paſſion naiſſante, qui luy fera trouver avec une autre toutes les heures délicieuſes, & luy fera paſſer les jours à ſentir de moment en moment qu'il aimera mieux une nouvelle Maîtreſſe.*

Et comme elle ne croira pas qu'il ſoit plus fidelle & plus conſtant que les autres hommes, elle ſe ſervira contre luy de ſes propres paroles pour le remercier de ſes ſentimens amoureux. Il ne me reſte, ajoûte-t'il " que quatre mots à vous dire, & je " vous prie d'y faire reflexion. Si vous " trouvez agreable ce qui doit déplai- " re, c'eſt méchant goût. Si vous n'a-

„vez pas la resolution de quitter ce qui „vous déplaît, c'est foiblesse.

Si ces quatre mots sont veritables, il ne faut jamais aimer, puisque les nouvelles passions deviennent à la fin de vieilles habitudes, qui déplaisent & qui font passer des momens ennuieux.

Sentiment de Mr. de S. E. sur l'amour heroique.

Puisque je suis tombé sur cette matiere, je hazarde quelques reflexions sur un endroit de *sa Dissertation sur le grand Alexandre*.

Monsieur de S. E. parlant de la maniere d'aimer, veut que les Heroïnes ayent un amour tout heroïque: „Ce qui seroit doux & tendre dans la „Maîtresse d'un homme ordinaire, dit-„il, en la page 201. est souvent foible „& honteux dans l'Amante d'un He-„ros. Elle peut s'entretenir quand elle „est seule des combats interieurs qu'el-„le sent en elle-même, & peut soû-„piret en secret de son tourment, „confier à une chere & sure Confi-„dente ses craintes & ses douleurs; „mais soûtenûe de sa gloire, & for-„tifiée par sa raison, elle doit toujours „demeurer maîtresse de ses sentimens „passionez, & animer son Amant aux „grandes choses par sa resolution, „au lieu de l'en détourner par sa foi-„blesse.

Quel-

Quelques lignes plus bas, Emilie « continüe-t'il, anime Cinna à l'exe- « cution de leur dessein, &c. (c'étoit « la conspiration contre Auguste.) «

Je sçay qu'il n'y a rien de si beau à imaginer qu'un amour heroïque, mais il n'est bon que pour le Roman, & tres-inutile pour le cœur humain.

En effet, l'amour n'étant que l'union parfaite de deux cœurs, quelle apparence qu'Emilie expose Cinna au plus grand peril qu'elle luy peut presenter; & de peur que cet Amant ne s'engage trop tard, & trop peu avant dans cette entrepriſe, elle prend un soin particulier d'allumer dans son cœur toute la haine imaginable contre Auguste.

Emilie fait un usage bien étrange de l'amour. Naturellement nous conservons la vie aux personnes qui nous sont cheres, & Emilie n'aime Cinna que pour le perdre.

Ces sentimens ne peuvent venir de l'amour, aussi n'en venoient-ils point, comme Cinna le marque fort bien à Auguste.

Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme,
Par là je l'attaquay, par là je pris son ame.

C'est une furieuse qui veut tout tenter pour se vanger, Cinna luy paroît pour cela plus propre qu'un autre, & elle sacrifiroit cent Amans pour faire massacrer son ennemy.

„ Cependant, ajoûte Mr. de S. E. „ en la page 203. aprés la bataille de „ Pharsale, quand Cesar fut en Egypte, „ & qu'il eût découvert la conspira„ tion de Ptolomée contre luy, quand „ il voit ses affaires en mauvais estat, „ & sa vie en danger, ce n'est plus „ un Amant qui entretient Cleopatre „ de sa passion, c'est le General des „ Romains qui parle à la Reine du pe„ril qui les regarde, & la quitte avec „ empressement pour courir à leur sure„ té commune.

Cela est tout diferent, Cesar aime Cleopatre, il doit donc par le mouvement de son amour s'exposer à toutes sortes de dangers pour luy conserver la vie, & Cleopatre a droit d'exiger cela de luy.

Mais Emilie sans necessité, & seulement pour sa propre vengeance se sert de l'amour de Cinna pour le précipiter : Cinna pouvoit sans luy faire tort se défier de son amour heroïque ; en un mot amour de theatre,

amour

amour de Roman, & point du tout comme la nature le donne, tel par exemple que celuy de Didon.

Dans l'Eneïde Didon s'attendrit pour Enée en luy entendant raconter ses malheurs, & son cœur attaché alors à ses pallais, se trouve plein d'une tendresse qui la porte à des soins bien diferens. Tant que son amour n'est point troublé, femme au monde ne goûte un plus grand repos ; mais voit-elle du changement dans ce Prince, & prévoit-elle une séparation, elle pleure, elle tâche de l'attendrir, elle luy fait des reproches, elle s'emporte & se sert de tout pour le retenir ; enfin se voyant abandonnée, elle meurt.

Si Enée l'eût veritablement aimée, il auroit esté touché, mais le pieux Enée étoit un fripon, la possession de cette Reine avoit usé son amour, & l'avoit conduit à l'indiference.

Dans le procedé de l'un & de l'autre il n'y a rien que de naturel, Didon passionnée & abandonnée doit tomber dans tous les emportemens qu'on luy voit : Enée indiferent peut chercher une séparation qu'il colore du prétexte spetieux de la destinée qui le doit

doit conduire dans un nouvel Empire promis à son fils Jule ; mais dans l'amour d'Emilie on ne trouve rien que de cruel.

Monsieur Racine qui a dépeint les hommes tels qu'ils sont, donne à Hermione desolée les sentimens qu'elle doit avoir, aprés avoir representé à Pyrrhus tout ce qui le pouvoit toucher ; elle luy dit tout ce qu'elle imagine de plus dur pour faire paroistre, si elle pouvoit, qu'elle mépriſe son changement : enfin elle promet tout à Oreſte s'il la vange. Ces divers mouvemens sont dans le cœur d'une femme trahie : mais comme il est naturel aussi qu'aprés l'excés de sa fureur elle ait des retours de tendresse, au moment qu'Oreſte luy vient apprendre la mort de Pyrrhus ; il la trouve desesperée, s'emportant contre luy de ce qu'il luy avoit obéï sans auparavant se faire faire cent fois le même commandement.

Chacun s'intereſſe à ces representations, j'ay pitié d'Hermione & de Berenice, parce que je sens fort bien que si j'étois en leur place, je serois dans les meſmes peines ; mais pour ces Heroïnes qui ne reſervent leurs

leurs Amans que pour les ſacrifier à leur vengeance, quelques malheureuſes qu'elles ſoient, elles ne donnent de la compaſſion à perſonne. Je conviens qu'elles aiment en Heroïnes, je n'ay rien à dire là-deſſus, chacun aime à ſa mode; mais je ne voudrois pas ſouhaiter à mon plus mortel ennemy un plus grand mal que d'eſtre paſſionné pour une Heroïne.

Il y a des choſes qui ſont les mêmes dans toutes les perſonnes, l'amour ſe forme dans le cœur d'une Bergere de la meſme façon que dans celuy d'une Reyne, à la verité, comme dit Mr. de S. E. page 136. Chaque vice & chaque vertu eſt marquée par l'impreſſion particuliere qu'elle prend dans les eſprits où elle ſe trouve. Une Reyne ſera plus délicate dans ſes ſentimens qu'une Bergere: mais pour l'eſſentiel de l'amour, Mr. de S. E. a beau dire que ce qui ſeroit doux & tendre dans la Maîtreſſe d'un homme ordinaire, eſt ſouvent foible & honteux dans l'Amante d'un Heros. L'experience eſt oppoſée à ſon ſentiment.

Et je trouve meſme dans ſes paroles de

de quoy me confirmer dans cette penſée ; c'eſt en la page 537. où il dit, „Que ſi nous faiſons l'amour comme „Anacreon & Sapho, il n'y auroit rien „de plus ridicule, comme Terence „rien de plus bourgeois, comme Lu„cien rien de plus groſſier : Tous les „temps, continue-t'il, ont un caractere qui leur eſt propre : *à cecy.* C'eſt „toujours l'homme, mais la nature ſe „varie dans l'homme, & l'art qui n'eſt „autre choſe qu'une imitation de la nature, ſe doit varier comme elle. Cela ſignifie que non ſeulement chaque ſiecle aime à ſa mode ; mais auſſi chaque Nation, & même chaque perſonne en particulier. Les Italiens & les Eſpagnols qui ne peuvent parler facilement à leurs Maîtreſſes, leur font l'amour par des Serenades : En France au contraire où tous ces obſtacles ſont abolis, la plûpart des Amans font l'amour en robe de chambre & en bonnet de nuit ; enfin l'art ou la maniere de faire l'amour *ſe varie*, & jamais l'eſſentiel de l'amour, & je crois que dans tous les ſiecles les hommes ont eu & auront toujours là-deſſus les mêmes ſentimens.

Mais

Mais voicy un nouveau point de contestation : Nos sotises, dit-il, « immediatement aprés, ne sont pas « les sotises dont Horace s'est moc- « qué, nos vices ne sont pas les vices « que Juvenal à repris, nous devons « employer un autre ridicule, & nous « servir d'une autre censure.

Mr. de S. E. prétend que les sotises d'aujourd'huy sont differentes de celles des anciens.

Si Mr. de S. E. veut dire qu'aujourd'huy la maniere de faire des sotises est diferente de celle dont les Romains les faisoient au temps d'Horace, j'en tombe d'accord ; il est encore vray que le ridicule que l'on donne aujourd'huy aux sotises du temps doit être diferent de celuy qu'on donnoit à celles des Romains ; mais pour le fond des sotises il est toujours le même.

Je crois qu'Horace se moque encore de nous aujourd'huy, & que Juvenal blâme encor nos défauts. Ce dernier ne peut soufrir que Crispin de la lie du peuple de Canope marche insolemment couvert d'un manteau d'écarlate, il est outré contre les vieilles femmes qui ruinoient leurs familles pour enrichir leurs Amans.

Il me semble que ces vices sont assez les nôtres, & les femmes d'aujour-

jourd'huy ne sont pas moins liberales que les Romaines. Cela est trop certain pour m'y arrêter davantage.

Le Heros de Mr. de S. E.

Passons au Heros dont Mr. de S. E. nous fait la peinture en parlant d'Enée au Chapitre de ses reflexions sur nos „traducteurs. Quoyque les Conque„rans, dit-il page 154. ayant ordinai„rement plus de soin de faire executer „leurs ordres sur la terre, que d'ob„ferver religieusement ceux du Ciel, „comme l'Italie étoit promise à ce „Troyen par les Dieux, c'est avec „raison que Virgile luy a donné un „grand assujettissement à leur volonté; „mais quand il le dépeint si devot il „devoit luy attribuer une devotion „pleine de confiance qui s'accommo„de avec le temperament des Heros, „non pas un sentiment de religion „scrupuleux, qui ne subsiste jamais a„vec la veritable valeur.

Et pour mieux s'expliquer sur les „Heros; On fait honneur aux Philo„sophes, poursuit-il, des vices de com„plexion, quand ils sçavent la corri„ger par la sagesse, & Socrate avoüe „facilement de méchantes inclina„tions que la Philosophie luy a fait vain-

vaincre. Mais, ajoûte-t'il, la nature « doit estre toute belle dans les Heros, « & si par une necessité de la condi- « tion humaine il faut qu'elle peche « en quelque chose, leur raison est em- « ployée à moderer des transports, non « pas à surmonter des foiblesses; sou- « vent mesmes leurs impulsions ont « quelque chose de divin, qui est au des- « sus de la raison; ce qu'on appelle dé- « reglement dans les autres, n'est en eux « qu'une pleine liberté, où leur ame « se déploye dans toute son étenduë, « on fait de leur impetuosité cette ver- « tu Heroïque, qui emporte nostre ad- « miration sans reconnoître nostre juge- « ment. «

Il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais un pareil Heros. Les déreglemens estant tousjours mauvais par eux-mesmes, ils le sont en quelques personnes qu'ils se rencontrent.

Mais pour montrer par Mr. de S. E. mesme qu'il n'y a point de Heros comme le sien, en la page 209. de son second Volume parlant des défauts des grands hommes: Nous verrons, « dit-il, un sçavant ne pouvoir se dé- « fendre de son caprice, un Heros foi- « ble, plein de défauts, aussi homme «

„ que ceux au dessus desquels il est „ élevé.

Il dit vray, tout autre Heros est imaginaire, & n'a rien de réel.

Venons aux exemples, personne ne doute du heroïsme d'Alexandre, cependant combien de défauts en luy. Ses débauches, ses emportemens, la mort de Clitus, celle de Philotas. Il brûle, comme j'ay déja dit, le Palais du Roy de Perse pour plaire à une femme. Il immole des Nations entieres à Ephestion. La nature est-elle toute belle dans ce Conquerant? sont-ce là *des impulsions divines*? S'il eût esté capable de se retenir dans ces occasions, *sa raison n'auroit-elle esté employée qu'à moderer des transports*; & Mr. de S. E. peut-il appeller ces desordres, *des déreglemens dans les autres*, & dans Alexandre *une pleine liberté où son ame se déploye dans toute son étenduë.*

Mais Cesar à quelles abominations ne s'est-il pas abandonné, luy qui estoit *la femme de tous les maris, & le mary de toutes les femmes.* Aprés cela que les Heros soient intrepides, ils doivent l'estre; mais que leurs saillies & leur intrepidité nous

les

les puiſſent faire regarder comme des hommes en qui *la nature eſt toute belle*; on ne peut donner dans cette erreur ſans eſtre terriblement ébloüy de leur heroïſme.

Un autre trait du Heros de Mr. de S. E. *Il doit avoir une devotion qui s'accommode avec le temperament des Heros.* C'eſt-à-dire que le temperament des Heros ne doit nullement s'accommoder avec la devotion.

Cependant en la page 114. *Alexandre*, dit-il, *fut devot juſqu'à la ſuperſtition*; & il attribuë cela à ſon naturel. Il n'eſt donc pas vray, comme il dit peu auparavant, *qu'un ſentiment ſcrupuleux de Religion ne puiſſe jamais ſubſiſter avec la veritable valeur.*

Monſieur de S. E. paroît ſi plein du heroïſme des Conquerans, qu'il ne parle qu'avec dédain de celuy des Philoſophes; On leur fait honneur, dit-il, des vices de complexion, quand ils ſçavent la corriger par la ſageſſe; mais il n'en eſt pas de même dans les Heros, où la nature doit eſtre toute belle, &c.

Comme ſi on ne pouvoit eſtre Heros d'un heroïſme perſonnel, qui

éloigné de la veüe du monde n'ait pour témoins de ses actions que le Ciel & sa propre vertu ; cependant je me défie beaucoup de ces Heros celebres par des exploits éclattans, connus de toute la terre : Mais sans parler icy des Philosophes, quand Auguste pardonne à Cinna la conspiration contre luy, quand il répond à des Ambassadeurs envoyez à Rome pour luy annoncer, comme un heureux préſage des Dieux pour sa gloire, qu'il estoit né un laurier sur l'Autel qu'ils luy avoyent consacrez. Quand, dis-je, au lieu de s'ébloüir de cette nouvelle, il répond froidement à ces Ambassadeurs, *qu'il voyoit bien qu'ils ne luy faisoient gueres de sacrifices.*

Lorsque Pompée a dans ses mains la liste des traîtres qui trament secretement sa mort à Rome, & qu'il la déchire sans la lire, comme si sa vertu ne pouvoit avoir des ennemis. Quand Alexandre prend d'une main, & boit ce que luy presente son Medecin, en luy donnant de l'autre la lettre où on luy marquoit qu'il le devoit empoisonner.

Toutes ces actions de ces Princes, com-

comme Philoſophes, me touchent beaucoup plus que leurs conquêtes, qui immortaliſent moins leur vertu que leur ambition. Les exploits éclatans ſont faits avec une attention qui ne ſe trouve jamais dans les actions privées, comme ces dernieres ne ſont pas expoſées aux yeux du monde, elles coulent de la grandeur naturelle d'une ame qui eſt grande ſans deſſein de le paroître, & qui au lieu d'étudier le lieu, le temps & les perſonnes, ſe laiſſe aller à un heroïſme ſoûtenu par ſa ſeule vertu.

Mr. de S. E. peu favorable aux Traducteurs.

Mr. de S. E. a celebré ſon Heros aux dépens du Heroïſme d'Enée dans le Chapitre qu'il a fait ſur les Traducteurs en la page 151. de ſon premier Volume. Je ne ſçaurois ſortir de ce Chapitre ſans luy demander pourquoy il ne donne pas ſon eſtime aux Traducteurs, & pourquoy il fait ſi peu de cas de leur eſprit, puiſqu'il profite en mille endroits *de leurs recherches laborieuſes* ? Il eſt ſouvent plus mal-aiſé de faire une belle Traduction, que de compoſer un Ouvrage nouveau; car il eſt plus facile de trouver des penſées que de bien entrer dans celles des autres. Ce n'eſt

pas que je n'estime un homme qui fait un Ouvrage de luy-même ; mais je ne sçay si je n'ay pas plus d'obligation à un Traducteur qui me donne la connoissance des Ouvrages estimez depuis un grand nombre de siecles, qu'à un Auteur nouveau, qui ne me dira que ce que mille autres ont dit avant luy, & qui tout au plus ne donnera qu'un tour plus agreable à des pensées anciennes.

On doit faire cas de ces Marchands qui vont au bout du monde chercher des pierreries & des raretez pour nous presenter : mais une marque certaine que la traduction a plus de dificulté que les autres Ouvrages, c'est qu'on trouve vingt bons Auteurs pour un bon Traducteur ; & sans parler de Dablencour, de Vaugelas, & de Duriez, je sçay beaucoup de gré à Monsieur & à Madame Dacier de m'avoir fait entendre Horace, Anacreon, Stophocle, &c. Je voudrois bien qu'il leur prît envie de traduire de même tous les poëtes. Si Mr. de S. E. faisoit un peu de reflexion, sans doute qu'il ne marqueroit pas si peu destime pour ces sortes d'ouvrages ; mais il tranche, & c'est son air dé-

décisif qui a contribué à sa grande reputation. Sentiment de Mr. de S. E. sur Seneque.

C'est avec ce même air qu'il parle de Seneque en la page 219. Je commenceray par Seneque, dit-il, & vous diray avec la derniere impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses Ouvrages ; j'estime le Precepteur de Neron, l'Amant d'Agripine, & un ambitieux qui prétendoit à l'Empire, du Philosophe & de l'Ecrivain je n'en fais pas grand cas, & ne suis touché ny de son stile, ny de ses sentimens.

Mais comment Mr. de S. E. peut-il estimer *la personne de Seneque & le Precepteur de Neron sans estimer ses Ouvrages* ? La personne d'un homme tel que Seneque n'est estimable que par ses sentimens, & comme ses sentimens sont censez être dans ses Ouvrages, il est assez mal-aisé d'estimer Seneque & de mépriser ses Ouvrages.

Il estime Seneque *Amant d'Agripine & assez ambitieux pour prétendre à l'Empire* ; mais n'y a-t'il en Seneque rien d'estimable que son déreglement & son ambition. Il me semble qu'on devroit moins l'estimer par ses vices que par ses vertus.

Quoy que Mr. de S. E. ne soit point touché de ses sentimens, il y en a pourtant une infinité dans ses Livres „qui sont admirables. Seneque, dit le „P. Malbranche, se peut lire avec „profit par ceux qui ont l'esprit juste, & „qui sçavent le fond de la Morale „Chrétienne, de grands hommes s'en „sont servis utilement, & je n'ay garde „de condamner ceux qui pour s'accom„moder à la foiblesse des autres hom„mes qui avoient trop d'estime pour „luy, ont tiré des ouvrages de cet Au„theur des preuves pour défendre la „Morale de Jesus-Christ, & combattre „ainsi par leurs propres armes les enne„mis de l'Evangile. Et quelques lignes „plus bas : On ne doit pas, ajoûte-il, „prétendre combattre ce que j'ay avan„cé de Seneque en apportant un grand „nombre de passages de cet Autheur, „qui ne contiennent que des veri„tez solides, & conformes à l'Evan„gile.

On peut donc lire ses Ouvrages „sans que l'ame, comme ajoûte Mr. de „S. E. au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos, y rencontre du chagrin & de la gêne.

Pour son Sage, à la bonne heure, qu'on

qu'on s'en moque, c'eſt un ridicule & un orgueilleux à peu prés comme le Heros de Mr. de S. E. *en qui la nature eſt tout belle, & qui ne peut être ſujet à aucun déreglement.* Mais il n'en eſt pas de même du Philoſophe. Quoy qu'il en ſoit, continüe Mr. de « S. E pour revenir à ce qui me ſemble « de luy, je ne lis jamais ſes écrits ſans « m'éloigner des ſentimens qu'il veut « inſpirer à ſes Lecteurs, s'il tâche de « perſuader la pauvreté, je meurs d'en- « vie de ſes richeſſes, ſa vertu me fait « peur, & le moins vicieux s'abandon- « neroit aux voluptez par la peinture « qu'il en fait; enfin il parle tant de la « mort & m'en laiſſe des idées ſi noi- « res, que je fais ce qu'il m'eſt poſſible « pour ne pas profiter de ſa lecture. «

Le diſcours de la mort nous importune, & plus Seneque en donne de vives idées, plus ſes paroles jettent l'eſprit d'un homme attaché à la vie dans des ſentimens oppoſez. Cependant un tableau bien loin d'être mauvais par nous imprimer bien vivement dans l'imagination ce qu'il repreſente, eſt au contraire par ce ſeul endroit infiniment eſtimable, & à mon ſens on doit faire cas d'un Phi-

losophe dont les discours vifs & pressans nous donnent des idées qui nous agitent, & qui nous font peur.

Quand Seneque parle de la pauvreté, Mr. de S. E. *meurt d'envie de ses richesses*: que veut-il dire par là ? un homme, quelque riche qu'il soit, me peut exhorter à la pauvreté, sans que j'aye droit de me moquer de ses paroles, les millions ne font pas riche, mais le seul attachement au bien, peut-être que Seneque n'étoit pas attaché aux siens; mais quand il l'auroit été, sa Morale n'en est pas plus mauvaise, j'écoûte ce que le Pharisien me dit, & s'il est bon, la Religion m'ordonne de le pratiquer. S'il faloit foüiller dans la conduite de ceux qui nous instruisent, & juger de leur instruction par leur vertu, nous n'écoûterions gueres de Ministres de l'Evangile. Et Mr. de S. E. en la page 413. a raison de douter un peu de la persuasion de ces Précheurs, qui nous „ offrant le Royaume des Cieux en pu„ blic, sollicitent avec ardeur un petit Benefice en particulier; Mais malgré son doute si ces Précheurs luy disent la verité, il doit la croire, la vertu est toûjours vertu en elle-même, &

pour-

pourvû que je la ſuive il m'eſt indiferant qui m'a porté à la pratiquer. Quelle raiſon a-t'il donc de dire qu'il ne lit jamais les écrits de Seneque ſans s'éloigner des ſentimens qu'il veut inſpirer.

Eſt-ce parce que latinité de ce Philoſophe n'a rien de facile, rien de naturel, & qu'elle eſt toute pointe, &c. Mr. de S. E. n'a pas, ce me ſemble, beaucoup d'averſion pour cette maniere d'écrire.

De plus pour lire Seneque, on doit avoir l'eſprit dans des diſpoſitions bien diferantes de celles où l'on eſt dans la lecture d'un Ouvrage divertiſſant; je lis ſes Livres pour m'inſtruire, dans cette veüe ſes antitheſes m'importunent peu, & je les luy pardonne en faveur des ſentimens qu'il me donne: je ſors de ſa lecture plus juſte, plus patient, & moins attaché aux choſes humaines, voilà ce que je cherche, & je ne penſe plus à ſes pointes; mais ſi les pointes dans les diſcours de vertu nous donnoient du dégoût, il ne faudroit jamais lire S. Pierre Criſologue, ny Tertullien, & cependant leurs pointes enferment ſouvent les plus grands Myſteres de

la Religion. Mr. de S. E. n'est touché, dit-il, *ny du stile de Seneque, ny de ses sentimens.* Le P. Malbranche, dont le discernement vaut bien le sien, n'a pas un si grand mépris pour ce Philosophe: Il donne, dit-il, par la force „de son imagination un certain tour „à ses paroles, qui touche, qui agite, „& qui persuade.

Mais laissons Seneque, on luy a fait justice dans tous les siecles, & ceux mêmes qui ne l'estiment pas sont contraints d'avoüer qu'il y a dans ses Livres une infinité de choses qui conduisent l'esprit à des reflexions tres-Chrétiennes.

Sentiment de Mr. de S. E. sur la Religion.

Puisque je suis tombé sur le sujet de la Religion, voyons comme en parle Mr. de S. E. c'est en son premier Volume au Chapitre intitulé, *Reflexion sur la Religion*; & pour agir de bonne foy je commence par raporter ce qu'il dit de vray.

„ Le veritable devot, dit-il, rompt „avec la nature, si on le peut dire ainsi, „pour se faire des plaisirs de l'abstinence des plaisirs; & dans l'assujétissement du corps à l'esprit, il se rend „délicieux en quelque façon l'usage des „mortifications & des peines. La philosophie

ſophie ne va pas plus loin qu'à nous « aprendre à ſoufrir les maux, la Reli- « gion Chrêtienne en fait joüir, & on « peut dire ſerieuſement ſur elle ce que « l'on a dit galamment ſur l'amour, *tous* « *les autres plaiſirs ne valent pas ſes peines.* «

Le vray Chrêtien, ajoûte-t'il, ſçait « ſe faire des avàntages de toutes cho- « ſes, les maux qui luy viennent « ſont des biens que Dieu luy envoye; « les biens qui luy manquent ſont « des maux dont la Providence l'a ga- « renty, tout luy eſt bien-fait, tout « luy eſt grace en ce monde, &c.

Combien Mr. de S. E. ſe contredit ſur les idées qu'il a de la devotion.

Rien de ſi Chrêtien que ces paro- les: je m'étonne ſeulement qu'il chan- ge ſi facilement de penſée ſur le même ſujet, au Chapitre *de la femme qui ne ſe trouve point*, page: 217. en parlant « de ſa devotion; Elle eſt devote, dit- « il, ſans ſuperſtition, ſans mélancolie, « ennemie des humeurs retirées, qui mê- « lent inſenſiblement dans l'eſprit la hai- « ne du monde, & l'averſion des plaiſirs.

Elle ne croit pas, ajoûte-t'il, qu'il « faille ſe retirer de la ſocieté humaine « pour chercher Dieu dans l'horreur de « la ſolitude; elle ne croit pas que ſe « détacher de la vie civile, que rompre « les commerces les plus raiſonnables, «

& les

„ & les plus chers soit s'unir à Dieu,
„ mais s'attacher à soy-mesme, & suivre
„ follement son imagination, & le
„ reste.

J'ay déja cité cet endroit que je raporte encore icy pour faire voir combien Mr. de S. E. se contredit dans ses sentimens: En effet, d'un costé il donne à cette femme *une devotion sans mélancolie, & ennemie des humeurs retirées*; il luy défend de mêler dans son esprit *la haine du monde & l'aversion des plaisirs*. Et en parlant du veritable devot, il dit au contraire *qu'il rompt avec la nature pour se faire des plaisirs de l'abstinence des plaisirs, qu'il se rend délicieux l'usage des mortifications & des peines*. Comment peut-il accorder l'éloignement des plaisirs avec l'attachement aux mesmes plaisirs, ou le devot de Mr. de S. E. est trop austere, ou la devotion de sa femme rare est trop relâchée. D'ordinaire quand nous avons dans nous un principe ferme sur quelque chose, nous en parlons tousjours de la mesme maniere, & principalement de la Religion dont les fondemens tous divins, & point sujets à nostre caprice, demeurent tousjours solides & in-

inébranlables ; mais faute de ces principes nous varions ſur le même ſujet, ſuivant la diferante ſituation de nôtre cœur.

C'eſt ainſi que les habiles gens ont le pour & le contre quand il leur plaît, même dans les choſes dont l'on diroit preſque qu'ils n'ont pas trop de connoiſſance.

Idée de Mr. de S. E. ſur la foy de nos Myſteres.

Mais continuons à raporter les ſentimens de Mr. de S. E. ſur la Religion au commencement du Chapitre intitulé, *Reflexion ſur la Religion*, page 410. Voicy ſes termes.

« A conſiderer purement le repos de cette vie, il ſeroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir ſur le genre humain, elle contraint & n'aſſujétit pas aſſez. La volonté nous fait aſpirer follement aux biens qui nous ſont promis, pour n'être pas aſſez excitez par un entendement qui n'eſt pas aſſez convaincu ; nous diſons par docilité que nous croyons ce qu'on dit avec authorité qu'il nous faut croire ; mais ſans une grace particuliere nous ſommes inquietez plus que perſuadez d'une choſe qui ne tombe point ſous l'évidence des ſens, & qui ne fournit aucune

„ſorte de démonſtration à nôtre eſprit.

Refléchiſſons un moment ſur ces paroles ; *Il ſeroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir ſur le genre humain, qu'elle contraint & qu'elle n'aſſujettit pas aſſez.*

Cette Theologie paroiſt d'autant plus ſinguliere qu'elle commence par blâmer la Providence de ce qu'elle a ſi mal pris ſes meſures ſur la Religion; En effet, ſi elle doit avoir plus de pouvoir ſur nous, pourquoy Dieu ne le luy a-t'il pas donné; & ſi elle en doit avoir moins, quelle raiſon a-t'il eu de nous charger d'un poids incommode.

De plus la Religion, qui n'eſt autre choſe que la foy, nous propoſe des myſteres à croire, & des myſteres obſcurs, qui ſurpaſſent toutes les lumieres naturelles. Mais *l'entendement*, dit-il, *n'en eſt pas aſſez convaincu.* Pour répondre clairement à cela, il faut remarquer un principe commun parmy les Theologiens.

Que l'eſprit eſt ſuffiſamment convaincu de la verité de nos Myſteres.

L'eſprit ſe porte à la croyance des Myſteres d'une maniere toute differante de celle qui luy donne la connoiſſance évidente des choſes naturelles. Il connoît les dernieres par démon

monſtration, & il croit les Myſteres, fondé ſur les motifs *de credibilité*, tels que ſont les miracles qu'ont fait Jeſus-Chriſt & les Apôtres, la croyance unanime de tous les fideles depuis dix-ſept ſiecles, &c. Tous leſquels motifs doivent nous porter à croire *prudemment* la foy que l'Egliſe nous propoſe : & cela explique bien ces paroles de S. Paul, *que nous voyons dans la vie preſente les Myſteres comme des énigmes, en attendant de les voir évidemment dans le Ciel.*

Mais Mr. de S. E. demande des démonſtrations. Il ne veut donc point de foy. Saint Thomas dit expreſſément en quelques endroits de ſa Somme, *que perſonne ne doit ſe mettre en état de démontrer les Myſteres de la Religion* ; & ajoûte en d'autres Chapitres que *quand les Peres ont prouvé la Foy, ils n'ont point prétendu que leurs raiſons fuſſent demonſtratives, mais ſeulement des motifs ſolides pour nous porter à croire les articles qui nous ſont propoſez.* I. Part. qu. 1. a. 8. ad 2.

Pourquoy, dit Mr. de S. E. ne pas éclairer nôtre raiſon ; c'eſt, comme dit S. Thomas, parce que la raiſon doit ſe ſoûmettre à la foy. Et là-deſ-

sus il me tombe dans l'esprit quelques paroles de Pierre de Blois dans son Epître 140. écrite à Pierre le Diacre qui étoit auprés du Roy d'Angleterre, aprés luy avoir parlé du Mystere de „la Transsubstantiation : La raison, „ajoûte-t'il, ne va pas jusques-là, mais „nous y allons par la foy, & par une „foy qui est d'autant plus forte qu'elle „n'est point soûtenüe par la raison na„turelle. La raison s'afoiblit, ou la foy „se fortifie : la raison succombe, afin „que la foy soit plus meritoire : cepen„dant, ajoûte ce Pere, ne croyez point „que la raison envie la superioté de la „foy ; au contraire elle se soûmet à elle „librement, & avec humilité. Elle re„prendra ses lumieres dans le Ciel où „la foy ne sera point, alors la raison „moissonnera ce que la foy seme dans „la vie presente, & il est juste qu'elle ait „le fruit de la foy, puisque presente„ment elle s'aneantit elle-même pour la „laisser regner dans toute son étenduë

m. De S. Evremont. Si aprés cela Mr. de S. E. dit, *qu'il est inquieté plus que persuadé d'une chose qui ne tombe point sous l'évidence des sens.*

Son inquietude est mal fondée, & il doit penser que la sagesse de Dieu a pris

a pris toutes les mesures necessaires pour nous donner une foy qui soit utile à nôtre salut. Il ajoûte que *sans une grace particuliere nous serions inquietez plus que persuadez des Mysteres*.

Que la grace est necessaire pour la foy

Disons plûtôt que sans la grace nous n'en croirions aucun, & que rien de nous inquieteroit là-dessus. L'acte de foy étant surnaturel, il nous faut une grace qui éleve l'entendement pour le produire, faute de laquelle, demeurant toujours dans l'ordre naturel, il est impossible qu'il y puisse jamais atteindre.

Combien Mr. de S. E. se trompe sur la nature de la grace. *St Evremont*

Mais voyons de quelle sorte de grace il veut parler en la page 414. Dans la plûpart des Chrêtiens dit-il, " l'envie de croire tient lieu de croyance. "

Cependant pour avoir quelque *velleité*, comme disent les Theologiens, c'est-à-dire quelque foible desir de se convertir, il ne faut point de secours divin, & un simple dégoût des plaisirs suffit pour nous donner l'envie de les quitter. Cependant j'ay connu des devots, ajoûte-t'il, qui dans " une certaine contrarieté entre le cœur " & l'esprit aimoient Dieu veritablement sans y bien croire. "

Peut-on trouver des devots qui uniſſent dans leurs eſprits deux choſes ſi oppoſées.

„ Quand ces devots, continüe Mr. de „S. E. s'abandonnoient aux mouve„mens de leur cœur, ce n'étoit que zele „ pour la Religion, tout étoit ferveur, „ tout amour. Quand ils ſe tournoient „ à l'intelligence de l'eſprit, ils ſe trou„ voient étonnez de ne pas comprendre „ ce qu'ils aimoient, & comment ſe „ répondre à eux-mêmes du ſujet de „ leur amour

Sentir tout à coup ſon cœur plein de zele pour Dieu, & un moment aprés l'avoir plein de confuſion. Dans le premier moment être tout penetré de l'amour de Dieu ; & dans le ſecond ne pas bien croire en luy encore une fois, ces extrémitez ne s'accorderont jamais.

Monſieur de S. E. revient enſuite à „ dire, que ce que nous pouvons faire „ de nous, eſt de captiver l'entende„ment malgré la repugnance des lu„ mieres naturelles.

Bon ſi l'eſprit croit les Myſteres par ſa ſoûmiſſion à la parole de Dieu ; mais au lieu de cela, *nous diſons par docilité*, continüe t'il, *que nous croyons*

ce

ce qu'on dit avec authorité qu'il nous faut croire.

Ce n'eſt donc point un fidele qui ſe ſoûmet de cœur ; mais un homme qui refuſant interieurement ſa croyance dit de bouche qu'il croit pour éviter la conteſtation ; & pour faire voir que la foy expliquée par Mr. de S. E. n'eſt point la foy divine, mais que c'eſt tout au plus une croyance *de docilité*, ou une foy fondée ſur l'inclination naturelle de chaque homme, qui croit les myſteres où ſon humeur le porte naturellement, & qui ne croit point ceux pour qui il ſent de la repugnance. Il ne faut que lire les paroles ſuivantes en la page 534.

La diverſité des temperamens, dit-il, a beaucoup de part aux divers ſentimens qu'ont les hommes, ſur les choſes ſurnaturelles. Les ames douces & tendres ſe portent à l'amour de Dieu, les timides ſe portent à la crainte de l'Enfer, les irreſolus vivent dans le doute, les prudens vont au plus ſûr, ſans examiner le plus vray.

Mr. de S. E. attribuë au temperament la foy que les hommes ont pour les Myſteres

C'eſt-à-dire qu'un jeune homme ne ſe portera güeres à croire le precepte de la chaſteté ; ny un vieillard avare

celuy de la juſtice: mais la foy de ces deux preceptes leur viendra quand leur temperament ſera changé.

De plus, je demanderois volontiers quel temperament il faut avoir pour croire *la Trinité*, *l'Incarnation*, & le reſte.

Mais que veut dire Mr. de S. E. par ces dernieres paroles, *les prudens vont au plus ſûr ſans examiner le plus vray.* ces prudens ne ſeroient-ils point ceux dont parle S. Paul, *prudens de la prudence de la chair*, qui s'attachent aux choſes preſentes, tres incertains de ce qui arrivera dans la vie future. C'eſt à peu prés ce que nous allons voir dans les paroles ſuivantes.

„ Les dociles ſe ſoûmettent; conti-„nûe-t'il, les opiniâtres s'obſtinent „dans le ſentiment qu'on leur a donné, „ou qu'ils ſe forment eux-mêmes, & „les gens attachez à la raiſon veulent „être convaincus par des preuves qu'ils „ne trouvent pas, (il peut ajoûter, & qu'ils ne trouveront jamais) & faute de cette conviction, *ils vont au plus ſûr*, c'eſt-à-dire aux plaiſirs preſens, *ſans examiner le plus vray*, c'eſt-à dire les Myſteres de la Religion.

„ Je rends graces à Dieu, ajoûte-t'il, „de

de mon temperament, qui ne me de- « tache en rien de la religion où je ſuis « né.) C'eſt-a-dire que ſi ſon heureux temperament changeoit, il ne croi-roit, comme ceux dont il parle, que les Myſteres où il ſe trouveroit porté par ſon temperament nouveau.

Suivant les paroles que j'ay juſqu'icy raportées de Monſieur de S. E. ſur la foy, il paroît qu'il a de la peine à croire. En effet, quant on ſe plaint *de n'avoir pas des démonſtrations des Myſteres, & qu'on voudroit être clairement convaincu de leur verité*, on n'a pas une foy bien humble & bien ſoûmiſe.

Monſieur de S. E. qui trouve que *la Religion nous contraint, & qu'elle ne nous aſſujétit pas aſſez*, devroit ce ſemble ſe ſoûtenir dans la même penſée: mais il l'a croit ſi peu, qu'il écrit tout le contraire dans ſon ſecond Volume, Chapitre premier, page 47. où aprés avoir dit que la foy eſt obſcure:

Paroles qui montrent comme Mr. de S. E. ſe contredit ſur la foy des Myſteres.

Je ſçay, ajoûte-t'il, que la con- « templation des choſes divines fait « quelquefois un heureux détachement « de celles du monde, mais ſouvent ce « n'eſt que pure ſpeculation, & l'effet «

„ d'un vice fort naturel & fort hu-
„ main.

„ L'eſprit intemperant dans le deſir
„ de ſçavoir ſe porte à ce qui eſt au
„ deſſus de la nature, & cherche ce
„ qu'il y a de plus ſecret en ſon Aut-
„ heur, moins pour l'adorer, que par
„ une vanité de tout connoître. Ce vice
„ eſt bien-tôt ſuivy d'un autre, la cu-
„ rioſité fait naître la preſomption, &
„ auſſi hardis à définir, qu'indiſcrets
„ à rechercher, nous établiſſons une
„ ſcience comme aſſurée des choſes
„ qu'il nous eſt même impoſſible de con-
„ cevoir. Tel eſt le méchant uſage de
„ l'entendement & de la volonté. Nous
„ aſpirons ambitieuſement à tout com-
„ prendre, & nous ne le pouvons pas.
„ Nous pouvons religieuſement tout
„ obſerver, & nous ne le voulons point;
„ ſoyons juſtes, charitables, patients
„ par le principe de nôtre Religion,
„ nous connoîtrons & nous obeïrons
„ tout enſemble.

Uu homme qui traite de *preſomptueux*, *d'indiſcret*, *& d'eſprit vain & intemperant*, une autre perſonne qui veut connoître les Myſteres par raiſon, devroit être bien éloigné de vouloir luy-même être convaincu par démonſ-

démonſtration de leur verité. C'eſt pourtant le double perſonnage que fait ici Mr. de S. E. aux endroits citez dans les pages precedentes: *La Religion*, ſuivant luy, *nous inquiete plus qu'elle ne nous perſuade des choſes qui ne tombent point ſous l'évidence des ſens, &c. Nôtre volonté nous fait aſpirer ſolement aux biens qui nous ſont promis, pour n'en avoir pas l'entendement aſſez convaincu, &c. Nous diſons par docilité que nous croyons ce qu'on dit avec authorité qu'il nous faut croire, &c. Les irreſolus vivent dans le doute, les opiniâtres s'obſtinent dans leur erreur, & les gens attachez a la raiſon veulent être convaincus par des preuves, &c.*

Ce langage s'accorde-t'il bien avec celuy qui blâme les hommes *d'aſpirer ambitieuſement à tout comprendre*, & qui leur reproche *le méchant uſage qu'ils font en cela de leur entendement & de leur volonté*? Diſons donc *à ces irreſolus, à ces opiniâtres, & à ces eſprits forts*, qui veulent des raiſons ſur la foy, & diſons-leur avec les mêmes paroles de Mr. de S. E. *ſoyons juſtes, charitables, patiens, nous connoîtrons & nous obéirons tout enſemble.*

Et pour montrer que Mr. de S. E. est persuadé qu'il faut croire sans raisonner, dans son premier Volume au Chapitre où il parle de *l'homme qui veut connoistre toutes choses, & qui ne se connoît pas luy mesme*, pag. 316.

Autres paroles qui marquent que Mr. de S. E. se contredit sur la foy.

„ Pourvû, dit-il, qu'on ait réduit sa „ raison à ne raisonner plus sur les cho„ ses que Dieu n'a pas voulu soûmettre „ au raisonnement, c'est tout ce qu'on „ peut souhaiter.

„ Non seulement je crois avec Sa„ lomon, que le silence du sage vaut „ mieux en ce cas que le discours du „ Philosophe; mais je fais plus d'état „ de la foy du plus stupide payſan, „ que de toutes les leçons de So„ crate.

Je ne sçay si un homme d'esprit peut se contre dire plus nettement, & mieux détruire luy-mesme ses premieres pensées par ses propres paroles. Quand on revient de ses erreurs, il faut les éfacer de nos livres; mais dans les mêmes Ouvrages soûtenir des sentimens si diferens, & donner aux Lecteurs des idées si contraires sur le mesme sujet; cela est trés-incommode, & on ne sçait, comme je l'ay déja dit, quelle pensée on doit avoir d'un Autheur, s'il

s'il parle ſerieuſement, où s'il ſe moque de nous en abuſant de noſtre ſimplicité.

Dans la ſuite Mr. de S. E. raporte « le ſentiment de Mr. Vvrſt, Qui diſoit « que quand les hommes auront retirez « du Chriſtianiſme ce qu'ils y ont mis, « il n'y aura qu'une meſme Religion, « auſſi ſimple dans ſa doctrine, que pure « dans ſa morale. «

Si Mr. Vvrſt, ou plûtoſt Mr. de S. E. veut dire que ſi les Hereſiarques, qui ont défiguré la foy en y ajoûtant leurs erreurs, en retiroient ces meſmes erreurs, alors nous n'aurions qu'une meſme Religion; j'en tombe d'accord, s'il veut dire auſſi que les hypocrites & les ſcrupuleux ont ajoûté à la Religion une infinité de ſuperſtitions, & de pratiques viſionaires, qu'ils donnent comme des préceptes divins, il a encore raiſon.

Mais ſi par ces *hommes* il entend l'Egliſe, & qu'il trouve mauvais qu'elle ajoûte ou retranche quelque choſe à la diſcipline, il eſt aiſé de luy répondre.

La Religion comprend trois choſes, *le Dogme, la Morale, & la Diſcipline*; le dogme regarde la foy des My-

Mysteres, & là-dessus les hommes n'y peuvent rien ajoûter, n'y en rien retrancher; le seul Esprit de Dieu les a revelez, & il les faut croire sur la verité de sa parole; l'Eglise, quoy qu'organe du S. Esprit, n'introduit jamais, & ne fait aucun nouvel article de foy, elle declare seulement aux fideles la verité d'un article qui étoit déja en luy-mesme avant cette declaration, mais qui leur étoit inconnu.

Elle n'ajoûte rien non plus *à la Morale de l'Evangile*, parce que la Morale n'est pas moins de foy que les Mysteres. Je suis autant obligé de croire que qui veut estre disciple de Jesus-Christ doit porter sa croix, que de reconnoistre trois personnes en Dieu.

La seule diferance est que la foy des preceptes est pratique, au lieu que celle des Mysteres est speculative, c'est-à-dire qu'elle se consomme dans la seule croyance.

Que si les Theologiens semblent changer tous les jours par leurs explications quelque chose dans *la Morale Chrétienne*, c'est que la Morale Chrétienne contient dans ces principes une infinité de cas particuliers, dont chacun

cun n'a pas eſté expliqué, & Jeſus-Chriſt a donné à ſon Egliſe le pouvoir d'en faire l'explication, qui eſt de declarer les tems diferens où les preceptes obligent.

Il reſte la diſcipline ſur laquelle l'Egliſe a un plein pouvoir: Et en effet elle l'a changée quand elle en a crû le changement neceſſaire.

C'eſt pour cette raiſon que l'on ne voit plus de penitences publiques. Dans les temps heureux de l'Egliſe naiſſante tous les fideles animez de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt en eſtoient édifiez.

Mais ajourd'huy ces penitences auroient un ſuccés tout diferent, & on ne les regarderoit que comme *des pierres de ſcandale*, qui confirmeroient les vicieux dans la voye du crime, en voyant tant de foibleſſes humaines. Il eſt donc certain que l'Egliſe a & qu'elle doit avoir, un plein pouvoir ſur la diſcipline pour venir au ſecours des fideles qui ont beſoin, ſuivant les temps diferens, d'une maniere diferente de pratiquer les préceptes de la Religion. Tout ce que j'ay dit juſqu'icy tend à répondre aux divers ſens que pouroient enfermer les paro-

les

les de Mr. Vvrst, rapportées par Mr. de S. E.

Quel'on se trompe autant dans la pratique des vertus. que dans la foy des Mysteres

Continuons nos reflexions sur sa „Theologie. En la page 414. L'hu„manité, dit-il, mêle aisement „ses erreurs en ce qui regarde la „croyance, elle se mécompte peu „dans la pratique des vertus; car il „est moins en nôtre pouvoir de pen„ser juste, sur les choses du Ciel, que „de bien faire. *L'humanité se mécompte peu sur la pratique des vertus*, l'experience est toute opposée à cela, & il n'y a rien où elle se mécompte davantage, témoins même les veritables gens de bien, qui attachent la devotion à mille petites minuties, à quoy ils ne voudroient pas manquer non plus qu'aux obligations les plus essentielles.

Rien encore où *l'on se mécompte plus* que dans la vertu qui convient à chaque état en particulier.

Celle des Rois est bien éloignée de celle des sujets; les vertus d'un Magistrat & celles d'un Capitaine ne se ressemblent point.

De plus quand nous connoissons celle qui nous convient, tres-sou-

vent

vent nous nous *mécomptons* encore en la pratiquant ; il y a des tems & des lieux où la pratique en eſt bonne & utile, & d'autres tems où elle eſt mauvaiſe. Cette pratique pouſſée juſqu'à un certain point eſt pleine de ſageſſe, & ſi on la pouſſe un peu davantage, elle degenere en zele indiſcret. Au lieu que la foy eſt de tous les tems, & convient à toutes ſortes de perſonnes. Comment donc Mr. de S. É. croit-il qu'on *ſe mécompte peu dans la pratique des vertus*, & *qu'il eſt plus aiſé de bien faire que de croire* ; je dis au contraire qu'il eſt bien plus facile de *croire* que *d'agir*, & voicy de nouvelles raiſons ſur quoy je me fonde.

La Religion, comme j'ay dit, comprend *la foy des Myſteres*, & *les Commandemens.*

Il n'eſt pas plus dificile de croire que d'agir.

La foy eſt un acte de l'entendement, qui ne nous incommode en rien, & qui du reſte nous laiſſe tels que nous ſommes

Mais il n'en eſt pas de même des Commandemens, quand Dieu nous ordonne, par exemple, de rendre un bien mal acquis, ce precepte nous eſt inſu-

insuportable ; & un avare à millions qui a passé sa vie dans les concussions a beau le connoître, il n'y obéira jamais.

Pareillement un homme cruellement ofensé croit tout ce qu'on veut pourvû qu'il se vange, & il est même tout commun de voir des haines hereditaires dans les familles.

Un débauche tombe d'accord de tous les misteres qu'on luy propose, mais il ne peut se résoudre à quitter l'objet de son déreglement.

Il y a des Royaumes entiers qui non seulement croyent, mais qui font des guerres sanglantes pour défendre leur Religion ; cependant dans ces Armées formidables de cent & de deux cent mille hommes, cherchons-en quelques-uns qui suivent les préceptes de l'Evangile,

„ La doctrine de la foy, dit Mr. S. „E. en la page 535. est contestée par „tout, & elle servira éternellement de „matiere à la pispute. Dans toutes les „Religions on peut convenir de ce qui „re garde les mœurs. Le monde, ajoû„te t'il, est d'accord sur les Comman„demens que Dieu nous fait, & sur l'obéis-

l'obéiſſance qui leur eſt dûë ; car alors « Dieu s'explique à l'homme en des « choſes que l'homme connoît, & qu'il « ſent. «

Je conviens de tout cela ; mais la conteſtation de la doctrine prouve-t'elle qu'il eſt plus aiſé *d'agir* que de *croire* ? Rien moins, les Heretiques qui conteſtent la verité de la foy, n'obſervent pas même les commandemens de leurs ſectes, & ils ſont également infideles & déreglez.

De plus qu'on liſe toutes les hereſies qui ont paru depuis les Nicolaïtes, on trouvera que la plus grande partie n'ont eu pour fondement que le libertinage. Les heretiques auroient crû facilement, & ne ſe ſeroient jamais ſéparez de la Religion Catholique, ſi ell leur avoit laiſſé la liberté d'agir conformément aux inclinations de la nature.

Les athées mêmes, s'il y en a, ne deviennent tels que par le déreglement de leurs mœur, quand ils ſont abîmez dans le vice, & qu'on leur parle de la punition, ils ſe revoltent contre l'exiſtence de Dieu, & ne la nient que pour ſe flatter de

l'impunité ; mais ils la croiroient aisément s'ils pouvoient continuer dans le crime sans blesser leur croyance, tant il est vray qu'il est plus difficile *d'agir* que de *croire*.

„ Le monde, dit Mr. de S. E. est d'ac-„cord sur les Commandemens que „ Dieu nous fait, & sur l'obéissance qui „ leur est deüe.

Il est vray, mais obéït-il pour cela à ces mémes Commandemens ? Il les croit, il les comprend, & se fait meisme un vanité de les défendre, mais aprés tous nos raisonnemens y sommes-nous plus fideles ? Chacun peut rentrer en soy-meisme, & voir par sa propre expérience, si, comme dit Mr. de S. E. il est moins en nôtre pouvoir de *penser juste sur les choses du Ciel*, c'est-à-dire *de croire, que de bien faire*.

Voila quelques reflexions que j'ay faites sur les Ouvrages de Mr. de S. E. je voudrois bien les continuer sur le jugement qu'il fait des Historiens François, & sur la pensée qu'il paroît avoir des Anciens & des Modernes, peut-être le feray-je quelque jour pour m'instruire moy-même,

me, & pour prendre, par le jugement que fera le public de mes reflexions, le goût que je dois avoir pour les Ouvrages d'un Autheur auſſi celebre que l'eſt Monſieur de Saint-Evremont.

DISSERTATION
SUR
LES OEUVRES
MESLE'ES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMONT.
QUATRIE'ME PARTIE.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'eus achevé mes Remarques sur les Oeuvres de Mr. de S. E. je les envoyay à un amy pour m'en dire son sentiment; il le fait dans la lettre suivante; qui est assez longue pour faire la quatriéme Partie de ce Livre; il est de mon avis presque en tout; cependant comme il dit franchement ce qu'il pense, il prend

party contre moy ſur trois ou quatre endroits de la Diſſertations. Je ſuis trés-perſuadé qu'il ne s'attend pas que ſa Lettre ſoit imprimée; mais comme elle eſt toute ſur les Ouvres de Mr. de S. E. & qu'elle m'eſt avantageuſe par les nouvelles Reflexions dont il apuye les miennes, je ne puis m'empeſcher de la rendre publique, malgré la diferance de quelques-uns de nos ſentimens, je ſuis bien-aiſe que tout le monde connoiſſe ma bonne foy; & de plus le party opoſé qu'il prend fera une petite conteſtation, qui pourra eſtre agreable aux perſonnes qui ſe donneront la peine de la lire.

A Mr. du Mont,

Touchant ſa Diſſertation ſur les Oeuvres Mêlées de Mr. de Saint-Evremont.

MONSIEUR,

QUAND vous m'envoyâtes vôtre Diſſertation ſur les Oeuvres de Mr. de S. E. j'avois une afaire preſſée, & je ne pûs vous écrire qu'un billet, pour vous dire que je l'avois recûë: depuis j'ay eu tout le temps de la voir,

& je l'ay leuë quatre fois avec toute l'attention necessaire pour vous en dire mon sentiment. Quoy qu'il vous paroisse assez conforme au vôtre, je m'en éloigne pourtant en quatre ou cinq endroits, Vous jugerez si j'ay raison; peut-être me suis-je trompé; car tres-souvent nous jugeons pour ou contre un Ouvrage par raport à nos idées, qui ne sont pas toujours bien justes; vous m'en écrirez vôtre avis; au moins souvenez-vous que je ne donne pas le mien pour une décision, & que je n'ay aucune peine à le soûmettre.

Au reste je ne suis point dans cette Lettre l'ordre de vôtre Dissertation, je prends les articles à proportion que je m'en souviens, ou que la matiere m'en plaît davantage. Par exemple, dans l'endroit où vous dites que quand on veut débusquer un Amant aimé, on ne doit pas se servir auprés de la Maîtresse des raisons generales qui peuvent tomber sur tous les Amans. Il me semble que vous avez raison; je ne dirois pas à une femme, comme fait Mr. de S. E. que *l'amour devient avec le tems une vieille passion, & que les Amans cherchent auprés d'une nouvelle*

Il faut débusquer un Amant aimé par des raisons particulieres.

nouvelle Maitresse les charmes d'une passion naissante ; Je crandrois, comme vous remarquez, qu'elle ne m'apliquât à moy même mes propres paroles, & que mes raisons ne l'empêchassent de m'aimer ; mais je tâcherois de luy ôter du cœur son Amant par des raisons particulieres, qui ne pussent tomber que sur luy, comme d'indiscretion, de froideur, & le reste. Ces raisons placées à propos font certainement impression sur l'esprit des femmes, qui croyant en effet que leurs Amans se refroidissent pour elles, sentent revolter leur amour propre, qui rompt à la fin leur engagement.

Je suis persuadé que Mr. de S. E. le croit ainsi, & je suis étonné que luy qui a chassé tant de rivaux du cœur des belles, ait oublié la maniere dont il s'y est pris. Passons à un autre article.

Qualitez qui doivent accompagner un bon vaste.

Quand la nature a donné à un homme un esprit *vaste*, c'est-à-dire une étenduë d'esprit qui le porte à connoître ou à entreprendre un grand nombre de choses diferentes. Il faut aussi qu'elle ait accompagné ce *vaste* de plusieurs bonnes qualitez, comme

de la prudence, du discernement, de la penetration, &c. afin que l'esprit vaste éxecute sagement tout ce qu'il entreprend, autrement le *vaste* seroit le plus grand de tous les défauts, puisqu'il dissiperoit l'esprit par mille projets diferents, & qu'il le porteroit à toutes sortes d'entrepriſes extravagantes.

Je me contente, comme Philosophe, de blâmer la vaſte ambition d'Alexandre, & je luy aurois dit, ce que luy dirent les Bragmanes des Indes, *Retournez dans la Macedoine, & ne troublez pas plus long-tems le repos de tant de peuples que vous rendez malheureux, ſans qu'ils ayent jamais rien fait contre vous.*

Mais point blâmable dans ſon entrepriſe contre les Scythes. Les hommes donnent tout aux évenemens.

Mais aprés cela je ne blâme point ſon entrepriſe contre les Scythes, il la pouvoit faire, & en eût été loüé s'il y eût réuſſi. Ce qui me confirme dans cette vieille maxime, que *les hommes ne jugent jamais des choſes que par les evenemens.* Leur jugement ne changera point, & Mr. de S. E. n'eſt pas le ſeul qui donne ſes aplaudiſſemens aux grands ſuccés.

Vaſte ne peut toujours être pris

Touchant le *vaſtos cyclopas*, où vous dites que les Geans, par raport

à

à eux, ne doivent pas avoir le corps moins grand qu'ils ne l'ont, & qu'ainſi le *vaſte* n'eſt pas pris là en mauvaiſe part Vous pouviez apuyer vôtre raiſon par une parité des plus communes. en mauvaiſe part

La couleur noire, par raport aux femmes, n'eſt ny une beauté, ny un defaut, elle ſeroit afreuſe ſur le viſage d'une Françoiſe, & elle eſt belle ſur celuy d'une More. Pareillement *vaſte* bien loin d'être pris en mauvaiſe part dans le corps des Geans, marque au contraire leur veritable nature, comme le noir au lieu d'être un defaut aux Mores, eſt la ſeule couleur qui leur convient.

La Religion de temperament de Mr. de S. E. ne m'a point ſurpris, je n'ay jamais vû homme du monde qui ne s'en ſoit fait une à ſa mode, toute fondée ſur ſon humeur. La Cour étant à Fontaine-Bleau, je rencontray un jour dans les jardins feu L. V. qui aprés m'avoir entretenu de ſes Ambaſſades, tomba, ſelon ſa coûtume, ſur la Religion, il avoüa qu'il n'y en avoit de bonne que la nôtre, mais que pourtant il *vouloit ſe vanger & aller voir ſa voiſine*, ce ſont ſes La Religion de temperament.

propres termes, & il traitoit tous les autres pechez de mentir, de calomnier, de voler, &c. comme des actions de coquin ; qu'un honête homme, disoit-il, ne s'avisoit jamais de faire : mais que comme la galanterie regarde le plaisir, & la vengeance l'honneur, il ne pouvoit renoncer à ces deux sentimens, & se soûmettre aux préceptes qui les défendent. J'ay dans mon voisinage deux hommes tres-vertueux, & qui menent depuis plusieurs années une vie irréprochable ; cependant leur vertu est fort diférente, parce que leur caractere d'esprit est entierement oposé ; l'un mélancolique ne trouve Dieu, dit-il, que dans la solitude, il fuit tout commerce, & cite plusieurs endroits de l'Ecriture pour justifier sa retraite ; & l'autre d'un esprit guay au lieu de s'éloigner de la societé, se trouve avec plaisir dans les compagnies ; à mon sens l'un est trop féroce, & l'autre trop apprivoisé, semblables à ces deux anciens Philosophes, dont l'un rioit, & l'autre pleuroit toujours. L'humeur se trouve par tout.

Democrite Heraclite.

Sommes-nous tristes nous allons chercher la dévotion dans un tombeau ; som-

ſommes-nous gais nous prétendons la trouver dans le commerce du monde; retombe-t'on dans ſon chagrin, on rentre dans ſa caverne ; revient t'on dans ſa gayeté, on va porter le plaiſir par tout. Les déreglemens n'ont autre laideur que celle que leur donne l'humeur dans laquelle on les regarde, & la ſeule pénitence que nous trouvons bonne eſt celle que l'humeur nous inſpire. Nôtre eſprit dégoûté du monde placera toute ſa devotion à choiſir parmi les véritez chrêtiennes, celles qui ſoulagent ſon chagrin, & ſon chagrin paſſé il court à une religion ſociable, toute pleine de plaiſirs prétendus innocens, qui flattent ſa molleſſe & ſa fragilité.

Cependant lorſqu'il s'agit de la ſanté on ſe garde bien de ſe faire une médecine d'humeur ; pour la fortune on ſuit pareillement la plus ſévere prudence, & on ménage les moindres occaſions & les moindres momens, il n'y a que la Religion ſeule que nous voulons conformer à nôtre bizarrerie, ce qui eſt indigne non ſeulement d'un Chrêtien, mais d'un homme qui a quelque teinture de ſens commun.

Cette

Cette humeur paroît, ce me semble, beaucoup en Mr. de S. E. comme on le voit au second Volume dans une Lettre qu'il écrivit à Mr d'Olone lors qu'il fut éxilé. Dans cette lettre il luy donne plusieurs moyens de dissiper son chagrin, & entr'autres, Parmy „ les Livres, luy dit-il, que vous choi„ sirez pour vôtre entretien à la campa„ gne, attachez-vous à ceux qui font „ leurs éfets *sur vôtre humeur*, par „ leur agrément, plûtôt qu'à ceux qui „ prétendent pouvoir fortifier vôtre „ esprit par leurs raisons, les derniers „ combattent le mal, ce qui se fait tou„ jours aux dépens de la personne en „ qui le combat se passe. Les premiers „ le font oublier, & à une douleur ou„ bliée il n'est pas dificile de faire suc„ ceder le sentiment de la joye.

J'ay l'experience du contraire, les Livres agreables ne sont point bons dans les grands chagrins, comme ils ne donnent que des pensées de joye, quelle apparence d'y être sensible quand on se voit accablé de douleur. Les Livres solides ne conviennent point non plus dans ce tems-là, & il y a des momens où la raison & le plaisir nous sont également insuportables. Mais

Mais quand la violence du mal eſt paſſé, & que nous ſommes devenus capables de reflexion, il me paroît que la raiſon nous conſole beaucoup plus que la joye. Il eſt vray que le combat du mal & de la raiſon ſe paſſe en nous, mais faiſant dominer la raiſon, nous nous gueriſſons entierement du mal en nous éforçant d'en couper la racine, au lieu que quand nous voulons l'oublier par la joye, nous ne faiſons que l'endormir pour quelques momens, & la joye finie il revient ſouvent avec ſa premiere violence. Ce n'eſt pas que la joye ne faſſe quelque diverſion au mal, mais elle ne la guérit jamais ſolidement. Enſuite des paroles qui j'ay raportées.

La morale, dit-il à Mr. d'Olone, « n'eſt propre qu'à former methodi- « quement une bonne conſcience, & « j'ay vû ſortir de ſon Ecole des gens « graves & compoſez, qui donnoient un « tour ridicule à la prud'homie. «

Monſieur de S. E. a tort de rejetter la Morale, par l'air *compoſé* des gens qui donnent *un tour ridicule* à la vertu. La Morale n'a point ce tour en elle-même, ce ſont des airs faux de ceux qui veulent faire les Importans & ſe donner

donner une distinction par une sagesse affectée. Il y a assez souvent une difference infinie entre la science & le sçavant, comme entre le devot & la devotion. Mais voicy la suite où je m'arrête principalement.

„ Les vrais honêtes gens, ajoûta-t'il, „ n'ont que faire de ces leçons, il con- „ noissent le bien par la seule justesse de „ leur goût, & s'y portent de leur pro- „ pre mouvement.

Y a-t'il un homme au monde, quelque saint qu'il soit, qui se sente porté au bien par son seul goût, & ne sçavons-nous pas au contraire que nostre corruption originelle nous pousse sans cesse au mal. Saint Paul se plaint *qu'il ne fait pas le bien qu'il veut, & qu'il fait le mal qu'il ne veut pas.* Et Mr. de S. E. se porte au bien de son propre mouvement.

Je trouve aussi bien que vous sa Theologie fort singuliere. Je sçay qu'il est parfaitement honeste, qu'il est mesme persuadé que l'homme n'est qu'un amas d'iniquité, & qu'il ne peut sans combattre son goût exercer les vertus morales, pourquoy veut-il donc paroître dans un sentiment si oppose? quand on écrit à son amy à la verité

té on ne s'aviſe gueres de vouloir inſerer des erreurs dans la lettre, j'en tombe d'accord; mais que ne ſe tient-il aux conſeils qu'il donne à Mr. d'Olonne ſur ſes Maîtreſſes, & ſur la bonne chère, ſans y mêler rien de Theologie. Ce n'eſt pas un mal de l'ignorer, mais un homme ſage ne doit rien laiſſer échaper là-deſſus dont il ne ſoit bien certain, de peur de faire penſer qu'on n'eſt pas inſtruit des principes.

Quand il dit que *les honnêtes gens connoiſſent le bien par la ſeule juſteſſe de leur goût, & qu'ils s'y portent de leur propre mouvement.*

Il parle du bien comme d'une choſe tres-aiſée à ſuivre, ſur lequel il prétend qu'il ne faut point tant d'inſtructions, & que *les honêtes gens* ne connoiſſent que trop; mais encore qui ſont *les honêtes gens* qu'il entend, apparament gens du monde, de faſte, & de vanité, qui remplis de maximes humaines, n'ont peût-eſtre jamais eu aucune connoiſſance de la vertu.

De plus, qui eſt l'homme qui ſe puiſſe porter de ſon propre mouvement à la pratique des vertus chrétiennes? Les Pelagiens l'ont cru; mais

les

les Catholiques sont persuadez du besoin qu'ils ont de la grace pour connoître les moindres veritez de l'Evangile, & pour suivre les plus petits exercices de la Religion.

Remarque sur la langue, *penser moins à cela, qu'à cela*

Je finis cet article pour vous proposer un doute qui m'est venu sur nostre Langue en lisant ces paroles que vous raportez de Mr. de S. E. où il dit que *Cesar fut si heureux à persuader les Romains de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.*

Voicy ma pensée, *songer moins à une chose qu'à une autre*, je ne condamne pas ces expressions, mais il me semble qu'on ne devroit pas s'en servir communement. Dans ces mots *songer moins* l'esprit est d'abord frappé par *songer*, qui est une action, puis par *moins*, qui diminuë cette action, cette double attention incommode, & pour peu que nous en ayons nous-mesmes sur la maniere dont les choses que l'on nous dit avec ce tour-là, entrent dans nostre esprit, nous sentons que l'esprit sautille, avant que de se rasseoir dans sa pensée. Si vous m'objectez qu'on ne pourroit donc jamais

se

ſe ſervir de negation, & qu'on n'oſeroit dire *ne penſez pas à cela*, parce que le verbe *penſer* ſignifie une action, & la particule *ne* une negation. Je vous répondray en un mot, que la particule *ne* frapant l'eſprit la premiere, le détermine d'abord à concevoir la negation de l'action, & il s'en tient là : mais il n'en eſt pas de meſme dans l'expreſſion *ſonger moins à cela qu'à cela*, par la raiſon que je vous ay dite.

Vous voyez comme je fais le docteur, cependant ce n'eſt point une deciſion que je vous écris, mais un ſimple doute que je vous propoſe.

Mr. de S. E. blâme trop facilement le Cardinal de Richelieu ſur le deſſein qu'il avoit eu d'attaquer la Flandre par derriere.

Je ne ſçay pourquoy dans la Diſſertation du mot de *vaſte* Mr. de S. E. traite le Cardinal de Richelieu d'eſprit chimerique pour avoir *eu deſſein d'attaquer la Flandre par le derriere, & de luy ôter toute la communication qu'elle pouvoit avoir avec l'Allemagne par le moyen de la Meuſe*. Il n'eſt pas vrayſemblable que le Cardinal de Richelieu, auſſi prudent & auſſi experimenté qu'il l'eſtoit, ait fait un pareil deſſein, ſans avoir pris des meſures juſtes pour l'executer. On peut bien croire que dans les occaſions imprévûës les

plus grands hommes peuvent estre surpris, mais on ne croira pas facilement que dans une afaire méditée ils se laissent aller à des projets chimeriques. Le Cardinal de Richelieu avoit des ressources qui nous sont inconnuës, & les afaires d'Estat sont des mysteres qui ne sont jamais revelez à personne.

Mr. de S. E. a deux principaux defautes, 1. il se contredit, 2. il ne parle point par raport à la verité, mais par raport à la situation où il se trouve quand il écrit.

En lisant les Oeuvres de Mr. de S. E. j'ay pris garde à deux choses principales que vous remarquez, l'une qu'il se contredit facilement, & l'autre qu'ordinairement quand il écrit il suit la situation d'esprit où il se trouve, & non pas la verité. Quand son but est de parler mal d'Alexandre, il le fait passer pour un étourdy, quitte pour le justifier ailleurs; quand il n'est plus de son interest de nous le donner avec le mesme défaut. Pareillement il s'est mis dans l'esprit de blâmer le *vaste* du Cardinal de Richelieu, & il nous parle de ses desseins comme de projets chimeriques. Je voudrois juger des grands hommes avec un peu plus de moderation, & quand leur prudence est generalement reconnuë nous ne devons pas condamner avec tant de précipitation leurs desseins, quelques extra-

extraordinaires qu'ils nous paroiſſent.

J'ajoûte un mot touchant *vaſte maiſon*, *vaſtes appartemens*, *vaſte foreſt*, *vaſte campagne*, *vaſte fleuve*. La vraye aplication de *vaſte* ſe fait à une campagne, & l'on dit tousjours vaſte campagne. Je ne voudrois pas dire *un vaſte fleuve*; mais je ne blâmerois pas celuy qui diroit qu'il a une vaſte étenduë; étenduë là ſe prend non pas pour la largeur ſeulement, mais pour toute ſon étenduë. *Vaſtes foreſts* n'eſt pas non plus une mauvaiſe expreſſion, & en parlant d'une maiſon fort grande, & d'apartemens fort grands, dont je veux donner une idée deſagreable, j'aimerois mieux les appeller *vaſtes* avec Mr. de S. E. que de dire avec vous qu'ils ſont fort grands. Mais tout cela n'eſt pas grand' choſe. Si on me rendoit compte d'une maiſon qu'on eût vû pour moy, & qu'on me dit qu'il y a de fort grands apartemens, on m'enferoit aſſez entrevoir la deſagreable étenduë.

Revenons à Mr. de Saint-Evremont. C'eſt avec la meſme précipitation qu'il décide contre les Anciens. Homme au monde ne prend moins que moy

Mr. de S. E. décide trop aiſement contre les An-

de part à toutes ces contestations ; mais cependant il me semble qu'on ne leur rend pas assez justice. Je demeure d'accord que parmy les Modernes il y a du goût, & du discernement; les œuvres mêmes de quelques-uns sont des modéles parfaits, neanmoins les Anciens ont l'avantage de nous avoir donné ce bon goût, & leurs Ouvrages ont l'approbation d'un grand nombre de siecles que les Modernes n'ont pas.

La maniere de Parler en France du temps de Nervese.

Nous avons vû en certains temps la France digne de pitié pour la literature, Nervese étoit le merveilleux, on ne paroloit que pointes, & que jeu de mots, & on se mettoit peu en peine de dire des choses sensées, & même de rendre intelligibles les pensées basses, & les allusions froides dont on rempliſſoit les conversations. On voyoit dans les Livres de ces temps-là une même chose dite en plusieurs manieres diferantes, & quelquefois une érudition importune, soûtenuë de citations sans justesse, & sans discernement.

Les Poëtes rempliſſoient leurs Vers d'une science mal digerée, & souvent d'un nombre de diminutifs pueriles, com-

comme *ameletto*, pour dire une petite ame, &c.

On n'eſt ſorty de ces puerilitez, que parce que l'on eſt revenu aux Anciens; Horace ne badine point d'une maniere fade, ſes Satyres ſont d'un ſens, & d'un ſel qui les rendent également utiles & agréables, & quand on les lit avec attention, on y trouve une morale auſſi ſolide que dans les autres Philoſophes.

Il eſt vray que pour lire utilement les Anciens, il faut un eſprit fait, beaucoup de goût, du bon ſens & de l'experience; & j'ajoûte beaucoup de docilité pour ceux qui nous peuvent aider dans cette lecture; faute de cette docilité la plûpart des jeunes gens n'en profitent point: leur imagination vive les emporte au galimatias, & comme ils ſont remplis de leur propre merite, ils croyent trouver dans leur eſprit tous les agrémens du langage.

Comment faut lire les Anciens. Et pourquoi les jeunes gens n'en profitent pas.

On voit auſſi quelquefois dans des perſonnes d'un âge avancé des brillans extraordinaires, ce defaut ne ſe peut attribuer qu'à une maniere d'eſprit ſingulier, & guindé, qui prévenu d'une opinion erronée, croiroit ſe deshonnorer s'il s'expliquoit humai-

Pourquoy les gens âgez parlent d'une maniere afectée.

mainement ſur les choſes les plus ſimples & les plus naturelles.

Qu'il faut lire avec plus d'attention un ſtile familier, qu'un ſtile ſublime.

Aucun ſtile à mon ſens n'eſt plus oppoſé à l'affectation & au faux brillant que celuy de Terence; on ne peut choiſir un Livre plus utile pour s'accoûtumer à des expreſſions ſimples & intelligibles ; mais il le faut lire pluſieurs fois, & avec beaucoup d'attention, on feroit même bien d'en aprendre par cœur les plus beaux endroits, par ce moyen *on couche en ſoy*, comme dit Montagne, les choſes qu'on lit, & on les digere beaucoup mieux. J'ajoûte que l'attention à cette lecture doit être plus grande que celle qu'on donne à un diſcours ſublime, parce que le ſublime frape d'abord, & que le ſtile ſimple approchant du langage populaire, on n'en peut ſentir la diferance que par un long uſage, par une application extrême, & par une lecture réïterée.

Je vous parle icy avec confiance; mais peut-être ne trouverez-vous pas que j'aye raiſon, vous me ferez plaiſir de me corriger, car je ne cherche qu'à me mettre dans le bon chemin, & pour vous y obliger je vais vous y mettre

mettre vons-même ſur le ſujet du Heros.

Vous conviendrez aiſément de celuy de Mr. de S. E. ſi vous penſez qu'il ne veut faire qu'un *Heros d'éclat & de parade*, qui ſe mette au deſſus de tous les hommes par ſa vanité: Comme Mr. de S. E. eſt homme du monde, tout ce qui brille ſaiſit ſon eſtime, & quelque faux que ſoit ſon Heros par les qualites du cœur, il ſufit qu'il ſe montre à luy Conquerant pour attirer ſa veneration.

Son ſentiment eſt fondé ſur deux eſpeces d'hommes, les uns ſont *tout hommes au dedans*, & les autres *tout hommes au dehors*; on ne cherche dans les derniers que des ſailles, & des tranſports, & comme ces ſaillies ſont quelquefois heureuſes, elles fixent l'eſprit dans l'admiration; on penſe diferemment ſur ceux qui ſont hommes au dedans, on veut en eux une raiſon ferme qui les conduiſe dans leurs deſſeins, & une vertu ſolide qui domine même juſques dans leurs plus grands ſuccés.

L'homme au dehors donne tout au hazard, & l'homme au dedans donne tout à la prudence. Conſentez

que le Heros de Mr. de S. E. *ait une nature toute belle, & que ses transports soient des impulsions divines, &c.* consentez mesme que son courage & son intrepidité soient fermes & inébranlables, tout cela se trouve ordinairement avec de grands defauts, comme en convient Mr. de S. E. Un Heros qui veut une Religion qui *s'accommode à son temperament*, n'a autre Dieu que son orgueil & son ambition, & il ne pense à soûmettre, s'il le peut, le monde entier, que par sa seule violence de ses armes : Il n'y a aucun scelerat qui par des crimes éclatans & heureux ne puisse parvenir à un semblable heroïsme.

Le vray Heros. Je voudrois donc comme vous un Heros d'une solide vertu, sans scrupule & sans superstition, qui conservast pour sa Religion & pour les hommes une droiture, & une justice qu'aucune consideration d'élevation & de fortune ne pût vaincre. Je le demande intrepide à la veuë des plus grands perils, mais qu'il s'y engage non par fureur, ny par une vaine présomption de son courage, mais par une prudence qui regle ses entrepriſes. Le Heros chez moy l'est plus par l'esprit & par le cœur, que par

par les actions exterieures ; je veux qu'il ſoit grand en luy-meſme, avant que de l'eſtre au dehors, la grandeur interieure eſt tousjours vertu, parce qu'elle eſt éloignée des yeux & de l'eſtime du monde ; l'exterieure eſt ſouvent orgueil, parce qu'elle eſt expoſée aux aplaudiſſemens. Si mon Heros raiſonne trop ſur les perils, je ſoubçonne ſa valeur & je le dégrade ; mais ſi ſe confiant à ſon propre merite, il trouve indigne de luy d'y faire de ſages reflexions, je le regarde comme un fou qui cherche à perir par quelque action qui immortaliſe ſa temerité.

Que mon Heros vainqueur de ſes ennemis ſçache joüir de ſa victoire, ſans eſtre inſolent de ſa fortune, qu'il regarde comme un effet de ſa valeur un champ de bataille couvert de morts qu'il a ſacrifiez à ſon juſte reſſentiment, mais qu'il ait compaſſion de leur ſort, qu'il ſuive les droits de la guerre, mais qu'il ne les outre pas, & que les vaincus ſentent en meſme temps la domination d'un vainqueur, & d'un homme plein de clemence, qui les tenant dans une juſte ſujetion, ſe ſouvient que la fortune peut renverſer ſes conqueſtes.

Si en combattant le Heros de Mr. de S. E. vous aviez voulu nous en donner un autre, je m'y serois tenu sans vous écrire là dessus mes idées. Je ne sçay si c'est en moy un scrupule ou une foiblesse, mais je n'ay jamais pû, ny ne puis encore concevoir un Heros sans religion, comment le pourroit on faire, puisqu'on ne peut sans cela concevoir même un simple honête-homme.

Enée est un pauvre Heros.

Après cela je vous diray franchement que Mr. de S. E. a raison touchant Enée, c'est un pauvre Heros, il pleure à tout moment pour des choses de rien, & il craint les dangers plus que ne fait Panurge.

S'il est vray que les Autheurs mettent le caractere de leur esprit dans leurs Ouvrages, Virgile devoit être bien lâche, à peine la tempête commence qu'Enée aulieu de la regarder avec une fermeté d'ame capable de jetter l'intrepidité dans le cœur de ses soldats, lamente le premier, crie, leve les mains au Ciel, & le moindre goujat de ses vaisseaux craint moins que luy, & marque plus de résolution & de courage. Je ne voudrois point de son heroïsme, l'extrême tendresse de son

Il pleure à tout moment.

cœur

cœur n'étoit bonne que pour les enterremens, auſſi enterre-t'il ſa nourrice bien pieuſement, il dreſſe un bucher à ſon pilotte, & tout cela avec des torrens de larmes qui ne finiſſent point.

Mais ce qui me ſurprend, le tendre & le pieux Enée ne pleure point dans l'occaſion ſeule où a mon ſens ſes larmes auroient été le plus pardonnables; Didon le reçoit dans ſon Palais, au ſortir d'un naufrage qui ne luy laiſſoit aucune reſſource, & non ſeulement elle luy donne & à ſes gens toute l'aſſiſtance imaginable, mais encore elle l'épouſe: Enée ne pouvoit attendre un traitement plus noble, je ne dis pas d'une Reine qu'il n'avoit jamais veuë, mais d'Anchiſe ſon propre pere, s'il eût été encore vivant, & en état de diminuer ſes malheurs. Cependant quand aprés l'Ambaſſade de Mercure cette Princeſſe découvre les ordres ſecrets qu'il a donnez pour partir, quand elle ſe plaint à luy de ſon changement, & qu'elle luy repreſente avec des torrens de larmes l'état pitoyable où ſon départ la va reduire, Enée a de la peine à ſoufrir ſes plaintes, & la prie de les ceſſer, de peur qu'il n'en ſoit attendry:

Excepté en la ſeule occaſion où il le pouvoit faire.

Deſine

Desine meque tuis incendre teque querelis.

Si elle le fait conjurer par Anne sa sœur de se laisser toucher à son infortune, & si enfin toujours desolée elle se presente à luy avec des cris redoublez, bien loin que sa douleur extrême puisse luy arracher une larme, il ne daigne pas seulement tourner les yeux sur elle pour la regarder;

Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit;

Un vieux chesne ne resiste pas avec plus de force aux vents furieux qui le veulent arracher, qu'Enée se trouve inébranlable à la mort certaine de cette Princesse,

Ac veluti annosam valido cum robore quercum, &c.

Mens immota manet Lacrymæ voluuntur inanes, &c.

Enfin si fondant en pleurs elle le prie par son mariage, dernier gage de son amour, qu'elle dit être la seule chose qui luy reste pour le fléchir. „Au lieu de marquer la moindre sensi„bilité, Ne vous imaginez pas, luy „dit-il, que j'aye jamais prétendu à „vôtre alliance, ny que je sois venu „icy pour vous épouser,

Nec conjugis unquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

Il a même la cruauté de luy dire, que quand les deſtinées ne l'appelleroient pas en Italie, s'il étoit maître de ſes deſirs, il ne demeureroit pas avec elle, mais qu'il retourneroit à Troye ſa chere patrie.

Et comme s'il vouloit luy faire avoüer même que ſa douleur eſt injuſte, il luy dit que ſi elle, qui eſt Phenicienne, eſt venuë demeurer en Lybie, pourquoi elle trouve mauvais qu'il aille habiter un païs étranger, comme ſi Didon perſecutée par Pigmalion ne pouvoit ſe refugier à Cartage, & qu'il fût permis à un Prince de marquer ſa dureté & ſon mépris à une Reine qui s'eſt donnée à luy, & qui l'a mis en poſſeſſion de ſon Royaume.

Enfin dans le temps que Didon ſe voit abandonnée, & que ſeule retirée dans ſon Palais, accablée de deſeſpoir elle médite ſa mort, le Prince Troyen ſe retire dans ſon Vaiſſeau, où il paſſe la nuit dans un ſommeil ſi tranquile, & ſi profond, qu'il faut que Mercure le vienne éveiller pour le faire partir:

Nate Dea potes ſub hoc caſu ducere ſomnos, &c.

En

En verité un procedé si peu honête meritoit bien de luy attirer dans ses voyages tous les maux que Didon luy avoit souhaitez. Si Enée ne pouvoit être attendry par amour, il devoit au moins l'être par reconnoissance. Il pleure sa vieille Nourrice, & il est insensible pour une belle & jeune Princesse qui est sa femme, & qui l'accable de biens & de tendresse.

Je ne puis trop approuver le sentiment de Mr. de S. E. qui ne goût point le caractere de ce Prince.

Le Heros Chrêtien est un Heros veritable.

Le seul tort qu'il a sur son peu d'estime pour Enée, c'est que ne voulant point d'un tel Heros dans le Paganisme, il en fasse present aux Chrêtiens, comme si le Christianisme n'étoit composé que d'hommes lâches & timides : Cependant il ne faut que penser un moment aux persecutions de l'Eglise pour être persuadé que le Heros Chrêtien doit être plus ferme & plus inébranlable que ne l'ont jamais été tous les Heros de l'Antiquité.

Le heroïsme des Philosophes

Pour ce qu'il ajoûte des Philosophes ; à qui il dit qu'on fait honneur des vices de complexion, quand ils sçavent la corriger par la sagesse : Je ne m'en étonne point. Son sentiment est

eſt fondé ſur la diſtinction que je vous ay faite au commencement de cet article entre l'homme au dedans, & l'homme au dehors. Comme un Philoſophe ne peut jamais être Heros qu'au dedans de luy-même, en réglant ſes mœurs, & en ſurmontant parfaitement ſes mauvaiſes inclinations. Je ne ſuis pas ſurpris que Mr. de S. E. mette un tel Heros au deſſous de l'autre, auſſi ſon Heros n'eſt-il compoſé que *d'impulſions divines*, & à peine daigne-t'il être homme.

Les Heroïnes ne doivent pas aimer comme les autres femmes.

Je viens à l'amour heroïque, où je ne ſuis point d'accord avec vous. A mon avis les Heroïnes ne doivent pas aimer comme les femmes ordinaires, l'amour eſt par ſon eſſence l'union avec l'objet aimé ; mais il a pluſieurs manieres d'aller à cet objet ; un homme doux aime tranquilement, un jaloux aime avec inquietude ; un homme vif aime avec ardeur, &c. Ces diverſes manieres d'aimer ne ſont que comme des accidens à l'amour, ſans leſquels l'amour eſt toujours eſſentiellement l'union avec l'objet aimé.

Suivant ce raiſonnement, l'amour d'Emilie pour Cinna eſt auſſi veritable

ble que celuy d'Astrée pour Celadon, c'est-à-dire qu'Emilie est unie de cœur avec Cinna, comme Astrée avec Celadon ; mais ces deux amours vont à leurs objets d'une maniere diferente, l'amour d'Emilie se trouvant dans un cœur remply de sentimens diferens de ceux d'Astrée, produit des éfets opposez, permis à une Bergere qui n'a point d'employ plus noble que celuy d'aimer, d'avoir tousjours son Berger auprés d'elle pour goûter sa tendresse & sa fidelité ; mais Emilie d'un cœur élevé, & qui a tousjours devant les yeux la mort de son pere proscrit par Auguste, doit faire un autre usage de son Amant.

Mais elle éloigne Cinna d'elle, & l'expose à perdre la vie.

Il est vray elle l'éloigne, mais afin qu'il reparoisse à ses yeux plus glorieux & plus digne d'elle, & quoy qu'elle l'expose, elle ne s'attend pas pour cela qu'il perisse, au contraire elle ne doute point qu'un homme tel que Cinna ne vienne à bout de son entrepriſe ; auſſi comme ſi ſon amour luy répondoit de ſa vie, elle le quitte avec ces dernieres paroles, *va, & ſouviens-toy ſeulement que je t'aime.*

Vous

Vous apportez l'exemple de Didon pour apprendre à aimer. Didon a aimée en folle.

Oüy à aimer en folle, Didon eſt ſi abandonnée à ſa paſſion, qu'elle oublie ſes ſoins, ſon rang, & ſa vie meſme pour Enée, il n'y a moyen par elle-meſme & par ſa ſœur Anne qu'elle ne mette en uſage pour le retenir; raiſons, tendreſſes, reproches, cris, deſeſpoir, croyez-moy c'eſt une Amante faite à plaiſir par la tendre imagination de Virgile, qui en formant ſon caractere n'a eu aucun égard aux bienſeances; car enfin Didon avoit des raiſons ſolides pour ſe conſoler du départ du Troyen. Elle n'avoit qu'a conſiderer l'ingratitude qu'il luy marquoit par ſon éloignement précipité, & prenant ſon party-là-deſſus, le regarder comme un perfide qui avoit oublié ſes graces, & abuſé de ſa ſimplicité; au lieu de cela elle ſe laiſſe emporter aux mouvemens impetueux d'une paſſion, ou plûtoſt d'une fureur démeſurée. Voulez-vous que je vous faſſe en peu de mots le caractere de voſtre Princeſſe, *Marion pleure, Marion crie, &c.*

Avec tout cela l'Eneïde eſt une choſe admirable; mais j'aoûte avec L'Eneïde ouvrage d'une

beauté parfaite pour la verſification, mais non pas pour les caracteres.

Mr. de Saint-Evremont, que toute excellente, & toute admirable qu'elle eſt, elle n'eſt pas ſans défaut, & tous les caracteres n'y ſont pas merveilleux ; mais à cela prés elle eſt pour tout le reſte au deſſus de tout ce que l'on peut imaginer, & je doute que juſqu'à la fin des ſiecles perſonne la puiſſe égaler.

Suppoſé que Didon deût marquer un amour outré, ou plûtôt un amour confondu dans tous les mouvemens des paſſions diferentes que peut ſentir une femme mépriſée & abandonnée de ſon Amant. On ne pouvoit exprimer cette confuſion d'un ſtile plus tendre & plus vif.

Je ne ſuis point ſurpris que S. Auguſtin ait pleuré en liſant le quatriéme Livre de l'Eneïde, & il n'y a point de cœur aſſez dur qui ne ſe ſente attendry à la vûë de la deſolation de cette Princeſſe : mais aprés quand on penſe que Virgile peche dans le caractere, & qu'il ne convient pas à une Reine de ſe tant deſeſperer pour un Amant, alors le plaiſir qu'on a eu à voir la peinture de ſes malheurs ceſſe & s'évanoüit ; ainſi vous ne deviez pas apporter ſon exemple

ple pour nous faire connoiſtre le veritable amour, comme ſi l'amour ne ſe pouvoit trouver que dans une tendreſſe exceſſive. Tombez donc d'accord avec moy qu'une Heroïne peut fort bien aimer malgré tous les dangers où elle expoſe la vie de ſon Amant.

Je vais ſortir de mon ſujet pour un moment; mais je ne puis m'empêcher de vous écrire icy ce que la Philoſophie me preſente. Une des plus belles peintures que la raiſon nous puiſſe mettre devant les yeux pour noſtre reputation & pour noſtre repos, eſt celle d'un homme paſſionné, que l'on conſidere avec attention les deſſeins de cet homme, ſes démarches, ſes ſoins, ſes ſentimens, & ſes inquietudes, que l'on conſidere ce qu'il dit & ce qu'il fait, & combien tout cela eſt contre le devoir & contre le bon ſens, qu'on le ſuive dans les diferens états où ſa paſſion le conduit, & ſur tout dans celuy où il ſe trouve par la jalouſie, qui eſt un mélange d'amour, de haine, de crainte, & de deſeſpoir; qu'on l'examine tourmenté par ces quatre paſſions, dont chacune en excite d'autres, qui ſe

Portrait de l'agitation où eſt un homme qui aime, & qu'on doit conſiderer pour s'éloigner de l'amour.

confondant toutes ensemble, déchirent son cœur avec toutes les violences imaginables. Je dis qu'une pareille peinture est l'objet le plus utile que l'on puisse presenter à un homme capable de reflexion, qui veut avoir un moyen solide pour mener une vie tranquile, & pour s'éloigner de toutes sortes de déreglemens.

Les Amans les plus sages sont fous. Fable de Platon.

Mais quand tous les Amans ne tomberoient pas dans de si grands desordres, il suffit pour une personne raisonnable, qu'on ne peut aimer sans être fou. Il me souvient d'avoir lû dans Platon, si je ne me trompe, que la folie se trouva un jour dans le Ciel en un festin des Dieux, l'amour qui y étoit aussi voulut badiner avec elle; mais la folie importunée de ses puerilitez luy donna un soufflet, & si malheureusement qu'elle luy creva les deux yeux. Les Dieux outrez de cette injure s'assemblerent pour la punir, & chacun proposa une punition, mais Jupiter en cette occasion plus sensé que les autres dit, que *puisque la folie avoit aveuglé l'amour, il la condamnoit à le mener toute sa vie*; ainsi la folie se trouve par tout où se trouve l'amour. Revenons à nôtre Dissertation.

Les

Les remarques que vous faites pour écrire poliment me paroiſſent aſſez bonnes. Vous dites vray, que pour bien écrire il faut bien penſer ; en vain prépare-t'on les plus belles paroles du monde pour parler d'un ſujet qu'on n'entend pas. Quelques petites obſervations pour bien écrire.

Monſieur de S. E condamne les Theologiens, qui demandent s'il y a un Dieu, & ſans ſçavoir à quoy l'expoſe ſa déciſion précipitée, il triomphe en diſant *que cette demande jette du ſcrupule dans les défians, arme les furieux, & ſcandaliſe les foibles* ; & par ce petit nombre de paroles il traite d'imprudens & de ſcandaleux tous les Docteurs, & S. Thomas même qui au commencement de ſa Somme, queſtion 2 article 3. demande expreſſément s'il y a un Dieu. Que Mr. de S. E. ſe puiſſe figurer que l'on prenne ſon party contre tant de Theologiens éclairez qui traitent cette queſtion dans toutes les plus fameuſes Univerſitez, depuis un ſi grand nombre d'années, à la vûë de toute l'Egliſe, c'eſt ce qu'il ne peut ſe promettre, & nous manquerions de ſens commun d'entrer là-deſſus dans ſon ſentiment, de luy, à la verité, Mr. de S. E. condamne trop facilement.

tres-galant homme, mais tres-médiocrement versé dans la Theologie.

Pour donc bien écrire il faut bien penser, c'est-à-dire bien comprendre ce qu'on veut dire, & pour ajoûter quelques petites Reflexions à vos Remarques, je crois qu'ensuitte il faut se faire un plan de la matiere, la disposer dans un ordre juste, c'est-à-dire traiter premierement les choses les plus generales, aprés décendre aux particulieres, & conduire l'esprit de maniere qu'en le convainquant toujours, chemin faisant, de quelque nouvelle verité, il demeure à la fin de l'ouvrage pleinement persuadé de nos sentimens.

Pour bien écrire, 1. Il faut des termes propres & simples.

Pour cela il faut sçavoir expliquer ses raison, on a besoin de paroles, de phrases, & d'un tour aisé pour se faire entendre agreablement, & sans peine.

Je veux des termes propres, simples, qui ne se fassent point remarquer, qui se prononcent aisément, & qui entrent dans l'esprit pour y faire des impressions d'autant plus seures, que l'esprit se défend moins, & se laisse aller plus facilement aux douces idées qu'elles luy donnent. Il ne faut ny

trop,

trop, ny trop peu de paroles, comme vous dites. Les paroles ſont comme autant de coups de pinceau, elles nous peignent l'objet, & un portrait pour être bon ne doit avoir aucun trait inutile.

2. Des phraſes d'un tour aiſé

Quand on a les termes propres, il en faut compoſer des phraſes avec la meſme ſimplicité, rien de bas, d'uſé, ny de puerile; rien de recherché, de fade, ny d'outré; ſublime quand le ſujet le demande, naturel quand il eſt neceſſaire, mais toujours aiſé, noble, & intelligible. Un brillant perpetuel, un tour étudié, de grands mots lumineux, tout cela n'eſt jamais bon. Telle femme richement vêtuë n'a point de grace faute d'un air aiſé; telle autre avec un habit ſimple, mais ſe maniant aiſément dans cet habit, plaît beaucoup: Tel habile homme avec des paroles & des expreſſions étudiées eſt inſuportable, & tel autre qui ne dit que des choſes communes, & ſouvent des riens, mais d'un ſtile aiſé, ſe fait écoûter agréablement.

3. Il faut que l'ameſoit dans un diſcours pour qu'il ſoit agreable.

Ce n'eſt pas tout, avec des termes propres, des phraſes aiſées, un tour naturel, on ne laiſſe pas encore d'écrire ſans agrément. Il y a des portraits

par plusieurs endroits qu'on rapporte ici de la Harangue de Constantin.

Eusebe, Evêque de Cesarée ; il y a un Discours de l'Empereur Constantin adressé à l'assemblée des Fideles, où l'on trouve l'explication de plusieurs Mysteres, & ce Prince commence son discours par une apostrophe à l'Eglise.

„ Pilote sacré du vaisseau mistique
„ qui vivez dans une pureté parfaite de
„ cœur & de corps, Eglise sainte qui
„ élevez les ames foibles avec une ten-
„ dresse & une charité maternelle, qui
„ êtes pour elles comme une vive sour-
„ ce d'où coulent les eaux du salut; peu-
„ ples fideles qui suivez Dieu avec une
„ foy sincere, & qui êtes en assurance
„ sous la protection de sa main toute-
„ puissante; je vous prie de me donner
„ une favorable audiance, de faire
„ moins d'attention à la simplicité de
„ mon langage, qu'a la verité, & de
„ considerer plûtôt la pureté de mes in-
„ tentions, que l'indignité de ma per-
„ sonne, &c.

Quelle idée d'un grand Empereur, qui parle à l'Eglise en des termes si vifs, & si animez de l'esprit de la Religion! mais quelle attention ne s'attire-t'il point au Chap. 22. dans *l'action de graces qu'il rend à Dieu, & dans la detesta-*

déteſtation de la cruauté de Maximin :

Je tiens, dit cet Empereur, de la « pieté tout mon bonheur ; & toute la « proſperité de mes affaires. L'accom- « pliſſement de mes ſouhaits, l'heureux « ſuccés de mes entrepriſes, la défaite « de mes ennemis en ſont des monu- « mens publics. Rome le ſçait & en « témoigne ſa joye, bien qu'elle ſe ſoit « trompée en choiſiſſant un Empe- « reur indigne d'elle, &c. «

Quelques lignes plus bas, aprés avoir parlé aux fidéles des ſuplices qu'on leur préparoit, & qu'ils ſoufroient avec *une fermeté qui donnoit de l'étonnement & du reſpect à tous ceux qui en étoient témoins*, il s'adreſſe à Maximin.

Quel fruit, ô le plus impie de tous « les hommes, avez-vous tiré de l'in- « juſtice & de la violence de vos entre- « priſes ? Qui vous avoit inſpiré une ſi « étrange fureur ? Vous direz peut-être « que vous vouliez défendre l'honneur « des Dieux ; de quels Dieux, & quelle « idée avez-vous de ces Dieux-là ? « Avez-vous crû qu'ils étoient auſſi « ſujets à la colere que vous ? S'ils y « étoient ſujets, il falloit plûtôt s'éton- «

ner

„ner qu'ils vouluſſent faire mourir des „innocens. Vous excuſerez-vous par la „néceſſité où vous vous êtes trouvé de „maintenir un uſage introduit par vos „Anceſtres & autoriſé par la croyance „du peuple ? Je reçois vôtre excuſe, cet „uſage eſt conforme à la conduite que „vous avez tenuë, & procede de la „même ignorance : Vous vous êtes „peutêtre perſuadé que des ſtatuës fai„tes par des Sculpteurs ont quelque „puiſſance fort extraordinaire, c'eſt „pour cela que vous leur avez rendu de „profonds reſpects, & que vous avez „pris un ſoin fort particulier d'empê„cher qu'elles ne fuſſent gâtées par la „pouſſiere & par la roüille : les Dieux „ont beſoin de cette vigilance des „hommes.

Ce diſcours ne demande pas mes reflexions pour ſe faire ſentir, il a une vivacité & une élevation qui marque bien le caractere de celuy qui l'a fait, & de celuy qui dans ſa traduction en a conſervé la force. Comme ce Prince a toujours été un exemple de courage, de vertu & de religion, Euſebe le loüe dans la Harangue qu'il prononça en la trentiéme année de ſon regne ; & c'eſt de la même verſion de Mr.

Mr. le Preſident Couſin que j'ay tiré ces paroles.

Eusebe dans ſa Harangue prononcée pour loüer Conſtantin.

Aprés avoir dit que Conſtantin n'eſt ſujet à aucune paſſion : Avoüons, „ ajoûte-t'il, qu'il n'y a point d'autre Empereur que le nôtre, puiſqu'il n'y en a point qui ſoit libre comme luy, ny qui ſoit comme luy au deſſus des paſſions, & qui mépriſe les plaiſirs, & ſe prive même de ceux qui ſont innocens & legitime. Il eſt maître de ſa colere & de ſon courage ; il eſt vainqueur non ſeulement des ennemis étrangers dont il a dompté l'orgueil, mais des domeſtiques & de ſes propres mouvemens, dont il a reprimé la violence ; il imite Dieu, comme ſon modele, & le repreſente comme ſon miroir, &c.

Deux pages plus bas : La grandeur de ſon ame, & la connoiſſance qu'il a des veritez divines luy font rechercher des avantages plus excellens que ceux de la vie preſente.

Euſebe loüe Conſtantin *de la connoiſſance qu'il avoit des veritez divines*, parce qu'il étoit perſuadé que cet Empereur les avoit connuës par des revelations particulieres que Dieu luy en avoit fait dans ſes apparitions.

C'eſt

C'eſt pour cette raiſon qu'Euſebe au Chapitre 11. du Panegerique, le ſuppliant de luy permettre d'expliquer les „myſteres de Dieu; Ce n'eſt pas, a„joûte Mr. Couſin, que j'aye la pré„ſomption de vous inſtruire, parce que „je ſçay que Dieu même vous a inſtruit; „je n'entreprens pas de vous enſeigner „des veritez qui vous ont eſté revelées „non par des hommes, mais par le Sau„veur commun de tous les hommes, qui „vous eſt ſouvent apparu, &c.

Et comme ce Prince eut abatu les Temples des Idoles, qu'il eut fait fondre leurs ſtatuës d'or & d'argent, & qu'il eût fait enlever celles qui n'étoient que de cuivre & de bronze, & entraîgner comme des captifs les Dieux de la Grece, cherchant enſuite s'il y avoit en des lieux ſecrets quelque reſte de la ſuperſtition payenne.

„ Comme un Aigle, dit la Verſion, „découvre du haut du Ciel ce qui ſe „fait ſur la Terre, l'Empereur découvrit „de ſon Palais un piege qui avoit eſté „dreſſé en Phenicie pour faire miſera„blement perir les ames. C'étoit un „bois, & un ancien Temple conſacré à „l'honneur d'un infame Demon ſous le „nom de *Venus*, non dans une place pu-

bli-

blique pour ſervir d'ornement à une « grande Ville, mais en un endroit du « Mont-Liban. On y tenoit une Ecole « ouverte d'impudicité. Il y avoit des « hommes qui renonçant a la dignité « de leur ſexe s'y proſtituoient comme « des femmes, & qui croyoient ſe ren- « dre la Divinité propice par l'infamie « de cette monſtrueuſe corruption: C'é- « toit un lieu privilegié pour commet- « tre impunément l'adultere, & toutes « ſortes d'abominations; perſonne n'en « pouvoit arreſter le cours, puiſque per- « ſonne ne pouvoit entrer en ce lieu-là, « pour peu qu'il eût d'honnêteté & de « retenuë. L'Empereur en ayant eu con- « noiſſance, &c. «

Et une page plus bas parlant de la vaine confiance qu'avoient les peuples en ces Idoles.

Ceux, diſent Euſebe & la Verſion, « qui étoient reconnus pour des Dieux « promettoient aux Princes de leur de- « couvrir l'avenir; mais la preuve con- « vaincante de la fauſſeté de leurs pro- « meſſes, & de l'impoſture de leurs « prédictions, eſt qu'ils n'ont pû pré- « dire leur propre ruine; jamais aucun « de ces Oracles ſi vantez par l'anti- « quité a-t'il prédit l'avenement du « Sau-

„Sauveur, & la prédication par la-
„quelle il devoit instruire les hommes
„de la divinité de son Pere ? Jamais
„l'Oracle d'Apollon, ou de quelqu'au-
„tre Demon a-t'il prédit qu'il seroit
„abandonné ? A-t'il jamais nommé ce-
„lui qui lui imposeroit un jour silence ?
„Quel Divin a prévû que le culte des
„Dieux seroit aboly par le culte d'un
„nouveau Dieu, & y a-t'il jamais eu
„quelque Dieu qui ait dit que ses
„statuës seroient coupées en lames ?
„Où étoient leurs protecteurs, lorsque
„des mains aussi foibles que celles des
„hommes ont abatu les monumens
„qui avoient esté élevez à leur gloire ?
„Où sont ces esprits inquiets qui al-
„lumoient autrefois le feu de la guerre,
„& qui voyent maintenant leurs vain-
„queurs joüir de la paix ? Où sont les
„hommes qui avoient mis en eux leur
„confiance, &c.

Toutes les Oeuvres de Mr. le Presidẽt Cousin sont écrites du mesme stile, tout y est simple, vif & naturel, & les paroles portent du premier coup à l'esprit l'idée nette des choses qu'elles signifient.

Deux pensées rapportées

J'ay trouvé dans ce Panegyrique de Constantin deux pensées d'Eusebe qui

qui m'ont fait plaisir, elles ne sont pas de nostre sujet, mais je ne laisse pas de vous les écrire. Quand Eusebe, aprés avoir expliqué la puissance du Verbe dans la production des creatures, vient à celle des animaux ; *il forme*, dit-il, *les petits dans le sein des meres comme dans la boutique de la nature.* icy par occasion

L'autre est au commencement du Panegyrique au Chapitre 4. où parlant de la revolution des saisons: *Il a mis*, dit-il, *le temps au milieu de l'éternité*; & a marqué dans ces vastes « espaces des points comme les bornes « de la carriere où les athlettes courent, « & comme les Hosteleries où les Voya- « geurs se reposent. «

Je suis ravy de voir la nature, cette ouvriere admirable, qui travaille dans le sein des meres *comme dans sa boutique*, je la contemple apliquée à ses ouvrages, & je me figure son travail si beau, que je croy que si Dieu avoit laissé les hommes & les Anges dans l'estat purement naturel, il n'auroit donné aux uns & aux autres autre felicité, que la connoissance parfaite, & la contemplation des ouvrages de cette mesme nature.

Pareillement quelle plus belle & plus grande idée peut-on avoir du temps & de la vie que d'être placée au milieu de l'Eternité, ou plûtôt de deux éternitez. Abîme de tout côté, & elle ne peut aboutir qu'à des termes infinis. Je me represente les hommes au milieu de ces deux éternitez comme les Israëlites au passage de la Mer rouge, au milieu de deux Mers. Le tems sort d'une éternité comme de sa source, & entre dans une autre éternité comme dans sa fin; semblables aux Fleuves qui sortent de l'Occean, & vont par un chemin diferent s'y confondre. Revenons à nôtre sujet, & voyons le stile de Mr. de S. E.

Plusieurs endroits tirez du seul premier Chapitre du second Volume de Mr. de S. E. où l'on voit sa même maniere d'écrire,

Vous avez tiré de toutes ses Oeuvres quelques endroits contenus dans vôtre Dissertation, & moy je me contente d'en prendre seulement dans le premier Chapitre du second Volume, au Discours adressé à Mr. le Maréchal de Crequy, *qui luy demandoit en quelle situation étoit son esprit, & ce qu'il pensoit sur toutes choses.* Mr. de S. E. entr'autres choses, luy parlant des Poëtes dont il ne paroît pas faire grand cas, luy dit: Ceux-là "

s'ab-

s'abſtiendront ſeulement de faire « beaucoup de Vers qui ſe ſentiront « plus genez de l'infelicité de leur natu- « rel que de mes raiſons. Pour dire que « ſi certains Poëtes ne font pas beaucoup de Vers, ce n'eſt que par leur peu de talent, *ſe ſentir gené par l'infidelité de ſon naturel*, cela ſe peut entendre ; mais l'expreſſion n'eſt point naturelle.

En parlant de Montagne en la page 16. Comme il nous explique « particulierement l'homme, dit-il, « les jeunes & les vieux aiment à ſe trou- « ver en luy par la reſſemblance des « ſentimens. *Paſſe pour cela, voicy la « ſuite.* «

L'eſpace qui ſépare ces deux âges « les éloigne de la nature pour ſe don- « ner aux profeſſions, & ils trouvent « alors dans Montagne moins de choſes « qui leur conviennent. Je ne ſçay ſi on « peut entendre ce qu'il veut dire.

En la page 18. aprés avoir dit qu'il ne pardonnoit point à Voiture un grand nombre de Lettres qu'il prétend que Voiture auroit dû ſuprimer, ſi luy-même avoit fait imprimer ſes Ouvrages.

Mais, ajoûte t'il, il étoit comme «

„ces Peres également bons & discrets,
„à qui la nature laisse de la tendresse
„pour leurs enfans, & qui aiment en
„secret ceux qui n'ont point de merite,
„*Bon jusques-là, mais voicy la suite.*
„Pour n'exposer pas en public par cet-
„te amitié la reputation de leur juge-
ment: Pour dire que les peres bien ju-
dicieux doivent cacher au public l'a-
mitié qu'ils ont pour des enfans sans
merite. Si c'est là sa pensée, elle est
fausse; car l'amour des peres pour les
enfans est principalement fondé sur
le sang, sans avoir beaucoup d'égard
au merite; qui à la verité doit aug-
menter pour un enfant l'amitié d'un
pere judicieux.

„ En la page 20. L'agrément des fem-
„mes, dit-il, me fourniroit le plus
„doux (plaisir) si l'agrément qu'on
„trouve à en voir d'aimables, ne lais-
„soit la peine de se défendre de les
„aimer.

„ Une page plus bas. Il faut, dit-il, ga-
„gner au moins leur esprit (des fem-
„mes) par des loüanges; car au defaut
„des Amans à qui tout cede; celuy-là
„plaît le mieux, qui leur donne le
„moyen de se plaire davantage.

Et ces deux antitheses sont pour di-

re

re ſimplement qu'il y auroit plaiſir à voir des femmes aimables, ſi on pouvoit s'empêcher de les aimer, & qu'entre les hommes ceux la leur ſont les plus agréables, qui leur donnent lieu par leurs loüanges de ſe flatter d'un merite ſingulier.

Maîs outre l'antitheſe je fais icy une remarque, que vous deviez avoir faite. Comment Mr. de S. E. témoigne-t'il une ſi grande peine *de ſe défendre d'aimer des femmes aimables*, luy qui dit ailleurs dans la perſonne du Sage, comme vous le raportez dans vôtre Diſſertation, qu'il eſt au deſſus de leur caprice, & qu'il les conduit comme il luy plaît. Aparemment ou qu'il oublie ſa vertu, ou qu'il la ſent quelquefois diminuer,

En la page 25. J'ay connu quelques « Ambaſſadeurs ſi délicats, dit-il, qu'ils « me paroiſſent faire une perte conſide- « rable autant de fois que les factions « de leur employ ſuſpendoient l'uſa- « ge de leur merite particulier. Quel « tour pour dire qu'il y a des Ambaſſadeurs qui voudroient toujours montrer leur prudence par leurs judicieuſes negociations.

Au bas de la même page; A la veri- «

„té, dit-il, le fond d'une qualité essen-
„tielle est par tout le mesme, mais nous
„cherchons des dehors qui nous con-
„viennent; & ceux parmy nous qui
„donnent plus à la raison y veulent aussi
„des agrémens pour la fantaisie. Je
ne m'arreste plus à expliquer la pensée
de Mr. de S. É. je ne sçay si je devine,
& puis vous l'entendrez si vous pou-
vez, aussi bien que ce qu'il dit dans la
suite.

„ C'est en la page 32. La nature, dit-
„il, cherche à se complaire dans ces
„premieres qualitez, où nous agissons
„par un mouvement agréable; mais
„elle trouve une secrete violence en
„celle-cy, où le droit des autres exige
„ce que nous devons, & où nous nous
„acquittons plûtost de nos obligations
„qu'ils ne demeurent redevables de nos
„bienfaits. Tâchez de concevoir le sens
„de ces paroles.

En la page suivante, aprés avoir dit en neuf lignes, que l'on plaint les personnes qui se trouvent ruïnées par un malheur imprévû, & que l'on ne plaint point celles qui se ruïnent par leur mauvaise conduite.

„ Ajoûtez à cela, continuë-t'il, que
„la nature soufre toûjours, un peu dans
la

la compaſſion, & pour ſe délivrer « d'un ſentiment douloureux, elle envi- « ſage la folie du diſſipateur, au lieu de « s'arreſter à la vûë du miſerable. Tou- « tes choſes conſiderées, c'eſt aſſez aux « particuliers d'eſtre bienfaicteurs: com- « me il ne faut pas que ce ſoit par une « facilité de naturel qui laiſſe aller non- « chalament ce qu'on n'a pas la force « de retenir, je mépriſe une foibleſſe « que l'on appelle mal-à-propos libe- « ralité. Quel circuit, & combien de « paroles pour dire que pour eſtre li- beral on doit donner avec connoiſ- ſance, & jamais par facilité : & de plus quelle conſtruction, *comme il ne faut pas que ce ſoit*, &c. *Je mepriſe une foi- bleſſe*, &c.

En la page 39. ayant dit qu'il faut ſuivre la raiſon dans la diſtribution des bienfaits : Mais ajoûte-t'il, par- « my ceux qui ont deſſein même d'eſtre « juſtes ; combien y en a-t'il qui ne ſui- « vent que l'erreur d'un faux naturel à « recompenſer & à punir ? Quand on ſe « rend aux inſinuations, quand on ſe « laiſſe gagner aux complaiſances, l'a- « mour propre nous fait voir comme u- « ne juſtice la profuſion que nous fai- « ſons envers ceux qui nous flattent, & «

„ nous recompenſons des meſures arti-
„ ficieuſes dont on ſe ſert pour tromper
„ nôtre jugement, & ſurprendre le foi-
„ ble de nôtre volonté: pour dire que
„ les perſonnes les plus juſtes dans la
„ diſtribution de leurs graces, ſe ſentent
plus portées par leur amour propre à
donner aux flatteurs qui les trompent,
qu'à ceux qui ont un veritable merite.
*Nous recompenſons des meſures artifi-
cieuſes*, parce que les flatteurs ſont
pleins d'artifices, *pour tromper nôtre
jugement, & ſurprendre le foible de
nôtre volonté*, au lieu de dire pour
nous tromper.

A quoy bon deſcendre à un détail
de *jugement, & du foible de la volonté*;
quand on nous trompe on abuſe nô-
tre eſprit, & nôtre volonté, & on ne
peut nous tromper autrement; &
puiſque *nôtre jugement & nôtre vo-
lonté* c'eſt nous-mêmes, pourquoy ne
pas dire tout ſimplement, que les flat-
teurs ſe ſervent d'artifices pour *nous
tromper*. Mais ſon diſcours ne finit pas
encore.

„ Ceux-là, continuë-t'il, ſe trom-
„ pent plus facilement encore, qui font
„ de l'auſterité de leur naturel une in-
„ clination à la juſtice; l'envie de pu-
„ nir

nir eſt ingenieuſe en eux à trouver du « mal en toutes choſes ; les plaiſirs leur « ſont des vices, & les erreurs des cri- « mes ; il faudroit ſe défaire de l'huma- « nité pour ſe mettre à couvert de leur « rigueur ; trompez par une fauſſe opi- « nion de vertu, ils croyent châtier un « criminel, quand ils ſe plaiſent à tour- « menter un miſerable. «

Peut-on lire pareil diſcours, ſans contraindre l'eſprit à une attention incommode ? Si Mr. de S. E. nous diſoit qu'il y a des Perſonnes ſeveres qui trouvent du mal par tout, & que pour éviter leur rigueur, il faudroit être au deſſus des foibleſſes humaines. Ne ſe feroit-il pas mieux entendre que par un nombre de ſubſtantifs compliquez enſemble, qui confondent pluſieurs idées, qui jettent dans l'eſprit une obſcurité, qu'il a de la peine à diſſiper. Quelle maniere d'écrire, & quelle eſpece de vivacité que celle qui ne ſe ſoûtient que par je ne ſçay quel arrangement de pluſieurs paroles qui ne ſignifient preſque rien, & par des anitheſes importunes qui uſent inutilement toute nôtre application.

En la page 49. au lieu de dire que

l'on ne convertit jamais personne quand dans la dispute on veut paroître avoir „ plus d'esprit que luy ; pourquoy dire „ que c'est un mauvais moyen pour con- „ vertir les hommes que de les attaquer „ par la jalousie de l'esprit.

„ Et en la page 51. Regardez l'hom- „ me, dit-il, dans la societé civile, si „ la justice luy est necessaire vous verrez „ qu'elle luy est rigoureuse. Dans le „ pur estat de la nature sa liberté aura „ quelque chose de farouche, & s'il se „ gouverne par la morale, sa propre rai- „ son aura de l'austerité, &c. Et aprés avoir dit que la Religion Catholique adoucit nos inquietudes, & nous porte à traiter avec amitié, mesme nos en- nemis.

„ Voila, ajoûte-t'il, quelle estoit la fin „ de la Religion Chrestienne, & quel „ en estoit autrefois l'usage. *Voicy la suite.*

„ Si l'on en voit d'autres éfets au- „ jourd'huy, c'est que nous luy avons „ fait perdre les droits qu'elle avoit sur „ nostre cœur, pour en faire usurper à „ nos imaginations sur elle. C'étoit à peu prés de ce stile que parloient autrefois les Oracles.

Voila les remarques que j'ay faites en

en parcourant le seul premier Chapitre de son second Volume. Toutes ses Oeuvres sont presque de mesme, & dans les endroits les mieux écrits, on voit qu'aprés avoir parlé pendant quelque temps d'une maniere intelligible, comme s'il estoit fâché que l'on entendît trop long-temps ce qu'il veut dire, il nous échape tout à coup, & s'envelope dans un nuage d'expressions, où il n'y a pas moyen de l'atteindre.

Que seroit-ce s'il nous avoit parlé du Verbe comme fait Mr. Cousin au Chapitre 12. de la Harangue d'Eusebe à Constantin.

Il est le Fils unique de Dieu, & le« Verbe qui procede de Dieu. Il est com-« me le Jardinier qui arrose toute la« nature, & qui renouvelle sans cesse sa« beauté & sa vigueur, il est le pilote« qui tient en main le timon du monde,« & qui conduit ce vaste vaisseau sui-« vant l'intention & le commandement« de son Pere. Dieu le Pere, dont la« bonté & la grandeur sont infinies, la« engendré de sa propre substance,« comme un excellent Fils, & l'a don-« né au monde comme un riche pre-« sent, il l'a répandu comme une ame«

dans

„dans les corps qui n'avoient point „d'ame, & l'a communiqué comme une „raison aux esprits qui n'avoient pas la „raison. Nous devons le regarder dans „la matiere & dans les élemens comme „le principe de la generation des ani„maux, & le considerer dans les sub„stances spirituelles, comme la lumie„re qui les éclaire en qualité de terme „d'un entendement infiny.

Il seroit mal-aisé de s'expliquer sur cette matiere en des termes plus clairs : Si Mr. de S. E. l'eût traitée, je ne sçay si ses expressions n'auroient pas été plus obscures que le mystere.

Mr. de S. E. se trompe dans des expressions dont il se sert pour parler de la Religion.

Je ne puis finir le Chapitre d'où j'ay tiré tous les endroits que j'ay rapportez, sans ajoûter celuy-cy que je viens de remarquer, & qui à mon sens merite plusieurs reflexions. A la fin du Chapitre, en parlant de la Re„ligion : Il dit que dans les anciennes „conversions qui se sont faites les ames „ont été touchées, & les entende„mens peu convaincus ; il dit ensuite „qu'aux choses qui sont purement de la „nature, c'est à l'esprit de concevoir, „& qu'aux surnaturelles l'ame s'y „prend, s'y affectionne, s'y unit sans „que nous le puissions comprendre.

S'il

S'il veut dire *que l'entendement n'eſt pas evidemment convaincu des Myſteres dont les ames ſont touchées*, il a raiſon ; mais l'entendement eſt ſuffiſamment convaincu par les preuves que l'Eliſe luy propoſe : Cependant Mr. de S. E. ajoûtant, *qu'aux choſes qui ſont purement de la nature, c'eſt à l'eſprit de concevoir, & qu'aux ſurnaturelles l'ame s'y prend, & ſans que nous le puiſſions comprendre.* Il ſemble par ces paroles exclure de l'entendement la connoiſſance qu'il doit avoir de la Religion pour que *l'ame s'attache, s'affectionne, & s'unifie à elle* : Cela fait voir (comme vous l'avez remarqué dans vôtre Diſſertation) que Mr. de S. E. ne s'accommode que malgré luy d'une foy obſcure, qui demande la ſoûmiſſion de l'eſprit

Voici l'endroit qui ſuit, & où je veux venir : Le Ciel, continuë-t'il, a « mieux préparé nos cœur à l'impreſſion « de la grace, que nos entendemens à « celle de la lumiere. «

Cette propoſition eſt fauſſe en tout ſens. Si Mr. de S. E. la prend dans l'état de la nature, il eſt certain que nôtre entendement eſt mieux préparé à la lumiere, c'eſt-à-dire, aux connoiſ-

noissances naturelles qui sont de sa portée, que nos cœurs ne sont préparez à l'impression de la grace, qui est au dessus de la nature.

Elle est aussi fausse dans l'ordre surnaturel, dans lequel l'esprit semble en quelque façon être plus préparé à recevoir la lumiere surnaturelle, que le cœur ne l'est à l'impression, c'est-à-dire, à l'effet de la grace : Et un exemple évident de cela, n'avons-nous pas tous les jours de bonnes pensées de travailler à nôtre salut, sans que le cœur se renuë, & qu'il se sente touché d'aucun bon sentiment ? N'y a-t'il pas une infinité de personnes qui pensent toute leur vie à se convertir, & qui meurent dans l'impenitence ?

C'est en vain que Mr. de S. E. ajoûte, qu'il y a je ne sçay quoy au fond „de nôtre cœur qui se meut secretement „pour un Dieu que nous ne pouvons „connoître ; car nous le connoissons autant qu'il faut pour sentir cette motion dans le cœur ; Et nous ne la pouvons sentir si nous ne connoissons par la lumiere de la foy, que c'est Dieu qui nous la donne.

„ A bien considerer la Religion „Chrêtienne, ajoûte-t'il, on diroit que Dieu

Dieu a voulu la dérober aux lumieres « de nôtre eſprit pour la tourner ſur les « mouvemens de nôtre cœur. «

Par cet *on airoit*, il ſemble qu'il douté de ce qu'il dit ; effectivement Dieu a voulu dérober les myſteres de la Religion aux lumieres de l'eſprit humain, non pas le priver de toute connoiſſance de ces mêmes myſteres ; mais de la connoiſſance évidente, qu'il ne nous donnera que dans le Ciel, où nous les contemplerons à découvert par la lumiere de gloire, & il eſt encore vray que Dieu nous cachant les Myſteres, tourne la Religion ſur les mouvemens de nôtre cœur, parce que c'eſt par le cœur que la foy reçoit ſa perfection. Voulez-vous, dit l'Ecriture, ſçavoir en quoy conſiſte la Religion, *c'eſt à aimer Dieu & le prochain comme ſoy-même, c'eſt là la Loy & les Propetes* ; comme ſi elle diſoit que toute la croyance que nous avons des points relevez, & tout l'attachement de nôtre eſprit aux veritez divines aboutiſſent à l'amour & à la pratique de ces mêmes veritez, c'eſt à-dire de toutes les vertus chrêtiennes.

Je reviens au ſtile de Mr. de S. E. certainement il n'eſt point naturel, &

ſes

les expressions embarrassées demandent une trop grande application pour les entendre ; aprés cela ceux qui l'admirent tousjours, ont leurs raisons ; mais quand au lieu de dire que tant que nous disputerons contre les Huguenots, nous serons tousjours divisez, jusqu'à ce qu'ayant renoncé à nos contestations, nous cherchions paisiblement & sans prévention la verité „en elle-mesme : Il me dira, Que „c'est un mal (la division) qui durera „tousjours jusqu'à ce que la Religion „repasse de la curiosité de nos esprits à „la tendresse de nos cœurs, & que rebu„tée de la folle présomption de nos lu„mieres, elle aille trouver les doux „mouvemens de nostre cœur.

Tant, dis-je, qu'il me parlera ainsi, je n'admireray point son arrangement de paroles *accrochées* les unes avec les autres, que l'esprit ne peut *décrocher* sans murmure & sans impatience. Je ne sçay mesme si on doit appeller cela un stile. Quels passages fait-il faire à la Religion, *de la curiosité de nostre esprit à la tendresse de nos cœurs* ; quelles allées & quelles venuës, *de la folle prevention de nos lumieres aux doux mouvemens de nostre cœur.*

Puis-

Puiſque je retombe encore une fois ſur le ſtile, j'ajoûte à ce que je vous ay déja dit, qu'il n'y a rien de plus mal-aiſé que d'en avoir un bon. On lit pluſieurs Ouvrages eſtimez par la matiere, & qui faute de ſtile ne laiſſent pas d'être fort ennuyeux. Tres-ſouvent on ne connoît pas ſoy-même le ſtile qu'on a; & comme j'ay dit ailleurs, ſans l'avis d'un amy fidele & éclairé, & une docilité extrême de celui qui conſulte, on court riſque d'écrire toute ſa vie ſans ſçavoir de quelle maniere on écrit. Il faut s'examiner de bonne foy, & ſans prévention, il faut reflechir ſur les moindres bagatelles qu'on a écrites en diferens temps, & ſur tout ſur celles qu'on a faites précipitamment, & ſans attention; voir ſi nos fraſes ſont longues, ou courtes, s'il y a de la liaiſon, ou non, ſi nôtre eſprit ſe plaît aux pointes, & aux brillans, & s'il aime à ſe guinder dans des élevations fauſſes & pueriles. Quelques petites reflexions pour ſe faire un ſtile.

Le ſtile eſt le vehicule des choſes qui entrent dans l'eſprit, & dans l'ame; ſi le vehicule eſt mauvais, les choſes y entrent deſagreablement, & y ſont mal reçûës. Un Autheur ſans ſtile,

quelque bon qu'il soit d'ailleurs, est comme un bon cheval qui n'a point de pas. Un bon cheval qui ne marche pas bien, ne paroît point ce qu'il est, & d'excellentes choses dites sans stile sont exposées au dégoût & au rebut de tout le monde.

J'ay trouvé agréable celuy de ces petites Idyles qui sont dans vôtre Dissertation, mais vous avez tort en raportant l'Ephitaphe d'Adonis, de n'y pas joindre l'Idyle de sa mort. Je viens de la trouver dans les papiers de nôtre amy feu Mr. le Blanc, avec plusieurs autres qu'il me donna quelques jours avant sa mort, peut-être serez-vous bien aise de la voir icy.

Sur la mort d'Adonis.

IDYLE

SUR LA MORT D'ADONIS.

„QUand Venus vit adonis mort, „& tout son visage couvert de „sang, elle appella aussi-tost les A„mours, & leur commanda d'aller cher„cher le cruel sanglier qui l'avoit tué, les „Amours coururent au moment sur les mon-

montagnes & dans les forests, & « l'ayant trouvé ils le lierent & le me- « nerent à Venus. Les uns le tenoient « avec une chaîne, & les autres le fra- « poient de leurs arcs pour le faire mar- « cher. Il alloit tristement. Quand Ve- « nus le vit: Pourquoy cruel, luy dit-el « le, as-tu blessé Adonis, & pourquoy « l'as tu fait mourir? Divine Citherée, « luy répondit-il, je te jure par toy, par « tous ces amours, & par les chaînes « dont je suis lié, que je n'ay pas eu des- « sein de blesser Adonis, au contraire, « l'ayant rencontré sur les montagnes « où il chassoit, il m'a paru si beau que « je l'ay pris pour un Dieu; Je l'ay « aproché pour le baiser, & ç'a été dans « ce moment fatal que sans y penser je « luy ay fait la blessure dont il est mort. « Deesse punis-moy, & fais-moy mou- « rir. Venus l'ayant écoûté, eut pitié de « luy, & commanda aux Amours de le « délier, & de le laisser aller au lieu où « ils l'avoient pris. Mais le sanglier ne « voulut pas quitter cette Deesse, & il la « suivit toujours pour pleurer avec elle « le malheur d'Adonis. «

Cette Idyle ne fixe point l'esprit pour luy faire comprendre ce qu'elle veut dire. Mais pour nous montrer

combien les Anciens ont aimé la simplicité, même dans le stile sublime. Je vais raporter un Fragment d'Orphée que je trouve dans les mêmes papiers de nôtre amy.

ORPHE'E

DE DIEU.

Traduction d'un endroit du Poëte Orphée, où il parle de Dieu.

„ MUsée écoûte-moy attentivement, & éloigne d'icy tous „ les prophanes. Connois le Roy du „ monde, c'est le seul qui est de luy-même, & par qui toutes choses sont „ créées; c'est luy qui les conserve, & „ qui les soûtient, & qui permet tous „ les maux qui arrivent. Il voit tout, „ & personne ne le peut voir: Les dix „ cercles qui sont entre luy & nous, nous „ en empêchent, il n'y a que son Fils „ unique qui est parfait dés sa naissance, qui comprenne tout ce qu'il est; „ Il a été connu par les Caldéens, c'est „ luy qui sçait le cours des Astres & les „ mouvemens des Cieux, c'est luy qui „ gouverne les vents, les eaux, & le tonnerre; il est assis au dessus du Ciel dans „ un Trône d'or, & la Terre est sous ses pieds.

pieds. Il étend ſa main juſqu'aux ex-« trémitez de l'Occean, & il fait trem-« bler les fondemens des montagnes. Il « eſt tout eſprit & tout celeſte, & pro-« duit tout ce que nous voyons. C'eſt le « principe & la fin de toutes choſes, « comme dit l'Hebreu, qui a été ſauvé « des eaux. Mon fils penſe bien à ce que « je viens de te dire, & cache-le dans « ton cœur, ſans le découvrir à per-« ſonne. «

O puiſſant Roy du Ciel, des Enfers, de la Mer, & de la Terre, qui ébranles « l'Olimpe par ton tonnerre, les Dieux « t'adorent, & les Demons te craignent; « les parques t'obéiſſent quoy qu'elles « ſoient infléxibles. Ta colere fait trem-« bler tout le monde; c'eſt toy, ô Eter-« nel, qui excite les vents & les ora-« ges, & qui embraſes l'air par les feux « que tu y allumes. Ta demeure eſt « parmy les Aſtres & les Anges, à qui « tu donnes le ſoin des choſes du mon-« de, environnent ton Trône éclatant. « O Eternel! tout-puiſſant! ô le plus « grand des Dieux purifie ma bouche, « &c.

Je ne ſçay ſi cette Verſion eſt bien litterale, nôtre Amy ne s'attachoit pas avec ſcrupule aux propres termes des

originaux ; mais je sçay qu'il conservoit les mêmes pensées & la meſme simplicité. Je doute auſſi que ce Fragment ſoit d'Orphée le Poëte de Trace, que quelques-uns ſont plus ancien qu'Homere ; ou même d'Onomacrite, à qui on a attribué les Hymnes d'Orphée, & les Oracles de Muſée. Mais il eſt certain qu'il vient au moins d'un Orphée, qui vrai-ſemblablement vivoit au premier ſiecle de l'Egliſe, comme on le peut croire par la connoiſſance qu'il marque avoir de la ſeconde perſonne de la Trinité : mais cela ne fait rien au ſtile intelligible de la Verſion, que nous pouvons ce me ſemble oppoſer à une infinité d'endroits des Oeuvres de Mr de S. E. & preſque à ſon genie & à ſa maniere d'écrire.

Continuation des expreſſions embarraſſées de Mr. de S. E.

Je ne me fais pas un plaiſir de trouver mauvais le tour de ſes expreſſions ; mais qui peut entendre ces paroles en la page 541. de ſon premier Volume, aprés avoir dit, „Qu'un Favory qui aime veritable„ment ſon maître ne conſulte que ſon „cœur, & qu'il croit être aſſuré de ce „qu'il dit, & de ce qu'il fait par ce qu'il „ſent. Et la chaleur, continuë-t'il, d'une „amitié mal reglée le fait perir, quand la

la précaution des personnes qui n'aiment pas luy conserveroit tous les avantages de la fortune. Entend-on ce qu'il veut dire. "

En la page 431. du même Volume, écrivant à une Dame : Nous ne vous aurions pas la même obligation, luy dit-il, si vous en usiez comme elles, (ce sont les femmes qui aiment justement) chaque ornement qu'on vous donne cache une beauté, chaque ornement qu'on vous ôte vous rend une grace, & vous n'êtes jamais si bien que lorsque l'on ne voit en vous que vous-même. "

Ces pointes me font souvenir de ce que me disoit un jour Mr. le D. D. que les Oeuvres de Mr. de S. E. l'avoient fort diverty quand il étoit jeune, & qu'il avoit l'imagination échaussée, En effet ne peut-on parler sans antitheses à une Dame de ses agrémens, & luy dire que tous les ornemens qu'elle pourroit chercher seroient au dessous de sa beauté naturelle. Cette expressions, toute commune qu'elle est, se fait entendre, & elle n'enferme point une pensée fausse, comme ces paroles de Mr. de S. E. *Vous n'êtes jamais si bien que lorsque*

l'on ne voit en vous que vous-même : Car que cette femme s'ajuste, ou qu'elle ne s'ajuste pas, on la voit toujours elle-même, & pour entendre le sens de son expression, il faut penser que quand elle est ajustée, son ajustement luy donne un autre air au visage, & la fait une personne diferente de ce qu'elle est dans son naturel. Pourquoy obliger un Lecteur à pareils commentaires pour comprendre nos paroles.

Aprés tout cela je vous diray que le public est si prévenu pour Mr. de S. E. que vous auriez fait sagement de le laisser joüir en repos de l'approbation generale. Que vous importe que ses Oeuvres soient remplies de pointes, & d'expressions embroüillées ; ne les lisez pas, un peu de bon sens vous auroit épargné cette peine ; les François aiment le brillant ; comme il faut des Livres sur toutes sortes de matieres, il en faut aussi pour tous les âges. Presentez aux jeunes gens des Livres sans pointes, vous attirerez leur dégoût, ils veulent être ébloüis, en attendant que leur jugement se forme, & qu'ils puissent prendre par une bonne lecture le goût qu'ils doivent avoir. Vous faites donc

done tres-mal de risquer vôtre Dissertation ; vous n'êtes pas une personne assez considerable pour donner cours à vos sentimens. Mr. de S. E. se mocquera de vos Remarques avec raison, & vous répondra ce qu'il dit en la page 539. de son premier Volume, Que « l'élevation de l'esprit laisse de petites « choses en prise à l'exactitude de la cri- « tique, & que c'est une consolation que « les grands genies ne doivent pas en- « vier aux mediocres. Ces paroles ne « me regardent point, mon sentiment sur ses Oeuvres demeurera secret, puisque je ne l'écris que pour vous, & je me persuade bien que vous n'aurez pas la malignité de le faire paroître. Je suis, &c.

REPONSE DE L'AUTHEUR DE LA DISSERTATION A LA LETTRE PRECEDENTE.

QUoyque la Lettre precedente favorise presque en tout ce que j'ay écrit sur les Oeuvres mêlées de Mr. de S. E. il y a cependant deux ou trois endroits où mon Amy prend un sentiment opposé. Le premier regarde la signification du mot de *Vaste*: l'autre *l'Heroïsme d'Enée*; & le dernier *l'Amour Heroïque*.

Pour le mot de *Vaste*, il aime mieux dire avec Mr. de S. E. *vastes maisons, & vastes apartemens*, pour marquer une maison & des apartemens desagreables, que de dire avec moy; *une fort grande maison, & de fort grands apartemens*: J'y consens. Cependant comme *vaste* signifie proprement une gran-

grande étenduë, qu'on ne donne pas à une maiſon, ny a des appartemens, je croyois que l'on ne diroit pas ſi bien une vaſte maiſon, qu'une fort grande maiſon.

L'Heroïſme d'Enée eſt le ſecond point. Et je ne ſçay pas pourquoy mon Amy m'attaque la-deſſus, ma Diſſertation que je ſçache ne parle point de l'Heroïſme de ce Prince, au contraire je luy ſçay mauvais gré d'abandonner Didon, & je luy trouve tant de dureté & d'ingratitude qu'il meritoit bien, comme dit mon Amy, tous les maux que cette Reine luy ſouhaitoit. Cependant ſi cet abandon & cette dure ſeparation pouvoit eſtre regardée par un bon coſté, ce ſeroit par l'endroit de la Religion & de la parfaite obéïſſance qu'Enée devoit aux ordres du Ciel. Comme il attendoit de luy un Empire, ſa propre gloire luy faiſoit preferer des peines infinies au plaiſir de paſſer une vie douce avec cette Princeſſe. Combien de Courtiſans traînent une vie malheureuſe pour attendre une fortune mediocre, qui meſme ne vient jamais. Si on fait tant de baſſeſſes, & ſi on ſouffre tant d'indignitez à la vûë d'un bien imaginaire,

Le Heroïſme d'Enée.

Pourquoi Enée a pû abandonner Didon.

naire, & souvent distribué par un Prince injuste, qui recompense plûtôt le vice que la vertu, pourquoy blâmerons-nous Enée de quitter Didon pour obéïr à un Dieu qui luy prépare un Empire.

Mais Enée qui pleure à l'enterrement de sa nourrice, ne verse pas une larme à la veuë de la mort de Didon accablée de douleur.

J'en conviens, donc il est cruel & insensible. La consequence n'est pas juste. Premierement, parce que c'est une chose toute ordinaire que les extrêmes douleurs soient muëtres. De plus peut-on croire qu'Enée portât la dureté jusqu'au point de se séparer de Didon sans affliction ? Aura-t'il un cœur tendre pour pleurer sa Nourrice, & son Pilote, & n'aura-t'il aucune tendresse pour une Reine à laquelle il doit être attaché par son goût, parce qu'elle est belle & jeune, par la raison parce qu'elle l'a secouru & luy a donné son Royaume ; & même par sa pieté, parce qu'elle étoit sa femme. Cela n'est pas vray-semblable : Mais demanderez-vous, pourquoy l'a-t'il donc quittée, & pourquoy en la quittant a-t'il paru insensible ?

Il

Il l'a quittée pour obéïr au Ciel, & il a paru insensible, parce qu'il a voulu cacher en luy son extrême douleur ; il a sacrifié son affliction aux Dieux, & s'il m'étoit permis de faire icy une parité de Religion, Enée a fait comme les personnes genereuses, qui renoncent tout à coup à tous les plaisirs pour s'attacher à la vertu. Il se trouve dans l'abondance des biens & des plaisirs, & aprés son départ il ne prévoit que des malheurs & des guerres. Cependant fondé sur les promesses de Jupiter, il quitte tout pour aller chercher un Empire incertain. Un Prince dans cette disposition n'est pas si lâche que le disent mon Amy, & Mr. de S. E. Il faut en pareille occasion du courage & de l'intrepidité, & j'ose dire que dans le Christianisme c'est tout ce que peuvent faire les personnes les plus fidéles & les plus abandonnées à la Providence.

Le dernier point, c'est la maniere dont il explique l'amour heroïque. Voicy son raisonnement L'amour, dit-il, est l'union du cœur avec l'objet aimé ; il prétend qu'Emilie avoit le cœur attaché à Cinna, & ainsi qu'elle l'aimoit veritablement, quoy qu'elle l'ex- L'Amour heroïque.

l'expose à la conspiration contre Auguste. Et ensuite il parle de l'amour de Didon, comme de l'emportement d'une folle, abandonnée à toute la violence de sa passion.

Et moy je dis au contraire, qu'Emilie n'aimoit point Cinna, & que tout au plus elle n'avoit qu'une estime qui venoient bien moins des agrémens qu'elle trouvoit en luy, que du courage & de la hardiesse de ce Romain, dont elle avoit besoin pour se vanger d'Auguste.

L'amour, dit mon Amy, est l'union du cœur avec l'objet aimé.

L'union seule du cœur ne fait pas l'amour.

Je réponds premierement, que cette union est un nom generique, qui ne convient pas seulement à l'amour, mais encore au *desir* qui se porte au bien absent, & *à la joye* qui joüit du bien presente; & quoy que ces deux passions supposent l'amour, elles ne laissent pas d'être deux especes d'amour, tres-diferent du premier.

De plus quand Emilie auroit eu non pas une pure estime, mais un veritable attachement pour Cinna. Cette union pouvoit encore n'être point l'amour.

L'union

L'union du cœur avec un objet, a pluſieurs degrez qui luy font changer d'eſſence, & qui luy donnent des noms diferens. La premiere bleſſure que la beauté fait en l'ame eſt preſque inſenſible, & quoy qu'alors nous ayons en nous le venin de l'amour, le cœur ne le ſent pas encore, nous ſentons ſeulement pour la perſonne aimable un *agrément*, dit Mr. de la Chambre, *une complaiſſance* par laquelle le cœur s'unit à cette perſonne.

Que ſi on voit la même perſonne pluſieurs fois, ſa beauté ſe grave plus profondement dans l'imagination, & on parvient à un état où l'on ſe ſent inquiet, & alors la ſimple complaiſance devient *amour*; c'eſt-à-dire, une paſſion turbulente qui aigite le cœur, & qui luy donne pour ſon objet tous les ſentimens qui ont accoûtumé de la ſuivre.

La maniere dont ſe forme l'amour dans le cœur.

Mais pour expliquer un peu plus au long de quelle maniere cette paſſion ſe forme en nous. Voicy ma penſée. La premiere fois qu'on voit une beauté, on ſe ſent touché. Cette premiere idée qui reſte dans l'imagination nous donne du penchant, & quelque envie de la voir encore; en la revoyant

yant nostre imagination prévenuë nous fait découvrir en elle plusieurs qualitez aimables ; & si effectivement elles y sont, l'imagination nous les grossit ; si elles n'y sont point, l'imagination les luy donne. A proportion que nous déployons, pour ainsi parler, cette mesme personne, nous luy trouvons toûjours de nouvelles perfections ; ou mesme nous voyons les mesmes avec de nouveaux charmes, que nous, croyons n'avoir pas encore vûs. Toutes ces bonnes qualitez & toutes ces vûës diferentes forment en nous comme des liens qui nous attachent entierement à elle ; & c'est, s'il m'est permis de parler ainsi, de cette multiplicité de liens & d'unions que se forme, ce qu'on appelle proprement *l'amour*.

Je demande maintenant si Emilie a esté attachée à Cinna de cette maniere ; & supposé qu'elle l'eût esté, si elle auroit eu la force d'exposer sa vie dans une occasion aussi dangereuse que l'étoit la conjuration contre Auguste. Combien d'exemples anciens & d'exemples modernes où les Amans ont sacrifié leurs parens, & leur propre vie à leur passion.

Un

Un Amant, dit Mr. de la Chambre « peut bien conſerver ſon jugement li- « bre dans ce qui ne concerne point la « perſonne qu'il aime; mais ſi-tôt qu'elle « y eſt intereſſée, il faut qu'il ſoit « eſclave de ſa paſſion. «

D'où je conclus que les Heroïnes ou n'aiment pas, ou qu'elles aiment comme les autres femmes. Mais pourquoy tant peſer là-deſſus, on n'a qu'a lire les Hiſtoires, & y voir ce qu'elles ont fait pour leurs Amans; & pour faire voir la verité de mes paroles, Mr. de la Chambre, qui eſt un bon garant ſur cette matiere. Certainement, dit-il « c'eſt choſe eſtrange, & qui ſeroit « incroyable ſi on ne la remarquoit tous « les jours, de voir les Rois ſoûmettre « leur Couronne & leur puiſſance à la « beauté d'une eſclave, les plus ſages « adorer une perſonne vicieuſe, & les « plus courageux s'aſſujettir à des ames « foibles, baſſes & dignes de mépris. Et « puis pour marquer ſon étonnement, « D'où peut venir ce puiſſant charme, « ajoûte-t'il, qui fait méconnoiſtre ce « que l'on eſt, & ce que l'on aime, & « qui nous donne une ſi mauvaiſe opi- « nion de nous-mêmes, & une ſi avan- « tageuſe de ce que nous aimons? &c. «

Hercule amoureux d'Omphale file pour plaire à cette Princesse, & Sanson a la foiblesse de dire son secret à Dalila qui ne cherche qu'à le faire mourir, & aprés cela pouvons-nous dire avec Mr. de S. E. que les Heroïnes aiment sans foiblesse, & qu'elles sont toûjours maîtresses de leurs sentimens.

Mais, dira-t'on, il n'est pas bienseant que les Heroïnes aiment d'un amour commun.

Je ne crois pas que personne puisse appeller *heroique* un amour qui blesse les regles de la nature.

Ce qu'on appelle *amour* est le mesme par tout où il se trouve, comme je l'ay dit dans ma Dissertation, il lie le cœur, l'unit, & le serre à l'objet aimé: sa puissance se fait sentir également à tous ceux qui le reçoivent, & c'est ce que les Anciens ont voulu dire quand ils ont feint que l'Amour estoit le maître des Dieux, & qu'il les faisoit descendre du Ciel en terre quand il luy plaisoit.

Mais s'il faut donner aux Heroïnes un amour qui convienne à leur heroïsme, il y a autant de raison d'en donner aux sages, aux Magistrats, & aux vieillards, un qui convienne à leur sa-

ges.

geſſe, à leur âga, & à leur gravité. Ce-« pendant cette paſſion, dit Mr. de la « Chambre, ſe rend maîtreſſe des plus ſa-« ges hommes du monde, & Laïs s'eſt « autrefois vantée de voir chez elle plus « de Philoſophes que d'autres gens. «

Je ne m'étonne point que l'on aime, parce qu'il n'y a rien de plus naturel; mais ſi j'avois à m'étonner de quelque choſe là-deſſus, ce ſeroit de voir la facilité avec laquelle les perſonnes âgées, ſages, élevées dans les dignitez, s'engagent dans cette paſſion.

Je ſuis ſurpris qu'un Magiſtrat grave, & qu'un ſage vieillard, qui ne devroient avoir que des penſées dignes de leur gravité & de leur âge, ſe laiſſent aller à des foibleſſes qui les deshonnorent, & n'ayent pas la force d'éviter une femme pour qui ils commencent à ſentir quelque inclination; mais quand ils ont tant fait que de ſe laiſſer remplir de cette paſſion, je ne ſuis point ſurpris de les voir avec toutes les foibleſſes, & mêmes les puerilitez des autres Amans. Je ne m'étonne point qu'ils ſacrifient leur pouvoir, leurs biens leurs honneurs, & leur vie à leur amour, & qu'au ſortir d'une aſſemblée où ils auront

peut-estre décidé de la fortune des peuples, ils aillent aneantir leur gravité & leur sageſſe aux pieds de celles qu'ils aiment, & s'ils en uſoient autrement on devroit eſtre ſurpris de leur moderation.

Il eſt donc conſtant ou qu'on n'a que *de la complaiſance*, ou que ſi l'on aime veritablement, c'eſt-à-dire, ſi l'on ſent en ſon cœur pour une perſonne aimable *ces divers liens & cette multiplicité d'unions* dont nous avons parlé, il eſt impoſſible qu'on hazarde ſon Amant, comme a fait Emilie, & qu'au contraire on ne s'expoſe ſoy-meſme à tous les perils pour le conſerver.

Aprés cela on peut donner aux Heroïnes un amour fait à plaiſir par une imagination qui ſe joüe dans ſes idées. j'y conſens pourvû qu'on ne le regarde que comme un amour fabuleux; mais Mr. de S. E. décide la queſtion luy-meſme par ces quatre vers que j'ay déja citez.

Les premieres beautez ont droit au merveilleux,
La baſſe verité ſe tient indigne d'elles,

Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux,
Pour les Heros, *& pour les* Belles.

C'eſt avec pluſieurs qualitez incroyables & fabuleuſes que Mr. de S. E. a fait ſon Heros, & c'eſt avec le meſme eſprit qu'il forme l'amour dans le cœur des Heroïnes.

Et pourquoy donc donner un amour ſi peu naturel à Emilie ? C'eſt parce que Mr. de Corneille, dont la memoire ſera toûjours digne de veneration, eſt entré dans les ſentimens Romains, & qu'il luy a plû donner aux perſonnages qu'il repreſentoit des paſſions épurées des moindres foibleſſes; mais certainement qu'il n'a pas crû en effet les Heroïnes capables d'un amour ſi ſage & ſi moderé. Il dépeint les Romains ſi grands, qu'on leur voit plus d'heroïſme dans ſes Tragedies qu'ils n'en ont jamais eu dans leurs ſentimens.

EXAMEN

Du Libelle intitulé,

Factum pour Me. la Duchesse Mazarin.

Contre Mr. le Duc Mazarin son mary.

Par Mr. de Saint-Evremont,

COMME je finissois ma Réponse à la Lettre de mon Amy, on m'envoya un paquet où je trouvay une piece imprimée, intitulée, *Factum pour Me la Duchesse Mazarin, contre Mr. le Duc Mazarin son Mary, par Mr. de Saint-Evremont.* La Preface est aprés, & ensuite un plaidoyé, intitulé, *Réponse au Plaidoyé de Mr. Erard Avocat au Grand Conseil, ou plûtôt à l'invective, ou au Libelle que Mr. le Duc Mazarin a fait imprimer contre Me. la Duchesse Mazarin son épouse.*

JE

JE proteſte d'abord que je n'entre ny dans les droits, ny dans les torts de Mr. & de Me. Mazarin, pour qui j'ay tout le reſpect qui leur eſt dû ; je ne me conſtitue ny leur Avocat, ny leur Juge, & je me retranche ſeulement à examiner le Factum par raport à ce qu'il contient.

L'endroit où il eſt parlé de Mr. le Duc Mazarin.

Il me paroît que Mr. de S. E. y a répandu une aigreur qui revolte. Son averſion pour Mr. le Duc Mazarin eſt ſi viſible que les perſonnes les plus indifferantes ſe ſentent portées à croire le contraire de tout ce qu'il dit, & je ſuis perſuadé que Me. Mazarin n'a pû lire ſans quelque ſorte de honte pour elle-même, *que Mr. Mazarin ſe fait mepriſer par tout où il eſt, & où il n'eſt pas, que le choix que Mr. le Cardinal fit de luy faillit à ruiner ſa reputation, & qu'après le Mariage Mr. le Duc Mazarin demeura ſeulement à la Cour autant de temps qu'il luy en falloit pour ſe décrier ;* je ſuis ſeur, dis-je, qu'elle n'a pû voir ſans peine traitter publiquement avec cette indignité un homme dont elle partage également la gloire & la confuſion.

Mais Mr. Mazarin ſe décria-t'il ſi

fort, puiſque Mr. de S. E. dit luy-meſme que toute la Cour crut pendant un temps, que le Roy (dont le diſcernement a toujours êté juſte) luy devoit donner la premiere dignité dans la conduite de ſes Etats & de ſes Armées.

Aprés céla pourra-t'on croire, comme le veut perſuader Mr. de S. E. que *Mr. Mazarin a un éloignement ſi grand de la raiſon, qu'il luy eſt comme impoſſible d'être jamais raiſonnable.*

Croira-t'on auſſi que Me. Mazarin pendant les cinq ans qu'elle a demeuré avec luy ait ſoufert un ſuplice auſſi cruel que celuy du vivant attaché avec le mort.

Luy convient-il de marquer pour Mr. Mazarin un auſſi grand mépris qu'il fait dans ſa réponſe à ſa Nouvelle de Juſtinien, que Mr. Erard cite contre Me Mazarin, *que les Loix autoriſent tous les maris, mais qu'il n'y avoit pas des Mazarins quand on les fit.* Devroit-il traiter un homme de ſa qualité *d'extravagant, d'inhumain, de tyran*, dire *que s'abſtenir de nuire & s'empêcher de faire du mal ſeroit pour luy une mortification trop-grande, & que les vertus changeroient de nature*

ture entre ſes mains, & deviendroient plus condamnables que les vices.

Il me ſemble que ſon Plaidoyé qui n'a paru que huit ans aprés la premiere impreſſion de celuy de Mr. Erard devoit contenir des raiſons, & non pas des injures ; & une colere auſſi tardive que la ſienne ne devroit pas avoir tant de chaleur. L'innocence d'une femme n'a pas beſoin d'être défenduë par des outrages contre ſon mary, & une défenſe ſimple & moderée porte avec ſoy ſa juſtification.

Mais quand il ajoûte qu'il ſouhaiteroit *que Mr. & Me Mazarin paruſſent en une Audiance pour faire lire aux Juges leur ſeparation ſur leurs viſages, & que tous les traits de Mr. Mazarin ſerosent autant de preuves qui confirmeroient ce qu'il a dit.*

Pourquoy n'a-t'il pas conſeillé à Me Mazarin ce qu'il ſouhaittoit avec tant d'ardeur, puiſque c'étoit un ſi bon moyen pour être ſeparée. Me Mazarin aura tort tant qu'on ne la verra point, & raiſon dés qu'on la verra, & tout le monde ſçait que ſi les Juges ont prononcé, ce n'eſt point contre ſa conduite, mais contre ſon éloignement.

De plus Mr. de S. E. a-t'il trouvé quelque Loy qui separe deux époux, quand la femme est belle & que le mary n'est pas beau; s'il en avoit quelqu'une, que ne venoit-il la proposer au Grand Conseil, & puisque le Ciel, comme il dit, a déja séparé Mr. & Me. Mazarin, *par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins delicieux à la vûë:* sans doute que ce Tribunal auroit confirmé la separation. Mais plûtôt Mr. de S. E. en l'âge où il est de quatre-vingts cinq ans, comme il le dit luy-mesme, n'auroit-il pas surpris les Juges quand ils auroient entendu une telle proposition d'une bouche si venerable? Ne pourroit-on point luy demander s'il a encore des yeux pour les belles personnes, & s'il en a, luy sied-il bien de le dire?

Luy qui disoit autrefois dans la per„sonne du Sage qu'il vivoit sans danger „parmy les femmes, qu'il estoit supe„rieur à leurs caprices, qu'il les gouver„noit comme il luy plaisoit, & qu'il „s'en défaisoit sans peine, luy dis-je, a-t'il si fort perdu sa moderation, qu'à la derniere vieillesse il se trouve encore sensible?

Qui est plus ridicule ou Mr. Mazarin,

rin, qui beaucoup plus jeune, s'applique à empeſcher le vice dans les terres de ſa dépendance, ou Mr. de S. E. qui dans ſa décrepitude vient dans un Tribunal de Juſtice défendre Me. Mazarin par des raiſons de galanterie.

L'afectation qu'il a, en parlant d'elle, de ſe ſervir des termes de *belle Niéce du Cardinal*, de *beaux yeux*; ces termes ſi doux, mais ſi fades quand ils ne conviennent plus à celuy qui s'en ſert, luy font-ils beaucoup d'honneur? A-t'on la force à ſon âge, je ne dis pas de ſentir des paroles ſi tendres; mais ſeulement celle de les prononcer? Et quand cela arrive ne ſe fait-on point de confuſion à ſoy-meſme de ſe trouver accablé de la vieilleſſe ſans en avoir la ſageſſe & la moderation.

N'eſt-il pas temps que Mr. de S. E. ſuive ce qu'il conſeille aux autres de ſe retirer du monde, quand on ne peut que luy donner un ſpectacle ridicule de ſes foibleſſes?

Mais quand aprés avoir parlé des beaux yeux de Me. Mazarin, il ajoûte, *que Mr. Mazarin avoit le diable preſent à ſa noire imagination, & que cet aima-*

aimable époux éveilloit sa bien-aimée, &c. Cette dernier expression tirée du Cantique, & si sacrée par la chose qu'elle signifie devroit-elle être appliquée à un homme qu'il veut rendre ridicule?

L'endroit où il est parlé de Mr. Erard.

Aprés les indignitez qu'il a dites de Mr. Mazarin, on peut bien croire qu'il n'a pas épargné Mr. Erard son Avocat, je ne le connois que par sa reputation, & je ne me propose pas de le défendre; mais suivant le dessein de ma Dissertation je vais parcourir le Plaidoyé de Mr. de S. E. pour laisser juger si c'est un adversaire bien à craindre.

En la deuziéme page de la Preface, il dit que Mr. Erard a avancé contre Me. de Mazarin des choses injustes, *avec autant d'injures que de calomnies.* Et ensuite il luy reproche *son impudence & son audace à soûtenir de grands mensonges, à supposer & à déguiser la verité.*

Tout le monde sçait qu'un Avocat ne plaide jamais, sur tout contre des personnes de qualité, & en des afaires délicates, qu'il n'ait un memoire instructif de sa partie; Mr. Erard a suivi celuy qu'on luy a donné, & ainsi il n'a fait aucune calomnie.

Mais

Mais eſt-il honête de traitter de gayeté de cœur un homme de ſon merite avec le mépris que Mr. de S. E. fait ſentir pour luy dans l'endroit où il parle de quelle maniere avoit été fait le mariage de Mr. le Duc avec Mad. la Ducheſſe Mazarin. *Dans quel pays*, dit-il, *étiez-vous* (Mr Erard) *ou dans quelle obſcurité paſſiez-vous la vie*? Il la paſſoit à ſe rendre capable, comme il fait aujourd'huy, de défendre la Juſtice & de confondre le menſonge, on ne doute pas que Mr. de S. E. ne paſſaſt la ſienne dans des occupations plus agreables & plus délicieuſes.

Et puis l'affectation de l'appeller toujours par ſon nom, ou par un autre qu'il tourne en ironie, *Voila*, dit-il, *Mr Erard, voila ce noble & glorieux choix de Mr. le Cardinal*, &c. *Dites-nous Mr. Erard, vous êtes éloquent Mr. Erard, vous parlez bien*, &c. *Mr. l'Orateur ne pourra ſoufrir*, &c. *Mais dites-moy Mr. l'Avocat*, &c. Et aprés avoir voulu rendre ridicule une Loy dont nous parlerons dans la ſuite, que Mr. Erard avoit citée contre Mad. Mazarin; *Moderez-vous Mr. Erard*, ajoûte-t'il, *moderez-vous, autremene*

je

je formeray vôtre caractere de ce qu'a dit Salluste, Eloquentia satis sapientiæ parum. Pour peu que Mr. de S E. eût refléchy sur ce caractere, judicieux comme il est, n'en auroit-il pas fait une aplication plus juste.

Je ne m'arrête pas à la figure de Rethorique : *Moderez-vous, Mr. Erard, moderez-vous,* pour venir à celle-cy qui paroît du stile sublime. *Ecoûtez Messieurs,* dit-il, *écoûtez tonner vôtre Orateur, jamais le Demosthene des Grecs ne lança ses foudres avec tant de force contre Philippes, que le Erard des François lance les siens contre Mad. Mazarin.* Et quelques lignes plus bas : *Revenez Mr. l'Orateur,* dit-il, *de la chaleur de vôtre éloquence au sang froid, les grands genies sont sujets à l'emportement,* &c. Ne diroit-on pas que Mr. de S. E. aprés avoir donné l'essort à un jeune homme le ramene tout doucement pour l'instruire ? Cependant quelle diferance des *Oeuvres Mêlées aux Plaidoyers* : Mais quels foudres a lancé Mr. Erard contre Mad. Mazarin, il s'est au contraire si peu abandonné à *l'impudence*, que tout le Grand Conseil, & toutes les personnes de qualité qui étoient presen-

ſentes, ſçavent qu'à peine eut-il achevé de plaider, que des Princes parens de Mad. Mazarin l'envoyerent remercier de ſa moderation.

Et en effet, parmy les choſes qu'il n'a pû ſe diſpenſer de dire contr'elle, il a mis par tout ſa vertu en ſeureté, & n'a blâmé que des dehors, homme des occaſions qu'elle pouvoit donner de ſoubçon faute d'attention ſur ſa conduite.

Au commencement de ſa Replique au Plaidoyé de Mr. Sachot Avocat de Mad. Mazarin, il la juſtifie des invectives qu'on diſoit contre Mr. le Duc Mazarin, il aſſure que la maniere dont on s'expliquoit, le confirmoit dans ce qu'il avoit dit en le prémiere Audiance, que ce n'étoit point « dans le cœur de Mad. Mazarin, qu'é- « toit le principe du deſir qu'on luy don- « noit, de s'éloigner de Mr. Mazarin, & « que ce n'étoit point ſon eſprit qui agiſ- « ſoit dans la cauſe. «

Et en la page ſuivante, Mad. Maza- « rien, continuë-t'il, auroit ſans doute « gardé ce caractere de moderation, & « de douceur, qui luy eſt même trés na- « turel, & qu'elle a pour tout le mon- « de, & elle l'auroit inſpiré à ceux qui « ſont

„ sont chargez de sa défence, si elle en
„ prenoit quelque soin. Son Plaidoyé est parsemé de ces traits d'estime dont un sage Avocat doit adoucir le discours que son devoir l'oblige de faire contre des personnes considerables.

Celuy de *Mr.* de S. E. est d'un stile bien diferent, on n'y voit pas un mot qui ne soit un outrage; ce n'est point un homme qui parle contre Mr. Mazarin, c'est un lion qui se jette sur luy pour le devorer.

Il descend contre Mr. Erard à des reproches bas & ridicules: *Enfin*: dit-il, *nous voila arrivez aux Milords aussi peu connus de Mr. Erard que les Bachas & les Mandarins, je luy apprendray que les Milords sont les Pairs du Royaume d'Angleterre*, &c.

Ne croiroit-on pas que Mr. de S. E, parlant avec cet air Magistral (qui n'est pas le moindre trait de son caractere) nous va expliquer des mysteres profonds? C'en est en effet un bien dificile, de sçavoir qui sont les *Milords* aussi bien que les *Bachas* & les *Mandarins*, que la gloire du Roy a attiré en France des Nations les plus éloignées. Un homme d'un esprit & d'une science aussi sublime que celle de Mr.

de

de S. E. peut-il faire le Docteur sur des choses si petites, & le reproche est-il digne de son éloquence?

Mais voicy l'occasion du reproche. En la seconde Audiance Mr. Erard voulant montrer que Mad. Mazarin devoit être privée de sa dot, & de ses conventions, aporte pour preuves deux Nouvelles de Justinien. La 22 & la 117. *Si mulierem adulteram inveniat*, &c. c'est-à-dire, *Si une femme étoit surprise par son mary en adultere, si à son insçû ou contre sa défense elle affectoit de se trouver à des festins, & dans des societez avec des hommes suspects, si même malgré luy, & sans aucune cause raisonnable elle passoit des nuits hors de sa maison, si ce n'est quelquesfois chez ses parens.* En chacun de ces cas la Loy prive une femme de sa dot & de ses conventions.

Quand Mr. Erard parla de l'adultere; *ce n'est pas*, ajoûte-t'il d'abord, *nôtre cas, grace au Ciel*, paroles qui montrent combien il estime Mad. Mazarin, & le soin qu'il a eu d'ôter toutes les mauvaises idées que les personnes mal intentionnées se pouvoient faire contre sa vertu.

Monsieur de S. E. indigné contre

cette Loy répond de la maniere suivante. *Enfin*, dit-il, *Mr Erard rebuté du mauvais succés de ses artifices, a recours à des Loix éteintes dont il veut rétablir l'authorité, il a recours à la vieille & ridicule Nouvelle de Justinien* : Et enfuitte ramassant tout le reste de son éloquence : *La voicy, Messieurs*, s'écrie-t'il, *cette Loy menaçante, & redoutable à la societé humaine, cette Nouvelle qui ôte aux honêtes gens la plus douce consolation de la vie, par la punition d'un commerce tout raisonnable, & tout innocent.*

Mr. de S. E. vouloit persuader que cette Nouvelle condamnoit les Dames de France, d'Angleterre, & des Pays-bas.

Cette exclamation est ce me semble assez hors de propos, cette Loy ne blâme point les femmes qui par occasion, ou par liaison de famille, comme je suis persuadé que font *les Dames de France, d'Angleterre, & des Pays-bas*, mangent avec des hommes, leurs parens, ou leurs amis non suspects ; les festins ne ternissent point par eux-mêmes l'honneur des femmes reglées, puisque le Seigneur s'est trouvé à des nôces. Mais quand les hommes sont suspects aux maris, & quand malgré leur défence leurs femmes continuent avec eux leur commerce, ou publiquement, ou en secret

alors

alors *la bonne Loy*, comme l'appelle Mr. de S. E. n'eſt point *ridicule*, & elle eſt ſi peu *éteinte* aujourd'huy, qu'une femme qui entretiendroit un ſemblable commerce, ne ſeroit pas exempte de la punition.

Mais ſans aller ſi loin, que Mr. de S. E. rentre un peu en luy-meſme, & qu'il rappelle pour quelques momens ſes plaiſirs paſſez. Dans le tems où il eſtoit *délicieux à la vûë*, & que ſes agrémens troubloient le repos des belles, auroit-il vû ſans chagrin ſa Maîtreſſe avec un Rival? Ses liaiſons ſecretes avec ce meſme Rival ne luy auroient-elles donné aucun ſoubçon de ſa fidelité? Mais s'il l'avoit ſçûë dans des parties, qu'elle y eût paſſé les jours & les nuits, & cela contre ſa défenſe, auroit-il dormy d'un ſommeil bien tranquile, & ſa vivacité ne luy auroit-elle fait prendre aucune reſolution?

Que ſi la galanterie, quoy que condamnée par les loix, & par la Religion, ne peut ſoufrir dans une Maîtreſſe une ſorte de conduitte irreguliere, a-t'on grand tort de la blâmer dans une femme legitime? Et un mary autoriſé par les Loix divines

& humaines ne pourra-t'il pretendre au meſme avantage, que donnent à un amant le vice & la corruption ?

A Dieu ne plaiſe que je faſſe icy aucune application, je ne parle des femmes qu'en general, & point de Mad. Mazarin, tout le monde reſpecte ſa ſageſſe, & Mr. de S. E. nous la dépeignant avec un merite extreme, ne fait que nous confirmer dans l'eſtime que nous avons pour ſa vertu.

Nous connoiſſons comme luy ſa beauté, ſon eſprit admirable, & la nobleſſe de ſes ſentimens ; c'eſt de ces excellentes qualitez que Mr. Erard a tiré ſes plus fortes raiſons, pour l'obliger de revenir en France? Et pouvoit-il demander aux Juges des peines trop rigoureuſes pour l'y contraindre.

Monſieur de Saint-Evremont l'accuſe d'avoir voulu oſter à Mad. Mazarin la conſideration qu'elle avoit pour la Nation Angloiſe ; cette accuſation eſt bien injuſte, Mr. Erard a parlé à Mad. Mazarin des évenemens de ce temps-là, de la maniere dont alors elle-meſme devoit les regar-

garder. Aprés cela les temps & les évenemens diférens changent nos ſentimens & nos paroles ; les Anglois ſont trop perſuadez qu'on les eſtime pour être bleſſez de ce qu'on a dit contre-eux. En amour les momens de jalouſie & d'emportement d'un homme qui aime, ne ſont pas le moins doux à une Maîtreſſe délicate : & quand on fait la guerre à une Nation belliqueuſe, cette Nation eſt bien ſeure de ſon merite, quand elle voit les efforts inutiles que fait un homme éloquent pour le diminuer.

Quelques expreſſions

Il me reſteroit quelques reflexions à faire ſur le ſtile du Libelle de Mr. de S. E. mais ſans entrer icy dans le détail, je crois qu'on trouvera ſes expreſſions également embarraſſées, & ſur tout une continuation *du même brillant* qui le fait admirer depuis plus de cinquante ans à une infinité de perſonnes, qui ſe ſont fait une religion de lire ſes Oeuvres ſans les comprendre.

Cependant voicy deux ou trois choſes que je remarque par occaſion, comme il ſe conſtituë plaidant contre Mr. Erard au Grand Conſeil ; il

dit aux Juges page 23. *Que les femmes seroient trop malheureuses si l'enteſtement de Mr. Erard avoit quelque influence ſur leur jugement.* Quelle influence.

En la page 25. en parlant du Roy: *Ses lumieres*, dit-il, *& ſes afections ne ſont pas toujours concertées.* Que veut-il dire par-là, *le concert*, pour me ſervir de ſon terme, n'eſt qu'une attention ſur ſoy-même pour faire paroître dans ſon eſprit & dans ſon cœur *des lumieres* & *des afections* qu'on n'a pas naturellement. Le Roy eſt bien éloigné de ce caractere, *ſes lumieres* ſortent ſans *concert*, de ſon eſprit toujours également éclairé, & *ſes afections*, ou plûtôt ſes graces, ſe répandent ſur toutes les perſonnes de merite avec une bonté naturelle.

Dans un autre endroit, aprés avoir „ dit que Mr. le Duc Mazarin avoit fait „ nourrir un enfant de Mad. de Richelieu, avec défence à la Nourrice de „ luy donner à teter les Vendredis & „ les Samedis, pour luy faire ſuccer au „ lieu de lait le ſaint uſage des mortifications & des jeûnes. *Voila Meſſieurs*, ajoûte-t'il, *la devotion de Mr. Mazarin, dont ſon Avocat n'a*

pas

pas eu honte de faire l'éloge, Devotion, reprend il, *qui ſert aux refugiez pour s'opiniâtrer dans leur creance.*

Je tombe d'accord que l'auſterité de Mr. Mazarin eſt bien grande; mais auſſi il faut avoüer que les Refugiez ſont bien opiniâtres dans leur creance, puiſque la devotion de Mr. de S. E. ne repare pas le mal que fait celle de Mr. Mazarin, & qu'elle ne les a pas encore reconciliez avec l'Egliſe.

Voila quelques reflexions ſur le Factum de Mr. de S. E. contre Mr. le Duc Mazarin, ſi elles ſont peu conſiderables, au moins on n'y verra aucun terme injurieux, que s'il me ſçait mauvais gré de quelques veritez que j'y ay dites, je le prie, avant que de me condamner, de relire ſon Factum, ou de s'en reſſouvenir, afin qu'il juge mieux qui de nous deux a parlé avec plus de moderation. Je ſerois fâché que l'on crût que pour avoir quelques ſentimens diferens des ſiens, je manque de conſideration pour luy, je le regarde au contraire comme un homme plein d'eſprit & de belles connoiſſances, & même pour me conformer à la voix

publique je l'estimeray toute ma vie non seulemens pour le merite qu'il a, mais encore pour celuy qu'on luy croit.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

PLusieurs beaux endroits des Ouvrages de Mr. de S. EVREMONT. page 1
Reflexions sur le stile de Mr. de S. Evrem 6
Pour bien écrire, il faut penser nettement. 9
Pour bien écrire, il faut une expression facile. 11
Pour bien écrire, il faut avoir l'usage du monde. 12
Ne dire pas des paroles inutiles. 13
Autres beaux endroits des Oeuvres de Mr. de S. EVREMONT. 15
Pour bien écrire, éviter un amas de noms, substantifs. 19
Eviter les phrases louches. 20
Eviter les équivoques. *là-mesme.*
Eviter les antitheses, comme on le remarque encore mieux dans la suite. 13
Mr. de S. E. condamne tous les défauts cy-dessus par des fragmens qu'il raporte de Pétrone. *là-mesme.*
Mr. de S. E. s'écarte de ses principes. 25

Mr. de S.E. s'eſt ſervy de termes peu propres & trop libres. 28
Exemples de la clarté & de la varieté du diſcours tirez de Mr. de Meaux, de Mr. *Fléchier.* de Niſmes, de Mr. Deſpreaux, & du P. Bouhors. 32
Bossuet. Mr. de Meaux. *là-meſme.*
Fléchier. Mr. de Niſmes. 34
Le P. Bouhors. 35
Boileau. M. Deſpreaux. 36
Combien le ſtile de Mr. de S. E. eſt different de celuy des Auteurs citez. 38
Stile de Balzac trop enflé. 41
Stile de Voiture naturel. *là-meſme.*
Stile toujours embarraſſé de M. de S.E. 43
Pour bien écrire éviter le jeu de mots & les antitheſes. 45
Stile extraordinaire du Sieur Courval Sonet. 48
Mr. de S.E. peu porté pour les Anciens. 52
Sentiment de Mr. de S. E. peu avantageux aux Poëtes. 53
Que la Poëſie veut des fictions. 54
Verſions de quelques Idiles Grecques, où l'on voit l'agrément des fictions, & la netteté du ſtile. 55
Mr. de S. E. aime la ſimplicité du ſtile, & rien de plus embarraſſé que le ſien. 66
Continuation du ſtile peu naturel de Mr. de S. E. 70
Mr. de S. E. ſe trompe quand il croit que nos paſſions étant perduës, nous ne ſommes pas tourmentez des affections que nous retenons. 73
Continuation du ſtile forcé de Mr. de S.E. 74

Confuſion que fait Mr. de S. E. des mots *vice, crime, effet d'une paſſion execution d'un deſſein, &c.* 78
Reflexion ſur le ſentiment de Mr. de S. E. touchant les Directeurs dont il eſt parlé cy-devant, 80
Reflexions ſur le caractere que Mr. de S. E. fait de Mad. d'Olonne, 81
Reflexions ſur l'Eloge appellé, Oraiſon Funebre que Mr. de S. E. fait de Mad. Mazarin, 89
Expreſſions outrées de Mr. de S. E. 91
Combien Mr. de S. E. tombe en cet endroit en loüant Madame Mazarin par des choſes peu conſiderables, 94
Raiſonnement peu juſte de Mr. de S. E. ſur la Maladie de Mad. Mazarin, 97
Reflexions ſur quelques Vers de Mr. de S. E. 101

SECONDE PARTIE.

Reflexions ſur le Chapitre de la doctrine d'Epicure, où l'on voit de mauvaiſes façons de parler, & des raiſonnemens peu juſtes. 108
Les divers ſentimens qu'on a eu d'Epicure. 111
Maniere de défendre Epicure. 113
Que la felicité d'Epicure conſiſte dans la vertu & non dans la tranquillité, qui n'en eſt que la ſuite. 118
Quelques beaux endroits des Oeuvres de Mr. de S. E. 121
Reflexions ſur une Lettre de Conſolation que Mr. de S. E. écrit à une Demoiſelle affli-

EPICURE. page 491. Du tom 2ème

affligée, qui avoit perdu son amy. 125
Premiere reflexion sur le stile & sur les expressions. 126
Autre reflexion sur la maniere de consoler la Demoiselle affligée. 132
Les manieres abstraites de consoler la Demoiselle affligée. 136
Reflexion sur le sentiment de Mr. de S. E. touchant les Vertus morales & les Vertus chrétiennes. 141
Reflexion sur la continuation du stile de Mr. de S. E. 147
Lettres d'un stile vif & naturel. 148
Reflexion sur la Dissertation de Mr. de S. E. sur le mot de vaste. 154
Reflexion sur le vaste de l'esprit. 159
Sentiment de Mr. de S. E. sur le vaste de l'esprit d'Aristote. 161
Emportement d'Alexandre, qui ne doit pas être attribué à son esprit vaste. 171
Sçavoir si Alexandre étoit blâmable de vouloir passer pour fils de Jupiter. 173
Combien Mr. de S. E. se contredit sur ce qu'il a dit d'Alexandre. 175
Le vaste de Charles-Quint. 179
Si le vaste du Cardinal de Richelieu est blâmable. 181

TROISIEME PARTIE.

L'Idée que Mr. de S. E. se fait de la devotion. 183
Continuation de l'idée que Mr. de S. E. se fait de la devotion. 185
Idée de la retraite Chrétienne que se fait Mr. de S. E. 186
Oppositions de Mr. de S. E. à la retraite Religieuses. 189

La vertu de Mr. de S. E. contre les attraits des femmes. 191
Idée que Mr. de S. E. ſe fait de la Theologie. 193
Diſcours peu galant de Mr. de S. E. à une Dame. 197
Sentiment de Mr. de S. E. ſur l'amour heroïque. 200
Mr. de S. E. prétend que les ſottiſes d'aujourd'huy ſont differentes de celles des Anciens. 207
Le Heros de Mr. de S. E. 208
Mr. de S. E. peu favorable aux Traducteurs. 213
Sentiment de Mr. de S. E. ſur Seneque. 215
Combien Mr. de S. E. ſe contredit ſur les idées qu'il a de la devotion. 221
Idée de Mr. de S E. ſur la foy de nos Myſteres. 223
Que l'eſprit eſt ſuffiſamment convaincu de la verité de nos Myſteres. 224
Que la grace eſt neceſſaire pour la foy. 227
Combien Mr. de S. E. ſe trompe ſur la nature de la grace. *là-meſme.*
Mr. de S. E. attribuë au temperamment la foy que les hommes ont pour les Myſteres. 229
Paroles qui montrent comme Mr. de S. E. ſe contredit ſur la foy des Myſteres. 231
Autres paroles qui marquent que Mr. de S. E. ſe contredit ſur la foy. 234
Que l'on ſe trompe autant dans la pratique des vertus, que dans la foy des Myſteres. 238
Il n'eſt pas plus difficile de croire que d'agir. 239

QUATRIEME PARTIE.

IL faut débusquer un Amant aimé par des raisons particulieres. 246
Qualitez qui doivent accompagner un bon vaste. 247
Alexandre n'est point blâmable dans son entrepriſe contre les Scythes. 248
Les hommes donnent tout aux évenemens. *là-meſme.*
Vaſte ne peut toujours être pris en mauvaiſe part. *là-meſme.*
La religion de temperamment. 249
Remarque ſur la langue, *penſer moins à cela qu'à cela.* 256
Mr. de S.E. blâme trop facilement le Cardinal de Richelieu ſur le deſſein qu'il avoit eu d'attaquer la Flandre par derriere. 257
Mr. de S. E a deux principaux défauts? 1. Il ſe contredit : 2. Il ne parle point par rapport à la verité ; mais par rapport à la ſituation où il ſe trouve quand il écrit. 258
Mr. de S. E. décide trop aiſément contre les Anciens. 259
La maniere de parler en France du temps de Nerveſe. 260
Comment il faut lire les Anciens : Et pourquoy les jeunes gens n'en profitent pas. 261
Pourquoy les gens âgez parlent quelquefois d'une maniere afectée. *la-même*
Qu'il faut lire avec plus d'attention un ſtile familier, qu'un ſtile ſublime. 262

Enée eſt un pauvre Heros. 266
Il pleure à tout moment. *là-meſme.*
Excepté en la ſeule occaſion où il le pouvoit faire. 267
Le Heros Chrêtien eſt un Héros veritable. 270
Le heroïſme des Philoſophes. *là-meſme.*
Les Heroïnes ne doivent pas aimer comme les autres femmes. 271
Didon a aimée en folle. 273
L'Eneïde ouvrage d'une beauté parfaite pour la verſification, mais non pas pour les caracteres. *là-meſme.*
Portrait de l'agitation où eſt un homme qui aime, & qu'on doit conſiderer pour s'éloigner de l'amour. 275
Les Amans les plus ſages ſont fous, Fable de Platon. 276
Quelques petites obſervations pour bien écrire. 277
Mr. de S. E. condamne trop facilement. *là-meſme.*
Pour bien écrire, 1. Il faut des termes propres & ſimples. 278
2. Des phraſes d'un tour aiſé. 279
3. Il faut que l'ame ſoit dans un diſcours pour qu'il ſoit agreable. *là-meſme.*
Les Ouvres de M. le Preſident Couſin ont les choſes ſuſdites: ce qu'on prouve par pluſieurs endroits qu'on rapporte ici de la Harangue de Conſtantin. 281
Euſebe dans ſa Harangue prononcée pour loüer Conſtantin. 285
Deux penſées rapportées icy par occaſion. 288

Plu-

Plusieurs endroits tirez du seul premier Chapitre du second Volume de Mr. de S. E. où l'on voit sa même maniere d'écrire. 290
Mr. de S. E. se trompe dans des expressions dont il se sert pour parler de la Religion. 300
Quelques petites reflexions pour se faire un stile. 305
Idile sur la mort d'Adonis. 306
Traduction d'un endroit du Poëte Orphée, ou il parle de Dieu. 308
Continuation des expressions embarrassées de Mr. de S. E. 310
Le Héroïsme d'Enée. 315
Pourquoy Enée a pû abandonner Didon. *là-mesme.*
L'Amour heroïque. 317
L'union seule du cœur ne fait pas l'amour, 318
La maniere dont se forme l'amour dans le cœur. 319
L'endroit où il est parlé de Mr. le Duc Mazarin. 327
L'endroit où il est parlé de Mr, Erard. 332
Mr. de S. E. vouloit persuader que cette nouvelle condamnoit les Dames de France, d'Angleterre, & des Pays-bas. 338
Quelques expressions. 341

Fin de la Table des Matieres.

541687